DE LA MUNICIPALITÉ DE BÉARN

75e ANNIVERSAIRE

DES FÊTES DU

COMITÉ ORGANISATEUR

BÉARN MÉTAIT CONTÉ

Photo de la page couverture: Septembre 1907 - Rassemblement des paroissiens devant la première église de Saint-Placide de Béarn pour assister à la montée de la cloche grâce à un système de câble et de poulie. Collection: Noëlla Gaudet.

Comité histoire et culture:

Lucelle G. Arpin, responsable, Cécile Gaudet, Jeannine Gaudet-Brault, Lynda Gaudet, Carole Lessard et Martine Lessard. Collaboration spéciale de Carole et Martial Lepage ainsi que de Jocelyne Trudel et Johanne Barbe.

Recherche et textes:

Gaétan Lemire

Assistantes de recherche:

Marlyn Rannou, Margot Chénier, Armande Gaudet et Martine Lessard.

Dactylographie et traitement de texte:

Louise Chaput

Reproduction photographique:

Gilles Amesse

Comité de lecture:

Germain Gaudet, Jeannine Gaudet-Brault, Cécile Gaudet, Sylvie Gaudet et Claude Lessard.

Graphisme:

Hébert Simard communication - Rouyn-Noranda

Impression:

Imprimerie Lebonfon La Frontière, Val d'Or

Éditeur:

Comité organisateur des fêtes du 75e anniversaire de la municipalité de Béarn

TOUS DROITS RÉSERVÉS

DÉPÔT LÉGAL: BIBLIOTHÈ QUE NATIONALE DU QUÉBEC 26 TRIMESTRE 1987

TABLE DES MATIÈRES

HOMMACES	*	Cur he treat
AVANT-PROPOSET REMERCIEMENTS	×	I F CHEMIN
75 ANS DEMUNICIPALISATION, 100 ANS D'HISTOIRE.		DU FORT-A
BEARN A GRANDI	11	Enfin un che
Chanson-theme des tetes du 75e anniversaire (Lynda Gaudet) Autres chansons promosóse (Caston Choninard et Alino Carbontiar)	12	Le CPR: gag
"75 ans de municipalisation, 100 ans d'histoire"	13	Le CPR: pou
Béarn a grandi	15	Le Commerci
CENT ANS D'HISTOIRE A CAUSE DES BELLEHUMEUR: 1885-1899	210	Le Fort-à-Mo
La découverte	24	La fin d'une
lle Bellehumeur	25	BEARN, C'E
La colome naissante Il faut bien vivre	27	Pie Ville à l'o
Les premiers chemins	316	Pie Ville, au
D'autres colons suivirent Hommage aux nionniers Rellehumqur	32	Quand les m
1900: L'ARRIVÉE DES PREMIERS "CAUDET"	35	UNAUTRE
-	37	Ambroise Be
Le grand depart des Gaudet de Saint-Donat L'arrivée des Gaudet au Témiscaminone	41	Les première
Les aventures matrimoniales de Parmélia Bellehumeur: première mariée de Béarn	4	Les Mines d'
Quand les "trères" épousent leurs "soeurs" L'installation des premiers Caudat	45	Les dermers
En pays de mission	49	La prohibitic
osper	51	Les cercles L
A la fin d'une époque, le début d'un temps nouveau	25	Lafindelap
PETIT VILLAGE DEVIENDRA GRAND	29	A propos ae En 1976, une
L'ouverture du rang 2	62	Du monde b
	89	Ces nobles d
Bearn, une colonie en développement Enfint un moulin à octs	75	UNEHISTO
Portraits de familles	2 o o	Augustin Ca
:	06	Le magasin e
puis d'autres écoles	92	Des commer
	86	Allô, Police!
Boarn, comté Pontiac le service postal	102	UNEHISTC
Une histoire d'eau	104	Apres les mo
LE SOUVENIR DU CURÉ LA CHAPELLE PLANE TOUJOURS SUR BÉARN	107	L'ère moden
oa jeunesse. Un nouveau prêtre pour le diocèse	88	PORTRAIT
Les débuts du curé Lachapelle à Béarn	110	BIBLIOGRA
Au service de Beam durant 50 ans	112	

La pratique de la médecine à Béarn Les miracles du curé Lachapelle	116
Une deuxième église pour remplacer la première Sur les traces de Joseph Lachapelle: le curé JAdrien Plever	133
LE CHEMIN DE FER DU CANADIEN PACIFIQUE AU PAYS	ì
DU FORT-A-MELASSE Enfin un chemin de fer au Témiscamingue avec Béarn sur le trujet	<u> </u>
Bearn-Station Le CPR: gagne-pain des Béarnais	88
Le CPR: pour s'approvisionner de l'exterieur Le CPR: pour vendre à l'extérieur	2 2
Le commerce de la manne bleue Le Fort-à-Mélasse	145
La fin d'une époque	147
BÉARN, C'EST A USSI LA PETITE PRAIRIE ET PIE VILLE	149
Derrière le rang 2 c'est le rang 3 Pie Ville à l'orieine	151
de la crise	15.5
Quand les malheurs s'ajoutent à la misère	83
UN AUTRE BEAU RÊVE. LES MINES D'OR BELLEHUMEUR	163
Ambroise Bellehumeur: trappeur et fermier Ambroise Bellehumeur: prospecteur et homme d'affairse	165
Les premières extractions	168
Les Mines a Or benehumeur limitée Les derniers soubresauts de la mine	169
PAS COMME LES A	173
Les prohibition Les cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc	175
La fin de la prohibition par référendums	179
A propos des sant-jean-baptiste En 1976, une Saint-jean pas comme les autres	28
Du monde bien sportif Ces nobles de Béam	189
UNE HISTOIRE DE COMMERCES Augustin Carachier et la heurrorie	198
Au coeur du village. la maison de pension d'Albert et d'Élizabeth Gaudet	202
Le magasur de seconde main juies Caudet Des commerces en voulez-vous, en v'là. Allô, Policel	208
UNE HISTOIRE DE BOIS	221
Apres les moutins à sete, des usines de contre-plaqués La Coopérative Forestière du Témiscamingue: on y croit! L'ère moderne avec Scierie Béam	222
PORTRAIT DE LA DOYENNE: DORIA HÉROUX-GAUDET	233
	238



Aux citoyens de Béarn,

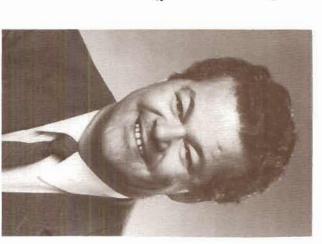
C'est avec grand plaisir que je vous exprime mes meilleurs voeux à l'occasion du 75e anniversaire d'existence de cette belle municipalité.

Trois quarts de siècle, voilà une étape qui nous rappelle le courage et la fierté de nos pionniers, qui, les premiers, se sont consacrés à faire de Béarn cet endroit chaleureux et paisible où il fait bon vivre



C'est donc en ayant de douces pensées pour eux que je vous offre encore une fois mes voeux de bonheur et puissiez-vous célébrer dans la joie et la paix.





Message du député Gilles Baril à la population de Béarn à l'occasion du 75e anniversaire de fondation de la municipalité.

C'est avec grand plaisir et beaucoup d'intérêt que je profite de l'occasion qui m'est ici offerte pour souligner l'apport important qu'ont fourni les pionniers et pionnières de Béarn.

A l'occasion des célébrations de ce 75e anniversaire de municipalisation, je désire remercier tous les organisateurs de leur dévouement et leur disponibilité pour

l'organisation de ces festivités. C'est une occasion idéale pour remercier ceux qui ont participé au premier développement de votre municipalité, fraterniser avec ceux qui ont poursuivi et amélioré la qualité de votre magnifique patelin.

A tous ceux qui y ont vécu, à ceux qui y vivent encore, j'adresse mes voeux de joie et de bonheur à l'occasion de ces retrouvailles et de ces nombreuses activités. Puissiez-vous garder longtemps en mémoire les heureux souvenirs de ces festivités.

Cilles Baril

Député de Rouyn-Noranda - Témiscamingue



Je veux m'unir à tous ceux et à toutes celles qui célébreront à Béarn, cette année. Chaque fois que l'on rappelle des événements de vie, il y a toujours de la fierté: on se souvient de la solidarité qui a été exprimée et des réalisations qui en ont résulté.

Durant ces soixante-quinze ans, les citoyens et les citoyennes de Béarn se sont coudoyés, ils ont vécu ensemble. Ils ont passé à travers bien des épreuves, ils ont ressenti bien des moments de joie collective. L'Église a été

présente à leur cheminement et dans bien des circonstances, j'en suis sûr, c'est leur foi qui leur a permis de rester unis et fermes dans leur tâche commune. Ils ont grandi, les yeux tournés vers le Seigneur. Leur charité s'est alimentée à la source de ce Jésus de Nazareth dont nous sommes les disciples et qui accompagne ses amis sur les sentiers de l'histoire.

Comme pasteur du diocèse, je suis heureux de rendre grâces à la Providence avec les citoyens et les citoyennes de Béarn pour ce qui s'est fait de beau, de bon et de grand au cours de ces années. Je souhaite que les fêtes soient un stimulant pour continuer toujours en avant.

Jean-Guy Hamelin Evêque de Rouyn-Noranda



Pour la grande fête du 75e anniversaire de la municipalité de Béarn et les 100 ans d'histoire.

Madame, Monsieur, Une bonne occasion m'est offerte pour exprimer ma reconnaissance envers ces généreux pionniers, à mes prédécesseurs, aux échevins, secrétaires, travailleurs et membres actifs qui ont oeu-

vré et oeuvrent encore, souvent dans l'ombre, pour le bienêtre et l'évolution de notre municipalité. Gens de Béarn, je profite de ces grandes fêtes pour me joindre à vous afin que la joie et la bonne entente règnent au sein de la communauté et que chacun puisse apprécier les hommes qui ont bâti et développé "notre héritage" avec courage, détermination, persévérance et dignité. Je veux leur rendre un profond témoignage.

Merci de votre appui et collaboration: soit pour écrire ou diffuser un coin d'histoire, soit pour revaloriser nos actions pour une plus grande fidélité et qualité de vie et d'administration, soit pour garder notre village vivant et dynamique et croire à des lendemains prometteurs.

Que la solidarité soit toujours reconnue afin de poursuivre les buts d'avancement et notre mission municipale. Envisageons l'avenir avec optimisme et enthousiasme en laissant aux jeunes un sentiment d'attachement à nos valeurs fondamentales.

Bienvenue à la population du Témiscamingue et d'ailleurs, aux anciens, parents, voisins, amis. Nous sommes heureux de vous accueillir, de vous revoir, de fraterniser et de vivre des moments de fierté bien légitime.

Nous vous remercions chaleureusement.

Le conseil municipal de Béarn tient à féliciter le comité organisateur et à exprimer ses remerciements sincères aux nombreux bénévoles. Nous tenons à offrir nos meilleurs voeux à tous les citoyens (nes), pour ce rassemblement d'amitié et de retrouvailles, qui nous fera nous connaître mieux et nous aimer davantage.

Bien vôtre,

Gaston Carpentier Maire et préfet



ARMOIRIES DE LA MUNICI-PALITÉ DE BÉARN

En 1985, la Corporation municipale de Béarn s'est dotée d'armoiries qui sont enregistrées au bureau des Corporations et Consommations du Canada. L'original est l'oeuvre de M. Gino Lalancette.

Explications des armoiries:

"B" pour BOIS

Le bois est une richesse essentielle pour le développement économique du village. Les arbres, le brûleur de Scierie Béarn et le camion le représentent.

"E" pour ÉDUCATION
L'enseignement au niveau primaire
et le projet pédagogique de l'école
Notre-Dame se sont acquis une renommée à la grandeur du Témiscamingue et même du Québec. Le livre
ouvert l'illustre.

"A" pour AGRICULTURE
Dès leur arrivée, les premiers colons
ont défriché et exploité le sol de
Béarn et l'agriculture a pris bien de
l'envergure grâce aux terres riches et
fertiles de la paroisse. Le champ et le
fermier rappellent la culture du sol et
l'élevage des animaux; le bidon, la
prospérité de l'industrie laitière.

"R" pour RESSOURCES

Même si elles n'existent pas sur une base commerciale, les érablières et le sirop d'érable constituent une ressource de chez nous. La feuille, l'arbre et le seau les symbolisent.

"N" pour NATURE
Les sites pittoresques, les lacs nombreux et la piste de ski de fond
"Skippie" attirent les amateurs d'air
pur, de soleil, de baignade, de chasse et de pêche. Notre nature environnante est représentée par le poisson,
le "panache" d'orignal et les skis de
fond.

Enfin, la "fleur de lys" témoigne du patriotisme des habitants de notre paroisse et rappelle notre appartenance à la province de Québec. Chaque maison du village affiche ce symbole qui porte les numéros civiques et la salle municipale porte le nom de "Fleur de lys".

Chaumont, bar. Gaudet, vice-président, et Gérald sports, Jules Brisson, ameublement, Yves Choumard, tresorier. Debout: Lue Lalonde, Cadotte, activités sociales, et Caston Gaudet, historie et culture, Cécile

ן מכפון כ Bernard, liturgie, Denis Arpin, president, Pétrin, accueil et publicité, Colette centre, de gauche à droite: Marie-Paulme Société Nationale des Québécois. Au Gaudet, secrétaire, et Diane Lepage, anniversaire. Assis par terre: Jean-Luc Le comité organisateur des fêtes du 75e



avoir atteint ces objectifs.

Je veux remercier plus spécialement mes onze (11) conpoursuivre le tracé entrepris par leurs prédécesseurs. futures générations aient le goût et surtout la persévérance de Soyons fiers et heureux de nous fêter dignement. Et que nos tion de notre beau village méritent notre reconnaissance. participé dans le passé et qui participent aujourd'hui à l'évolubeau dynamisme de notre municipalité. Tous les gens qui ont de Béarn. Que tous y retrouvent les raisons qui expliquent le Ce livre se veut le témoin de la belle histoire de St-Placide

temps". Nous souhaitons nir surtout du "bon vieux s'amuser, discuter et se souvede diverses activités pour mes; se retrouver par le biais uons solous ce due nons somprécédés et qui ont permis que celles et ceux qui nous ont retrouvailles: se souvenir de celle de la souvenance et des souhaité que l'année 1987 soit Le Comité organisateur a

> citoyennes de Béam, Aux citoyens et

sa belle collaboration. La réussite aurait été impossible sans ce vous est acquise. Et enfin, merci à toute la population pour aux membres des différents sous-comités: notre reconnaissanjours une des belles qualités de notre municipalité. Merci aussi façon sans équivoque que le travail bénévole fut et est tousoeurs et confrères du Comité organisateur qui ont prouvé de

Béam, joyeuses fêtes et longue vie.

Président Denis Arpin





AVANT-PROPOS

Certains me demandent:
- Comme ça, c'est toi qui fait l'histoire de Béarn?

Le leur rénonde:

Je leur réponds:

- Non, ce n'est pas moi. Ceux qui l'ont faite ce sont les pionnières, les pionnières, les citoyens, les citoyens, les citoyennes de Béarn. Le mérite leur en revient. Moi, je ne fais qu'écrire l'histoire à partir des informations que j'ai

recueillies

Le comité organisateur du 75e anniversaire de la municipalité de Béarn m'a approché pour que je réalise une brochure-souvenir sur l'histoire unique de Saint-Placide de Béarn. Cette confiance m'honore, moi qui ne suis même pas un natif de la place. Toutefois, j'espère que vous comprendrez le poids énorme que suppose un pareil défi.

C'est avec beaucoup de fébrilité que j'ai mené cette recherche. Ceux qui me côtoient régulièrement connaissent l'immense intérêt que je porte à l'histoire du Témiscamingue. Ayant été professeur d'histoire, directeur de sites historiques, superviseur de recherches pour la Société d'Histoire du Témiscamingue, journaliste-pigiste pour le journal "Le Témiscamien", j'ose croire que ce sont là les raisons qui ont motivé le comité organisateur à retenir ma candidature.

Quoi qu'il en soit, je dois vous livrer un secret. Même si je ne suis pas né à Béarn, l'histoire de cette paroisse me passionne plus que celle de bien d'autres localités du Témiscamingue. Au

moins quatre personnes m'ont transmis la piqûre. D'abord, même si elle ne réside plus à Béarn, ma conjointe, Armande Gaudet, ne cesse de me vanter les mérites de sa localité d'origine. Il y a son père aussi, Adalbert Gaudet, qui réussit à me fasciner des heures durant par ses récits pittoresques sur la petite histoire de Béarn. Pour moi, c'est un grand livre ouvert et je ne m'ennuie jamais en sa compagnie.

Il y a aussi Denis Arpin, le président des fêtes du 75e. Tout comme moi, il est un étranger qui a appris à faire son nid à Béarn. Passionné lui aussi par l'histoire, il s'est intégré à la municipalité et il est devenu un Béarnais pure laine.

Et puis il y a Jeannine Gaudet-Brault, ma muse et mon "gourou", une source intarissable à laquelle je m'abreuve. Que de beaux moments je peux passer en sa compagnie. Je partage avec elle un amour inconditionnel de l'histoire.

Pour cette recherche, je ne suis heureusement pas parti à zéro. Le gros travail de défrichement a déjà été effectué par quelques citoyens de Béarn. Vous rappelez-vous le petit livre rouge du cinquantième du curé Lachapelle? Ce n'est peut-être pas la mine Bellehumeur, mais c'est quand même une mine d'or signée par Alphonse Gaudet, Jeannine Gaudet et Lucien Gaudet. C'est un travail de qualité et je m'en suis fortement inspiré.

Je me suis également servi des nombreux écrits et témoignages fournis par des citoyens de Béarn dont vous trouverez la liste en bibliographie. Chacun à sa manière a su apporter un éclairage particulier sur divers aspects de l'histoire locale. Je signale en particulier le travail de Mme Anna Gaudet-Carpentier qui a su mettre sur papier ses souvenirs des débuts du siècle.

Pour cette recherche, la pire limite à laquelle je me suis buté fut celle du temps. Je n'ai disposé que de deux mois pour faire cet historique. C'est bien peu car généralement on consacre de

cinq mois à une année pour un pareil ouvrage. Malgré tout, j'ai essayé de fournir le maximum d'informations avec les restrictions de temps et d'argent mis à ma disposition. Plusieurs trouveront des omissions et des lacunes dans cette brochure. J'en suis conscient mais on ne peut pas tout raconter en si peu de temps.

J'ai cherché à éviter le piège de faire l'histoire de toutes les familles ayant vécu à Béarn. Comme elles sont très nombreuses, cela exige beaucoup de temps de recherche et on finit toujours par en oublier. Toutefois, je n'ai pas pu ignorer les familles Bellehumeur et Gaudet. Je leur ai consacré deux chapitres parce qu'elles ont façonné la paroisse et marqué le développement de la municipalité.

Certains diront: "Il a oublié ceci, il a omis cela, il n'a pas parlé de moi." Je m'en excuse à l'avance. J'ai cherché plutôt à refaire une rétrospective de l'histoire de Béarn mais en signalant les événements qui distinguent Béarn des autres localités du Témiscamingue. À d'autres de faire les interminables listes des maires, des conseillers, des commissaires d'école, des gérants de caisse populaire, des institutrices, des pompiers, des fermières, des marguilliers, des...

Je tiens enfin à émettre la réserve suivante. Je livre cette recherche avec les meilleures intentions d'exactitude. Cependant, malgré mon souci de la précision, il se peut que certains faits, dates ou noms de personnes soient inexacts car j'ai dû me fier aux nombreux témoignages oraux recueillis et l'on sait que, avec le temps, les mémoires flanchent ou s'égarent quelque peu. Parfois, des témoignages se contredisent sur certains détails. J'ai toujours cherché à y trouver "une vérité". Certaines parties, comme le chapitre sur les Mines d'Or Bellehumeur, par exemple, ont particulièrement été difficiles à traiter à cause des nombreuses contradictions.

Je m'excuse à l'avance pour les erreurs et les omissions qui se

doivent d'être rapportées pour la postérité.

En 1959, on a publié une petite brochure rouge de qualité. En 1987, pour le 75e anniversaire de la municipalité de Béarn, nous cherchons à vous offrir une brochure plus fouillée et encore mieux présentée. Il revient maintenant au groupe des centenaire, en 2012, d'offrir le produit complet.

REMERCIEMENTS

J'adresse d'abord ma reconnaissance à Lucelle Gaudet-Arpin et aux membres de son comité "histoire et culture" pour la confiance qu'ils me témoignent. Je tiens aussi à souligner l'apport de tous ceux qui par leurs écrits et par leurs interviews m'ont permis de mieux comprendre cette belle histoire de Béarn.

J'adresse des remerciements sincères à Marlyn Rannou, Marguerite Chénier, Martine Lessard et les autres, ces précieuses et indispensables assistantes qui ont permis aux recherches d'aboutir. Merci également à Louise Chaput, cette magicienne de la dactylo et du traitement de texte; à Armande Gaudet qui m'a supporté, enduré et épaulé durant toute cette recherche; au comité de lecture pour sa minutie lors des corrections: Jeannine Gaudet-Brault, Cécile Gaudet, Germain Gaudet, Sylvie Gaudet et Claude Lessard; merci également à tous ceux qui ont collaboré de près et de loin et dont je tais les noms.

Cette brochure rend hommage à tous les résidants de Béarn: passés, présents et à venir.

Gaétan Lemire



"Ils n'ont pas vécu en vain, ceux qui sont venus avant nous, puisque nous sommes ici." Musso de la Grande Feuillée 7 juillet 1984

75 ANS

D'HISTOIRE BEARN A GRANDI MUNICIPALISATION **100 ANS**

CHANSON-THÈME DES FÊTES DU 75e ANNIVERSAIRE BÉARN A GRANDI

Refrain À force de bras A force de coeur Ils t'ont bâti À force de temps À force d'amour Béarn a grandi Par le fort ils sont arrivés Par la rivière ils sont allés Père et fils, ces deux pionniers Côte à côte se sont installés De la nature ils ont mangé Viandes et fruits à volonté De la forêt ils ont bûché Arbres en maisons ont transformés II A eux d'autres gens se sont ioints Pour ensemble former avec soin Un village avec ses besoins Que tous ils comblèrent néanmoins Un prêtre est venu de très Pour cinquante ans à tout le moins Un autre par la foi l'y rejoint Ils furent les seuls de notre

coin

Bien sûr il fallait tous y croire Pour bâtir du matin au soir En mettant ensemble leur savoir Un Béarn de vie et d'espoir Après soixante-quinze ans de gloire Il faut faire le point pour pouvoir Tous ensemble poursuivre l'histoire Oui restera dans les mémoires Refrain final À force de bras À force de coeur Ils t'ont bâti À force de temps A force d'amour Béarn a grandi

À force de bras À force de coeur Ils t'ont bâti À force d'amour J'y ai vécu Et je t'ai grandi

Texte: Lynda Gaudet Musique: Brigitte Arpin-Audet

AUTRE CHANSONS PROPOSÉES

BÉARN DE BEL HUMEUR

Des gens d'Béarn, r'gardons la mine, N'est-ce pas là, une Bellehumeur.

Mé cé ben sûr, que çà's comprend, Y'ont trois fêtes, à festoyer.

Soixante-quinze ans, d'municipal, Après tout'e cé pas si mal.

Soixante-quinze ans, d'sacerdotal, Cé ben sûr, ça fa pas d'mal.

Et pis en plus, cent ans à soir, Faudra qu'ça pass'à l'histoire.

Parlant d'histoire, parlons d'chansons, Qu'on s'rappelle de not' Bolduc.

Ah oui on en'a des Gaudet, Des Bellehumeur, des Pétrin, Des Bélanger, des Carpentier.

Ah oui on en'a des vedettes, Des bûcherons, des camionneurs, Des colons, des charpentiers.

Texte: Gaston Chouinard

MON VILLAGE Air: "Ma Normandie"

J'aime à revoir mon beau village, Sa vieille église de cent ans, Son école jaune et ses bocages, Béarn reflète bien ses 75 ans.

J'aime à revoir mes jours d'enfance, Dans un prisme aux mille couleurs, Mes souvenirs d'adolescence, Démarches d'adulte, de bâtisseur.

J'aimerai y reposer un jour, Je t'aimerai je crois toujours, Dans ton sillon comme une maille, Je partagerai par mon travail.

Texte: Aline Bellehumeur-Carpentier

"75 ANS DE MUNICIPALISATION, 100 ANS D'HISTOIRE"

1987: Béam célèbre son 75e anniversaire d'existence comme municipalité. Ce grand événement mérite d'être souligné comme une étape importante dans le développement de la communauté. Toutefois, cet anniversaire ne doit pas faire perdre de vue que Béarn compte aussi un siècle d'histoire.

Le comité organisateur du 75e anniversaire de la municipalité de Béarn a compris cette réalité. Il a choisi de coiffer les fêtes d'un thème approprié: "75 ans de municipalisation, 100 ans d'histoire".

75 ANS DE MUNICIPALISATION

La municipalité de Béarn existe officiellement depuis 1912, année au cours de laquelle le gouvernement québécois lui a octroyé sa charte municipale. Ce titre reconnaît légalement l'existence de la localité béarnaise. Il couronne en quelque sorte l'effort des bâtisseurs de cette communauté qui est née, s'est développée et s'est organisée bien avant cette année 1912.

100 ANS D'HISTOIRE

Béarn n'a pas poussé du jour au lendemain comme un champignon. Avant d'être reconnue municipalité, il a fallu d'abord que des pionniers atteignent ce coin de pays et s'y installent. Il a fallu ensuite qu'ils défrichent à bout de bras et qu'ils baignent de leurs sueurs cette terre fertile où tout restait à faire. Il a fallu enfin que d'autres colons les rejoignent, qu'ensemble ils tracentin que d'autres colons les rejoignent, qu'ensemble ils tracent les premiers bouts de chemins, qu'ils construisent une école, une église... toujours par des corvées communautaires qui ont aidé à développer le sentiment d'appartenance à la

nouvelle communauté. Ainsi progressivement, en une vingtaine d'années, ces premiers habitants ont installé un embryon de village et une paroisse afin que leurs descendants y demeurent. Le 75e anniversaire de la municipalité de Béarn fournit l'occasion souhaitée pour la parution de cette brochure. Celle-ci, toutefois, tient à raconter et à illustrer toutes les cent années de l'histoire de Béarn: cent ans d'une histoire dont les racines plongent au siècle dernier, cent ans d'une histoire qui s'est déroulée jusqu'en 1987, cent ans d'histoire... à cause des Bellehumeur.

On n'enseigne pas le nom des Bellehumeur, comme ceux de Champlain ou de Maisonneuve, dans les manuels scolaires du Québec. Pourtant, dans la communauté béarnaise, ce nom des Bellehumeur doit s'incruster à jamais dans les mémoires parce qu'ils sont les fondateurs de la localité. Le premier chapitre se veut un hommage à ces bâtisseurs de pays. Vous y lirez l'épopée de cette famille autour de laquelle se tisse la trame de fond des premières heures de Béarn. L'histoire des Bellehumeur, c'est en fait le prétexte trouvé pour décrire les premières années de la colonie, de 1885 à 1899.

Par ailleurs, quand on dit Gaudet, on pense Béarn et vice versa. Le tournant du siècle marque l'arrivée massive des familles Gaudet et d'autres qui, si l'on fouille, possèdent souvent un lien de parenté avec les Gaudet. Par le nombre, ce nom a réussi à donner une couleur locale à Béarn qui se distingue ainsi des autres municipalités. Le deuxième chapitre relate l'arrivée et l'installation du premier contingent des Gaudet. Nous en profitons pour donner un aperçu du Béarn de 1900 et pour qualifier l'année 1902 comme celle de la naissance du village. Nous y peignons aussi un portrait des missions du temps.

"Petit village deviendra grand" se veut le titre du troisième chapitre. On y explique l'éclosion du village et de la paroisse

durant les huit années qui précédent la municipalisation de 1912: la mise en place du système scolaire, la construction de la première église, l'apparition des premiers commerces, de l'aqueduc et, particulièrement, l'ouverture de nouveaux rangs: le 2, le 8 et le 9.

Béarn possède la particularité de n'avoir compté que deux curés résidants en 75 ans. Si un homme a réussi à lui seul à devenir l'âme de la paroisse de Saint-Placide de Béarn, ce ne peut être que le curé-chanoine Joseph Lachapelle. Ce prêtre qui, paraît-il, pouvait faire des miracles a en effet occupé la cure paroissiale durant cinquante années: un record probablement inégalé au Témiscamingue. Les habitants de Béarn se sont regroupés autour de ce "géant", de ce médecin de l'âme et du corps. Le quatrième chapitre lui est consacré. Derrière le vécu de cet homme, le portrait du développement de la paroisse est brossé sur un demi-siècle.

L'histoire quotidienne d'une municipalité comme Béarn déborde d'événements, d'anecdotes, de faits divers, de tragédies, de personnalités, d'organismes. En conséquence, on ne peut pas tout rapporter dans une simple brochure. Nous avons dû faire des choix: passer sous silence plusieurs faits parce que nous manquions d'informations; en mettre d'autres de côté parce que ça nous semblait trop commun avec ce que nous retrouvions ailleurs dans les historiques des autres localités témiscamiennes.

Nous avons cherché plutôt à faire ressortir certains événements typiques qui ont servi à mousser la réputation de Béarn à la grandeur du Témiscamingue: l'influence du chemin de fer, Pie Ville, la Mine d'Or Bellehumeur, la prohibition, le mouvement Lacordaire, les plus belles St-Jean-Baptiste du Témiscamingue (celles de Béarn), certains commerces comme la maison de pension d'Albert Gaudet et le magasin de seconde main de Monsieur Jules Gaudet, les Nobles...
Puisque nous faisons mention de la renommée de Béarn, il

faut accorder un chapitre à Scierie Béarn. Cette grande entreprise témiscamienne a modifié considérablement le paysage économique de la localité au cours des dernières décennies. Traditionnellement agricole, Béarn a réussi à diversifier son économie grâce aux produits de la forêt et à la transformation industrielle. L'histoire de Scierie Béarn se mêle à l'histoire moderne de la localité, celle qui lui a forgé sa physionomie actuelle.

Comme ce sont les personnes qui donnent à l'histoire son visage humain, nous avons, pour terminer cette brochure, recueilli le témoignage de quelqu'un qui a vécu une bonne partie de
l'évolution de Béarn. Puisque les membres fondateurs de la
famille Bellehumeur et les pionniers du premier clan des
Gaudet s'en sont allés, c'est à la doyenne de la paroisse, Mme
Doria Héroux-Gaudet, la citoyenne résidante la plus âgée, que
nous demandons de mettre le point final. Elle se raconte et se
remémore sa vie au fil des années à Saint-Placide de Béarn.

Les enfants Chatumont 1913: Trois enfants du couple Rosa Dupuis et Napoléon (Paulette) Chaumont. À l'avant: Isabelle (3 ans); à l'arrière. Marcelin (5 ans) et Marguerite (6 ans).

Collection: Marguerite Roy.



BÉARN A GRANDI



Quatre générations de filles Chaumont Béarn a grandi parce que les familles pionnères se sont multipliées. Cette photo prise en 1941 montre quatre générations de filles de la lignée des Chaumont. À droite, Parmélia Bellehumeur Chaumont (69 ans), fille du fondateur Dieudonné Bellehumeur et la première mariée de Béarn. À ses

côtés, se tiennent sa fille Rosa Dupuis (51 ans), mariée à Napoléon (Paulette) Chaumont, puis sa petite-fille Marguerite Chaumont (34 ans), mariée à Alcide Lessard, et l'arrière petite-fille, Gisèle Lessard (14 ans).

Collection: Marguerite Roy.

pers 1918.

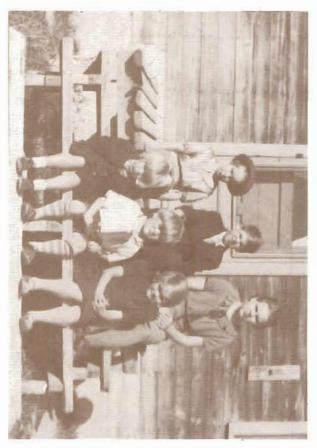
Photo du haut
Deux des fils des pionniers de la paroisse:
Viateur Bellehumeur, fils de Lactance, et
Jean-Baptiste Brault, fils de Théophile,
devant le presbytère et la première église, Collection: Cyrille Bellehumeur.



Quatre générations de la lignée des Caudet, vers 1941. Assis: Léon fils de Prosper; à droite, Alphonse le fils; à gauche, Lucien le petit-fils; à l'avant, les

jumeaux Gilles et Gérald.





M. Georges Caya donne à manger à ses chevaux. En arrière-plan, on voit la ferme de M. Caudreault dans le "platte" de Fabre. Collection: Thérèse Lepage.

Donal Arpin dans son champ. Collection: Donat et Brigitte Arpin.

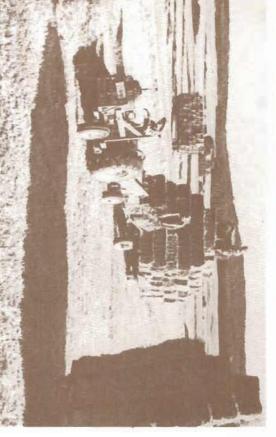






Daniel Lepage (3 ans), fils de Léo, sur la terre paternelle. Collection: Thérèse Lepage.





Les foins sur la ferme d'Éloi Mayer au rang 2, en 1964. Collection: Éloi Mayer.

Thérèse Laverdière qui a été la première femme à obtenir sa carte de productrice agricole de l'UPA. La photo a été prise en Ferme de Joseph Beauregard au rang 6, reprise après son décès par son épouse

1986 et la terre appartient maintenant au fils Guy Beauregard. Collection: Guy Beauregard.

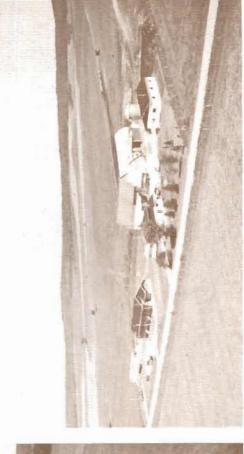
Ferme de Gaston Carpentier & fils, le maire de Béarn, au bout du rang I sud, canton Laverlochère. Collection: Aline Carpentier.







Ferme de Roger Perron dans le rang 1, canton Laverlochère, ancienne terre de Léo Rocheleau. Collection: Cécile Rocheleau.



et Marlolaine Lepage, en 1985. De gauche à droite, on voit la roulotte de Marjolaine Lepage et Stanley Racicot; le duplex est La ferme de Léo, Sylvain, Daniel, Mario

habité par Lucie Lepage et Jacques Bureau, de même que par Jacinthe Lepage et Marc Trudel; la maison paternelle appartient à Daniel Lepage. Collection: Thérèse Lepage.

Uhe partie de la descendance de Dieudonné Belichumeur, le fondateur de Béarn, lors du 25e anniversaire de nariage de M. et Mme Joseph (Pit) Bellehumeur. La photo a été prise à côté du magasin Léonard Bellehumeur, à Lorrainville, vers 1910. Dieudonné Bellehumeur figure dans la première rangée, le troisième à partir

de la droite et son fils Joseph (Pit) est assis au centre avec un enfant sur les genoux. De gauche à droite: 1 re rangée: Welly Bellehumeur, Malvina Clermont et le bébé Évelyne sur les genoux; à terre: la petite soeur Elésia, puis Lactance Bellehumeur et son épouse Julie Caudet, Joseph (Pit) Bellehumeur et le bébé Blanche, Ezérie

Dufresne (Mme Jos Pit) et le bêbé Laurent Bellehumeur, Dieudonné Bellehumeur, Philippe Bellehumeur et son épouse Marie-Anne Brouillard. 2e rangée: Napoléon Chaumont et son épouse Pannéla Bellehumeur, Évelyne Bellehumeur, Alfred Larouche et le bêbé Cyriaque, son épouse Éva Bellehumeur et le bêbé

> Marcel, Ambroise Bellehumeur et son épouse Ernestine Martel, et la petite Solanépe Bellehumeur. 3e rangée: Alfred Bellehumeur, Marie-Rose Bellehumeur et Léonard Bellehumeur. 4e Rangée en haut: Joseph, Sylvio, Louis Et Israel Bellehumeur, ainsi qu'Anna.



"Hommage
à la famille
Bellehumeur.
A vous nos
braves pionniers.
Vous étiez
de vaillants
défricheurs.
Vous êtes arrivés
les premiers."

École Notre-Dame de Béarn Cécile Gaudet, professeur, 1986

D'HISTOIRE... À CAUSE DES A CAUSE DES 3ELLEHUMEUR: 1885 - 1899

Dieudonné Bellehumeur, le fondateur de Béarn (1885). Collection: Marguerite Chaumont-Lessard

L'histoire de Béam remonte à 1885. C'est au cours de cette année que les fondateurs explorent le site actuel de la future paroisse. À l'époque, les Algonquins habitent le Témiscamingue depuis des siècles, vivant de chasse et de pêche, en se déplaçant constamment sur ce grand territoire. Déjà, depuis une vingtaine d'années, plusieurs compagnies forestières ont découvert les richesses de l'immense forêt témiscamienne et, un peu partout, les "godendarts" s'attaquent aux gros arbres des forêts de la région.

LEXI

Entre 1873 et 1885, une grave crise économique paralyse le monde entier. Comme toujours, lorsque l'économie mondiale éternue, celle du Québec tousse profondément. Comme ce sera le cas plus tard avec la crise de1929, la province de Québec subit péniblement les secousses de cette crise mondiale. La surproduction des industries, les faillites, le chômage sans l'assurance, l'endettement des fermiers sont autant de symptômes de cette dépression.

Plusieurs cultivateurs québécois n'arrivent même plus à survivre sur leurs terres. Bon nombre doivent songer à quitter pour essayer de refaire ailleurs leur fortune. À l'époque, les familles sont nombreuses, les fils de cultivateurs ne trouvent même plus de terres disponibles pour s'établir dans les vieilles paroisses de la vallée du Saint-Laurent.

N'ayant plus d'autres choix, plusieurs jeunes Québécois et plusieurs familles canadiennes-françaises s'exilent vers les États-Unis, espérant y connaître un sort meilleur. Le clergé catholique n'accepte tout simplement pas cette émigration vers les "États". Il craint la dispersion et l'assimilation du peuple canadien-français. Il lui faut arrêter l'hémorragie. Le clergé tente donc de trouver au Québec des régions neuves pour attirer les chômeurs des villes et les fermiers ruinés ou en quête de



À l'époque, le frère Moffette vient de démontrer que la région du Témiscamingue offre un bon potentiel agricole. Le Témiscamingue s'annonce plein de promesses et le clergé catholique invite désormais les exilés à gagner cette nouvelle région plutôt que de choisir les États-Unis. Suite à cette propagande orchestrée par les Oblats de Marie-Immaculée et par la Société de colonisation de Témiscamingue, les premiers colons montent au "Pays d'en Haut" dès 1885.

Dans le comté de Joliette et dans la paroisse de Saint-Côme, les habitants vivent là aussi, durement, cette crise économique. Cette région des Laurentides, ouverte une vingtaine d'années plus tôt, répond mal aux espoirs de ses nouveaux habitants. Les terres se montrent plutôt fertiles en roches et elles réussissent difficilement à subvenir aux besoins des nombreuses familles. Subissant les contrecoups de la crise économique, plusieurs familles, à peine installées, songent bientôt à l'exil.

En 1885, après de longues discussions, Dieudonné Bellehumeur et son fils Lactance décident de quitter définitivement Saint-Côme. Après mûres réflexions, ils préfèrent le Témiscamingue aux États-Unis. Ils ont la ferme intention d'y trouver un coin de terre où ils pourraient s'établir, vivre décemment et se sentir chez eux.

En mars, les deux aventuriers se rendent d'abord à Montréal en voiture. À la gare, ils prennent le train qui les conduit jusqu'à Mattawa, à environ trois cents kilomètres à l'ouest d'Ottawa. Ils descendent à cet endroit car la voie ferrée ne mène pas au Témiscamingue à l'époque. Nos deux explorateurs profitent de leur séjour à Mattawa pour se munir de vivres et de munitions.

Une fois prêts, les Bellehumeur entreprennent une longue marche en raquettes le long de la rivière Outaouais puis du lac Témiscamingue. Le soir, en dépit du froid hivernal, ils couchent sous la tente. Après plusieurs jours de marche, ils atteignent enfin le poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson (Vieux-Fort) situé dans ce pays qu'ils convoitent: le Témiscamingue. Après ce rude voyage, c'est avec grand soulagement qu'ils se reposent enfin à cet endroit.

Les Bellehumeur sont accueillis à bras ouverts à la Mission Saint-Claude, située juste en face du fort, sur l'autre pointe du lac du côté ontarien. Les missionnaires oblats qui y vivent les informent qu'ils ne sont pas les premiers arrivés au Témiscamingue. Il y a bien sûr ce poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui fait le commerce des fourrures avec les Algonquins depuis près de 200 ans. La Mission Saint-Claude elle-même existe depuis 1863. Plusieurs pères et frères Oblats de Marie-Immaculée et Soeurs Grises y exercent leurs actions missionnaires depuis ce temps-là.

Ils apprennent aussi que plusieurs compagnies forestières bûchent les forêts du Témiscamingue depuis une vingtaine d'années et qu'elles engagent des bûcherons à l'extérieur de la région, faute de main-d'oeuvre sur place. Ces compagnies ont déjà rasé une bonne partie des forêts témiscamiennes, ce qui facilitera la tâche de défrichement des nouveaux colons.

En outre, on les informe que d'autres aventuriers comme eux les ont précédés au Témiscamingue. Ils se sont établis ici et là sur ce vaste territoire: un certain Piché dans le canton de Guigues, un Laperrière tout près du fort, un Martel dans le canton de Fabre, un Miron sur la Petite Rivière Blanche, un Kelly et un Beaulieu à la Baie-d'en-Haut (Ville-Marie) où le frère Moffette a déjà organisé sa ferme. Il y a aussi ce McBride qui a installé une colonie métisse à la Tête-du-Lac (Notre-Dame-du-Nord). Les Bellehumeur n'en sont pas étonnés puisqu'en montant ils ont aperçu une ferme plus au sud, près d'Opémican et on leur dit qu'il y en a d'autres.

LA DÉCOUVERTE

Après cette courte halte, les Bellehumeur ont hâte d'imiter les premiers arrivants du Témiscamingue et de se trouver un coin de terre bien à eux. La région étant vaste et eux friands d'espace, ils ne veulent pas nécessairement s'établir dans un secteur habité. Les Bellehumeur prétendent plutôt trouver un coin isolé où ils seront les premiers à s'installer.

Après une nuit de repos et après s'être ravitaillés, nos deux coureurs des bois reprennent la route. Du Vieux-Fort, ils gagnent la Petite Rivière Blanche qu'ils longent jusqu'à la ferme des Miron (aujourd'hui la terre de Jean-Maurice Jeanson) où ils s'arrêtent un moment. De là, ils poursuivent leur marche le long de la Petite Rivière Blanche puis ils s'aventurent carrément vers l'Est où se dessine une forêt. Ils gagnent l'orée de ce bois qui se dresse à la frontière des cantons Duhamel et Laverlochère. Là, le sol semble fertile; les Bellehumeur s'en montrent satisfaits.

Pour survivre, les Bellehumeur s'adonnent essentiellement à la chasse et à la pêche. Au cours d'une partie de chasse, ils rencontrent un Indien du nom de Pierre Leloup. Celui-ci se mon-

tre amical et il s'exprime à peu près dans ces termes: "Moi faire ami avec vous, moi vous aider puis faire beaucoup de choses; moi vous montrer un beau coin de terre où habiter". Il les conduit alors vers une belle source d'eau claire pas très loin qui comblera leurs besoins en eau potable. Ils installent leur premier campement sur les lots 7 et 8, rang 1, canton Laverlo-chère, en plein coeur du village actuel. Lactance Bellehumeur construit une petite cabane provisoire en bois rond sur son lot et il invite Pierre Leloup à venir partager sa demeure.

Lactance décide que le lot 7 de ce même rang sera le sien et il en fait l'acquisition au cours de cette même année 1885. Arrivé avec quelques vêtements dans son baluchon, quinze dollars en poche, un fusil, une hache et un coeur à la bonne place, Lactance Bellehumeur prend possession du premier lopin de terre de la future municipalité. De ce fait, il devient le premier résidant. Dieudonné Bellehumeur et son fils Lactance ont découvert le coin fertile et inhabité dont ils ont rêvé. Ils s'y sentent chez eux. Ils ne pouvaient pas le savoir à l'époque, mais ils devenaient désormais les fondateurs d'une nouvelle paroisse qui porterait plus tard le nom de Saint-Placide de Béarn.

Collection: Hélène Brault.



LA MONTÉE DE LA FAMILLE BELLEHUMEUR

Entre-temps, Dieudonné Bellehumeur a regagné Saint-Côme pour organiser le déménagement du reste de sa famille. En mai 1887, guidé par des Algonquins, le père, Dieudonné, revient au Témiscamingue. La famille Bellehumeur accoste au Vieux-Fort. Plusieurs canots sont chargés à pleine capacité des passagers et des bagages. Dieudonné Bellehumeur présente sa famille aux gens de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il est accompagné de son épouse Adélaïde Hatin et de huit de ses enfants: Edwilda, Ambroise, Welly, Parmélia, Élie, Albert, Louis et Viateur.

Dieudonné Bellehumeur constate que le Témiscamingue s'est transformé depuis sa première venue, deux années plus tôt. Le pays sauvage qu'il avait découvert alors se peuple rapidement. De nombreux colons sont arrivés en 1886, s'installant surtout dans le canton Duhamel. Là, un premier village commence à s'organiser. Baie-des-Pères (Ville-Marie). Il apprend que les Oblats et les Soeurs Grises ont décidé d'abandonner la Mission Saint-Claude et qu'ils sont déménagés dans ce nouveau village afin de se rapprocher des colons. Des bateaux à vapeur remontent maintenant régulièrement le lac Témiscamingue: le Mattawan, l'Argo et le Météor.

Ces premiers signes d'éclosion de la colonisation du Témiscamingue rassurent Dieudonné Bellehumeur qui voit en ce développement la justesse du choix qu'il avait fait en venant s'établir dans ce nouveau pays. Il sait, pour l'avoir vue, que la terre où s'est installé son fils Lactance ne peut pas être pire que celle qu'il vient de quitter à Saint-Côme.

Encouragé, Dieudonné s'empresse de conduire sa famille vers l'endroit où il a séjourné en 1885 et où réside maintenant son fils Lactance. Il longe de nouveau la Petite Rivière

Albert Bellehumeur, fils de Dieudonné, et son épouse Béa Beaubien.
Collection: Marguerite Roy.

Blanche, ayant encore en mémoire sa première remontée. On imagine aisément la joie qu'éprouve Lactance à revoir sa mère, ses frères et ses soeurs après ces quelques années de solitude.

À peine revenu, Dieudonné Bellehumeur se préoccupe d'installer sa famille. Il choisit le lot 9, rang 7, canton Duhamel, (plus tard la terre d'Anthime, de Sylvio puis de Mario Gaudet). Sur sa terre, il élève une petite habitation en bois équarri à la hache. Une fenêtre du côté du soleil levant, un peu de calfeutrage dans les fentes et la modeste demeure est prête à accueillir toute la famille. Cette façon de construire sera imitée par la plupart des autres colons qui arriveront quelques années plus tard.





Viateur Bellehumeur, fils de Dieudonné. Collection: Yvette Arpin.

Au centre, Joseph (Pit) Bellehumeur, fils de Dieudonné. À gauche, M. et Mme Joseph Legault; à droite, M. et Mme Israël Bellehumeur.

Collection: Roger Bellemare.



LA COLONIE NAISSANTE

En 1888, un des fils de Dieudonné Bellehumeur, Joseph (Pit), se porte acquéreur du lot 6, rang 1, canton Laverlochère, voisin de son frère Lactance. À l'automne de la même année, Dieudonné Bellehumeur trace de sa charrue les premiers sillons en terre béarnaise. L'argile grasse qu'il retourne lui donne beaucoup d'espoir sur les résultats des futures récoltes. Par ces premiers labours, il devient le premier cultivateur de la colonie naissante, son fils Lactance ayant choisi jusque là la vie de trappeur.

Cette même année 1888 marque également l'arrivée d'un premier étranger. En effet, un certain Didace Dupuis se porte acquéreur du lot 8, rang 7, canton Duhamel (aujourd'hui la propriété de Monsieur Adalbert Gaudet). Célibataire perspicace, Monsieur Dupuis aura jugé bon de devenir voisin de Dieudonné Bellehumelur, à proximité des seules jeunes filles à marier à des kilomètres à la ronde!!!

Ses espoirs sont comblés puisque l'année suivante il épouse la jeune Parmélia Bellehumeur. C'est le premier mariage de Béarn et peut-être aussi le premier au Témiscamingue. En réalité, les Bellehumeur célèbrent des noces doubles puisque Edwilda unit sa destinée à Joseph Beaubien le même jour. Le 19 avril 1889, le père François-Xavier Fafard se déplace de Ville-Marie pour bénir les deux premiers mariages de Béarn. En l'absence de chapelle, les cérémonies se déroulent sans grand apparat dans la maison même de Dieudonné Bellehumeur. Ce dernier, d'un seul coup, voit partir ses deux filles.

En 1890, deux autres fils de Dieudonné Bellehumeur se choisissent des lots pour s'établir. Welly opte pour la terre voisine de son père, le lot 10, rang 7, canton Duhamel. Pour sa part, Ambroise se rapproche de son frère Lactance. Sans le savoir, il prend possession de trois terres, en plein coeur du futur village: les lots 8-9-10, rang 1, canton Laverlochère.

Faute de nouveaux arrivants, la population s'accroît quand même grâce aux premières naissances de la colonie. Au début de l'année 1890, un première garçon naît à Béarn: Joseph, quatrième enfant de la famille de Joseph Pit Bellehumeur. Le 7 mars de la même année, le couple Dupuis accueille sa première fille, Rosa (Mme Napoléon Chaumont). Comme mars se veut souvent un mois de neiges abondantes, de poudreries et de grands froids, Rosa doit attendre jusqu'au 24 mars avant d'être baptisée par le père Calixte Mourier de Ville-Marie. Ce baptême est inscrit dans le registre de la mission oblate.

Au centre, les deux premières mariées de Réarn, les filles de Dieudonné
Bellehumeur Le 19 avoril 1889, Edwilda
Bellehumeur épousait Joseph Beaubien (à gauche) et Parmélia Bellehumeur en faisait de même avec Didace Dupuis (à droite). Rosa Dupuis, née en 1890, est assise devant sa mère. Didace Dupuis

porte sa fille Berthe et Parmélia Bellehumeur son fils Émile.

Collection: Marguerite Chaumont-Lessard.



M. Élie Bellehumeur, fils de Dieudonné. les poings sur les hanches, avec des compagnons de travail en route pour les chantiers. Collection: Yvette Bellehumeur-Arpin.



Le pionnier Lactance Bellehumeur, fils de Dieudonné, avec son trophée de chasse.

Collection: Cyrille Bellehumeur.



IL FAUT BIEN VIVRE

Comme toutes les histoires de ce genre, les débuts sont pénibles et les sacrifices bien lourds. Au cours de leurs premières années au Témiscamingue, les Bellehumeur se sont acharnés à subsister bon an, mal an. Ils triment du matin au soir, coupant les arbres, essouchant, tranchant les racines, allumant de grands feux d'abatis. Ils font ainsi de la terre neuve et, peu à peu, des clairières apparaissent autour des habitations. Poursuivant inlassablement leurs travaux, ils bêchent la terre, sèment des patates, organisent des jardins.

Comme il faut compter quelques années de défrichement et de patient travail du sol avant que l'agriculture ne se décide à récompenser les durs labeurs des colons, les Bellehumeur doivent chercher ailleurs d'autres sources de revenus pour ne pas crever de faim.

En ce temps-là, les marchands de bois "Wise et Gillies Brothers" ouvrent des chantiers au Témiscamingue où les bons hommes réussissent à gagner 40 sous par jour. Un bûcheron d'expérience peut collecter huit à dix dollars par mois. Adroits à la hache et avec une scie, les Bellehumeur sont sûrement de bons bûcherons. Ils n'éprouvent aucune peine à dénicher des emplois d'hiver pour Gillies Brothers.

Mais avant tout, la trappe et la chasse constituent des métiers tout indiqués pour ces hommes puisque la forêt environnante se montre riche en gibiers de toutes sortes. À l'époque, on ne règlementait pas la chasse et la pêche comme aujourd'hui. Les animaux tués permettent aux familles de s'alimenter en viande à l'année longue: orignal, chevreuil, castor, rat musqué, lièvre et perdrix.

Les fourrures peuvent être échangées au Fort contre de la nourriture et des vêtements. D'ailleurs, le magasin de la Com-

pagnie de la Baie d'Hudson est le plus près où les Bellehumeur peuvent se rendre pour s'approvisionner. Ils y trouvent l'essentiel pour leurs besoins: sacs de farine, de sucre, couvertures... Ayant appris à chasser et à pêcher pour survivre, les fils Bellehumeur demeureront des trappeurs et des pêcheurs dans l'âme, même lorsqu'ils réussiront à gagner leur vie autrement, plusieurs années plus tard.

M. Élie Bellehumeur, fils de Dieudonné, trappeur vers 1920.

Collection: Cyrille Bellehumeur.



Deuxième maison de Lactance Bellehumeur, aujourd'hui propriété de M. Viateur Mathieu au village.

Collection: Julien I. Gaudet.

LES PREMIERS CHEMINS

Entre 1885 et 1892, pour se rendre au poste de traite de la Baie d'Hudson, ces valeureux pionniers empruntent, à pied l'été ou en raquette l'hiver, de petits sentiers à travers bois, des "trails à lièvres" comme ils les appellent. Ces sentiers rejoignent la Petite Rivière Blanche dont ils suivent les méandres. Ils atteignent ensuite la Baie Miron où des canots permettent d'atteindre le Vieux-Fort.

À cet endroit, les hommes chargent leur dos du maximum possible de bagages et ils entreprennent alors le voyage de retour. Écrasées sous ce poids supplémentaire, les jambes se forcent d'avancer sur ce terrain raboteux, tandis que les bras gesticulent en tout sens, au printemps et à l'été, histoire de chasser les nuées de maringouins et de mouches noires. D'étroits chemins, d'autres "trails à lièvres", relient entre eux les lots des colons.

En l'année 1892, les pionniers organisent une corvée et, sans subsides, ils tracent ce qui allait devenir le premier chemin de Béarn. Ils relient entre eux, par une route, les lots des rangs 6 et 7 du canton Duhamel. Sur une largeur d'environ douze pieds, les arbres sont sciés le plus près de terre possible. Les basses dénivellations sont pontées en sens vertical avec des tronçons d'arbres sur lesquels on place des billes de grosseur régulière à l'horizontale. Pour niveler la route, il suffit de bêcher les buttes et de remplir les trous. Une fois le chemin terminé, les hommes s'en montrent fiers. Ils l'ont ouvert de leurs bras, à la sueur de leur front. Ce n'est peut-être plus une "trail à lièvres" mais ce n'est certainement pas un chemin comme on l'entend aujourd'hui.

S'enorgueillissant du succès de cette première route, les hommes entreprennent la réfection du sentier menant à la Petite Rivière Blanche. Les chevaux attelés aux voitures pourront



désormais se rendre jusque-là. Quand les passagers ne pourront plus tenir sur leurs sièges, ils n'auront qu'à marcher.

Enfin, en 1894, toujours sans subsides et par corvées, les colons tirent un chemin de ligne entre les lots 8 et 9 du rang 7, canton Duhamel: ceux de Dieudonné Bellehumeur et de Didace Dupuis. Cette route part de celle tracée en 1892 dans le rang 6 et rejoint le rang 1, canton de Laverlochère, puis unit entre eux les lots 6 et 9 inclusivement dans l'actuel village.

Le couple Eugène Robert, pionnier de Béarn arrivé dans le rang 5, canton Fabre, en 1894. De gauche à droite: Noémie Guindon, Mme Eugène Robert, Delphis Guindon, agent de gare du CPR, Eugène Robert,

> Bernadette Guindon, infirmière, et un petitfils Robert. Photo prise autour de 1935.

Collection: Cécile Gaudet



D'AUTRES COLONS SUIVIRENT

Depuis leur arrivée, Dieudonné Bellehumeur, ses fils et ses gendres étaient les seuls habitants à résider dans cette nouvelle communauté. Ils étaient bien décidés à y bâtir leur avenir même si d'autres colons tardaient à les rejoindre.

A partir de 1886, plusieurs nouvelles familles débarquent au quai de Ville-Marie. Elles gagnent d'abord les divers rangs des cantons Duhamel, Guigues et Fabre mais elles tardent à s'établir à la limite orientale du canton Duhamel et du canton Laverlochère. En fait, tous ces nouveaux immigrants semblent peu encouragés à rejoindre les Bellehumeur qui vivent trop éloignés du grand lac Témiscamingue.

Pourtant, vers 1894 et jusqu'en 1898, les rangs de Béarn commencent eux aussi à faire le plein d'habitants qui se joignent aux Bellehumeur.

RANGS DE BEARN ENTRE 1894 - 1899 TABLEAU I: AUTRES COLONS ETABLIS DANS LES Dans le rang 1, canton Charles Mayer Duhamel Dans le rang 6, canton Joseph, Edmond et Élie Paul et Hormidas Wilcot Albert Laperrière Onésime Savard Duhamel: Dans le rang 7, canton Louis Therrien Laverlochère Lapointe Elzéard Dupuis Dans le rang 4, canton Fabre Eugène Robert Alexandre et Alitaire Achille Sauvé Alexandre Lefebvre James Bowé Lalonde Dans le rang 5, canton Fabre

Eugène et Pierre Hamel

À la veille de mettre le pied dans le nouveau siècle, cette injection de nouveaux colons fait passer à plus d'une trentaine le nombre de terres en défrichement. Sur ce nombre, certains colons en possèdent plus d'une, comme Ambroise Bellehumeur et Eugène Hamel, propriétaires de trois lots, ou encore Achille Sauvé, Alexandre Lefebvre, Albert Laperrière et Louis Therrien qui en détiennent deux chacun. Pourtant, cette transfusion prometteuse de nouveaux colons n'a pas duré. En 1900, seuls Onésime Savard, Albert Laperrière, Charles Mayer, James Bowé et Eugène Robert occupaient encore leur terre à proximité des Bellehumeur.

Malgré tout, de petits champs de trèfle et de mil parsèment le territoire. Le sol accepte bien la culture de l'avoine et quelques jardins fournissent des légumes. C'est également au cours de ces années qui précédent le tournant du siècle que les premières vaches sont amenées dans la nouvelle colonie. L'arrivée de ces mammifères provoque beaucoup d'émoi chez les enfants comme chez les adultes puisque les distractions se font rares à l'époque. Dorénavant, on pourra boire du lait frais et manger du beurre baratté, sur place, à Béarn.

Aujourd'hui, il nous semble difficile de comprendre ce qu'il en coûte en privations, en sacrifices et en dévouement pour fonder une paroisse nouvelle en pleine forêt. Sur les terres des Bellehumeur progresse maintenant le village, vivant symbole du travail des fondateurs. Le nom des Bellehumeur est maintenant bien ancré à Béam. La relève est depuis longtemps assurée! En 1986, l'école primaire Notre-Dame compte trente élèves descendants de Dieudonné Bellehumeur.

HOMMAGE AUX PIONNIERS BELLEHUMEUR

Dans ce poème, des élèves de 4e année, de la classe de Cécile Gaudet de l'École Notre-Dame, racontent l'arrivée des premiers colons de Béarn et leur rendent hommage.

À St-Côme, un beau matin Les Bellehumeur sont affairés. Papa et son fils vont prendre le train Les préparatifs sont terminés,

lls disent bonjour à la famille, Maman et les enfants pleurent. Ils embrassent garçons et filles: "Allons, il faut partir, c'est l'heure".

Lactance prépare les chevaux Et embarque tous les bagages. Papa a le coeur bien gros, Le voilà prêt pour le voyage.

À Montréal, on prend le train Que c'est triste le départ! À Mattawa, c'est le bout du chemin En raquettes, dans la neige, on part.

On est allé au magasin Acheter beaucoup de nourriture: Du lard, du beurre et puis du pain Car le voyage va être dur.

On admire la flore, la faune, On se repose de temps en temps. Que c'est joli! Quel beau décor! On pense à notre chère maman. Des jours! On marche en raquettes Les voici enfin à Ville-Marie! Qu'il est loin le comté de Joliette Il y a longtemps qu'on est parti!

Après une nuit de sommeil On part le long d'une rivière. "Quel beau pays! Que de merveilles!" Bientôt les arbres seront verts!

Ils rencontrent Pierre l'Indien Qui les invite à sa demeure "Moé amène vous dans beau coin Moé rester proche de vous les Bellehumeur".

Dans une cabane de bois rond, la famille viendra les retrouver. Notre paroisse ils fonderont elle a grandi et prospéré.

Hommage à la famille Bellehumeur. À vous nos braves pionniers. Vous étiez de vaillants défricheurs. Vous êtes arrivés les premiers.

Une partie du clan familial de Séraphin Caudet établi à Béarn dès 1900. Ire rangée, de gauche à droite: Léo Brault à Théophile (12 ans.), Élie Caudet (37 ans.), un inconnu, Joseph Brault à Théophile (14 ans.), Florida Caudet à Israel (6 ans.),

> Marie-Ange Caudet à Israel (3 ans), Marie Caudet à Elie (9 ans), Maxime Caudet à Élie (6 ans), Donat Caudet à Jean-Louis (10 ans) derrière Maxime, deux inconnus au bout.

2e rangée: un inconnu, Odilon (Borden)
Gaudet à Séraphin (32 aris), Marue-Louise
Charbonneau (23 aris) mariée à Israél
Gaudet, Hermine Gaudet (46 anis) mariée à
Eile; devant Hermine sa fille Anna
Gaudet (11 aris); Odile Gaudet (36 anis)
mariée à Théophile Brault.

Sur le perron: Séraphin Gaudet, son épouse Adélaide Thibodeau et leur fille Camila.

Photographie prise en 1905 ou 1906. Collection: Alberte Gervais.



Mais oui, les Gaudet, c'est un se? ou encore de "Qui parmi nous au moment où il le regarder avec un brin de certitude dans - Vous n'êtes pas de Béarn? peu Béarn; et Béarn, c'est un peu les Gaudet!" un interlocuteur l'oeil et lui dire: D'autres diront n'a pas entendu, déclinait ses nom - GAUDET, ... du Fort-à-Mélas-Gaudet-Ville? et prénom,

L'ARRIVÉE DES PREMIERS "GAUDET"

se de la 'Grande Feuillée" des

Extrait de l'homélie de la mes-

Gaudet, prononcée par M. Florent Gaudet, le 7 juillet 1985.

1900: L'ARRIVÉE DES PREMIERS "GAUDET"

S'il existe une marque de commerce qui colle à Béarn comme la signature d'un grand couturier sur un vêtement, c'est bien le nom des Gaudet. La chose est facile à comprendre puisque nulle part ailleurs au Témiscamingue un nom de famille n'est aussi commun que celui des Gaudet à Béarn.

Si les Bellehumeur ont fondé la paroisse, par leur nombre record, les Gaudet ont modelé l'image de Béarn. Les résidants qui n'en portent pas le nom sont souvent, lorsque l'on cherche, parents de près ou de loin avec les Gaudet. On n'a qu'à penser aux Bellehumeur, aux Brault, aux Brisson... En fait, les Gaudet ont longtemps été majoritaires à Béarn. Au cours de la dernière décennie, l'installation de nouvelles familles des travailleurs de Scierie Béarn a quelque peu dilué le nombre des Gaudet. Malgré tout, même en 1987, ce nom de Gaudet demeure étroitement associé au développement de Béarn.

Dans cette brochure, on ne peut pas faire l'histoire de toutes les familles de la paroisse, mais il en existe certaines qui se doivent d'être racontées. C'est le cas des Bellehumeur qui se distinguent comme les fondateurs du 19e siècle. C'est aussi le cas des Gaudet qui constituent le premier groupe à venir peupler massivement la nouvelle colonie, après les Bellehumeur, et qui ont su faire proliférer leur nom.

La maison de Séraphin Gaudet et d'Adélaïde Thibodeau à Saint-Côme, comté de Joliette, L'arrière-petit-fils Émery Gaudet pose fièrement devant sa maison de son ancêtre,

Collection: Emery Gaudet



Julie Gaudet, fille de Séraphor, et son mari Lactance Bellehumeur, le fondateur de Béarn... et le recruteur de Gaudet,

Collection: Marguerite Roy



LACTANCE BELLEHUMEUR, RECRUTEUR DE... GAUDET

Paradoxalement, Lactance Bellehumeur devient l'instigateur de l'émigration des Gaudet vers Béarn. Installé depuis quelques années au Témiscamingue, celui-ci n'y trouve pas de fille à marier. Désireux de fonder un ménage sur sa terre du canton Laverlochère, il décide donc d'aller choisir son épouse dans sa région natale. À Saint-Côme, il s'éprend de Julie Gaudet, fille de Séraphin Gaudet et de Adélaïde Thibodeau. Le prétendant doit convaincre sa dulcinée de quitter sa famille pour le suivre au Témiscamingue, ce qui n'est pas une mince affaire. Pourtant, les deux amoureux finissent par unir leurs destinées.

Les Gaudet sont nombreux dans la région de Joliette. Les ancêtres, Jean Gaudet et son fils Denis, ont quitté la France en 1632 avec 300 autres colons français recrutés par la Compagnie des Cent-Associés, en route pour l'Acadie (Nouvelle-Écosse). Ils se fixent d'abord à la Hève puis en amont de Port-Royal. Plusieurs générations se succèdent. En 1755, lors de la déportation des Acadiens par les Anglais, un des descendants, Pierre (Pitre) Gaudet se retrouve expatrié au Connecticut, États-Unis, avec deux de ses fils. Ceux-ci, Charles et Bonaventure, reviennent d'exil en 1767. Ils se fixent au Québec, à Saint-Jacques de l'Achigan, au Sud de Joliette.

Charles et Bonaventure Gaudet ont eu une descendance nombreuse. Comme Saint-Jacques de l'Achigan a déjà fait son plein d'habitants, plusieurs enfants de la lignée vont s'établir dans les nouvelles paroisses ouvertes plus au nord de Joliette: Saint-Liguori, Saint-Alphonse de Rodriguez, Saint-Côme... Un des sept fils de Bonaventure Gaudet se nomme Pierre ou Pierriche. De son mariage avec Charlotte Hébert, Pierre Gaudet a onze enfants dont cinq fils: Séraphin, Prosper, Jean-Louis, Israël et Mathias.

Les frères Séraphin, Prosper et Jean-Louis prennent beaucoup d'importance pour notre histoire puisque plusieurs de leurs fils, filles et descendants vont se fixer à Béarn. Prosper et

Séraphin eux-mêmes viendront y mourir. De la lignée de Jean Gaudet, l'ancêtre venu de France, Séraphin, Prosper et Jean-Louis figurent au rang de la huitième génération.

4.JEAN-LOUIS	1. Marie (Odilon Vigneault) 2.Prosper (Octavie Gauthier) 3. HERMINE (ÉLIE GAUDET)		Note: Les noms er SÉRAPHIN (Adélaïde Thibodeau)		Ire génération: Jean Gaudet né en France en 1575. Il déménage à la Hève, en Acadie (Nouvelle-France) en 1632. 2e génération: Denis Gaudet né en France en 1615. Il déménage à la Hève, en Acadie (Nouvelle-France) en 1632. 3e génération: Pierre Gaudet né en France en 1615. Il déménage à la Hève avec son père en 1632. 3e génération: Pierre Gaudet né en Acadie en 1673. 5e génération: Pierre (Pitre) Gaudet né en Acadie en 1700. Déporté au Connecticut, États-Unis, avec deux de ses fils, en 1755. 6e génération: Bonaventure Gaudet né en Acadie et déporté aux États-Unis avec son père. En 1767, il revient s'installer au Québec à Saint-Jacques de l'Achigan. 7e génération: Pierre (Pierriche) Gaudet né à Saint-Jacques de l'Achiga. Il épouse Charlotte Hébert et ils donneront naissance à onze enfants dont cinq fils. 8e génération: Séraphin, Prosper, Jean-Louis, Israël et Mathias Gaudet.						
4. Odilon	3. MARIE-LOUISE (SINAI ROBICHAUD)	9e génération: 1. ANTHIME 1. ANTHIME (MARIE-LOUISE (WARIE-LOUISE (ROBICHAUD) 2. LÉON 2. LÉON (DELPHINE GAUTHIER)		LA LIGNÉE DE BÉARN Note: Les noms en gros caractères ont habité à Béarn. HIN PROSPER Jean-Louis de Thibodeau) (Louise Richard) (Sara Brault)		TABLEAU 2: GÉI n Gaudet né en France en 1575. Il déménage à la Hève, lle-France) en 1632. Denis Gaudet né en France en 1615. Il déménage à la e en 1632. Pierre Gaudet né en Acadie en 1652. Bernard Gaudet né en Acadie en 1673. Pierre (Pitre) Gaudet né en Acadie en 1700. Déporté au Unis, avec deux de ses fils, en 1755. Bonaventure Gaudet né en Acadie et déporté aux États- LEN 1767, il revient s'installer au Québec à Saint-Jacques Pierre (Pierriche) Gaudet né à Saint-Jacques de l'Achigan. Hébert et ils donneront naissance à onze enfants dont Séraphin, Prosper, Jean-Louis, Israël et Mathias Gaudet.					
4.	3. ÉLIE (?) (HERMINE GAUDET)	(AKSEINE BKISSUIN) 2. R)	1.OLIVINE	habité à Béarn. Jean-Louis (Sara Brault)		rABLEAU 2: GENEA nénage à la Hève, Il déménage à la 3. n 1700. Déporté au t déporté aux États- ibec à Saint-Jacques lacques de l'Achigan. onze enfants dont et Mathias Gaudet.					TABLEAU 2: GÉNÉA
		13, CAMILA (Célibataire)	12. HERMELINE (ALMANZAR BRAULT)	11. Zéphérina (Joseph Thouin)	10. ISRAËL (MARIE-LOUISE CHARBONNEAU)	9, ODILON (BORDEN) (ERNESTINE BRAULT)	8. ODILE (THÉOPHILE BRAULT)	7. JULIE (LACTANCE BELLEHUMEUR)	6. Delphis Célibataire	5. JOSEPH (Ville-Marie) (OLIVINE LEPAGE)	TABLEAU 2: GÉNÉALOGIE DES GAUDET
	10e génération:				NNEAU)	9. ALBERT (LOUISA ROY (KING))	8. Lumina	7. DAVID (ROSE-DÉLIMA THÉRIAULT)	6. MARGUERITE (LUDGER LEPAGE)	5. Priscille (religieuse)	
ALMA AYOTTE	(GRAND) LOUIS	·						7. Louis (?)	6.	5.	

(ÉLODIE GAUTHIER)

Les enfants de Scraphin Gaudet et d'Adelaide Thibodeau, en 1927. De gauche à droite, assisses: Marie (Mme Odilon Vigneault), Hermine (Mme Elie Gaudet), Herméline (Mme Almanzar Brault), Julie (Mme Lactance Bellehumeur), Odile (Mme Théophile

Brautt), Zephérina (Mme loseph Thouin), Camila. Debout: Prosper, fam-Louis, Joseph, Odilon (Borden) et Israël. Sur la galerie: Élodie Cauthier (Mme Jean-Louis Gaudet).

Collection: Émery Gaudet.



C'est Séraphin Gaudet qui est le beau-père de Lactance Bellehumeur. Séraphin Gaudet et son épouse Adélaïde Thibodeau ont mis au monde treize enfants, six fils et sept filles: Marie, Prosper, Hermine, Jean-Louis, Joseph, Delphis, Odile, Odilon, Israël, Zéphérina, Camila, Herméline et Julie, l'épouse de Lactance Bellehumeur.

À leur maturité, les enfants de Séraphin Gaudet doivent penser à fonder un foyer. Comme il ne reste plus de terres disponibles à Saint-Côme même, Jean-Louis, Hermine, Odile et Israël, tous jeunes mariés, gagnent Saint-Donat, comté de Montcalm, un nouveau village ouvert à l'Ouest de Saint-Côme, dans les Laurentides.

Là, ils ne connaissent que pauvreté, misère et déception. Les terres de roches de Saint-Donat ne récompensent pas le labeur qu'ils mettent à les cultiver et ils réussissent mal à nour-rir leurs familles.

Préparant son mariage, Lactance Bellehumeur a séjourné au moins une année dans la région de Saint-Côme. À plusieurs reprises, ce nouveau beau-frère leur a vanté les beautés de sa terre d'élection et le potentiel agricole du Témiscamingue. Il prétendait même que le Témiscamingue était le pays de l'avenir, que la jeune colonie comblait les désirs de ceux qui voulaient travailler, que ceux qui étaient déjà rendus au "Pays d'en Haut" ne le regrettaient pas et, enfin, que les terres témiscamiennes ne pouvaient pas être pires que les terres de roches de Saint-Donat.

Ébranlés par les propos optimistes de Lactance Bellehumeur, les Gaudet de Saint-Donat s'interrogent longtemps sur le bon choix à faire d'autant plus qu'ils viennent tout juste de s'installer dans cette nouvelle paroisse. Leur beau-frère leur a fait miroiter un beau rêve mais l'aventure est risquée puisqu'il faudrait tout recommencer à zéro.

Lactance Bellehumeur repart avec son épouse pour son pays lointain. Peu de temps après, le Ministère de la Colonisation du Québec entreprend une vaste campagne de propagande en faveur du Témiscamingue. Celle-ci devient vite un sujet de discussion à la mode dans la région de Joliette. Pour les Gaudet surtout, cette publicité gouvernementale confirme les propos du beau-frère Lactance.

Convaincus et exaspérés du faible rendement de leurs terres de Saint-Donat, ces quatre enfants de Séraphin Gaudet font finalement le choix de s'expatrier à leur tour au Témiscamingue. Ils iront s'établir auprès de leur soeur Julie et de son mari: Lactance Bellehumeur.

LE GRAND DÉPART DES GAUDET DE SAINT-DONAT

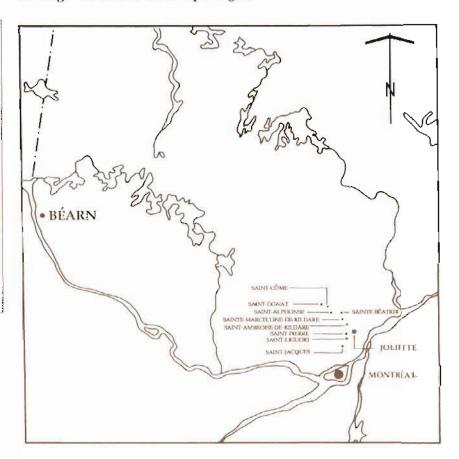
Ensemble, les quatre familles préparent leur départ. Au tout début de septembre 1900, elles quittent définitivement Saint-Donat, en route vers ce qui allait devenir Béarn au Témiscamingue, dans le comté de Pontiac. Ces quatre familles migratrices forment un clan imposant de 22 personnes:

TABLEAU 3: LES QUATRE FAMILLES GAUDET EN ROUTE VERS BÉARN

- Hermine Gaudet (41 ans), son mari Élie Gaudet (32 ans), leurs trois enfants: Anna (6 ans), Marie (4 ans) et Maxime (1 an);
- Jean-Louis Gaudet (37 ans), son épouse Élodie Gauthier (31 ans), leurs cinq enfants: Côme (10 ans), Albert (8 ans), Donat (5 ans), Ovide (3 ans), Marie-Anne (9 mois);
- Odile Gaudet (31 ans), son mari Théophile Brault (33 ans), leurs cinq garçons: Joseph (9 ans), Léo (7 ans), Jean-Baptiste (5 ans), Omer (3 ans), Bernard (1 an);
- Israël Gaudet (25 ans), Marie-Louise Charbonneau son épouse (18 ans), leur fille Florida (1 an).

Les émigrants font d'abord un crochet par Saint-Côme afin d'aller embrasser leurs parents âgés ainsi que leur frère Prosper et leur soeur Camila. L'équipée gagne ensuite Sainte-Marcelline de Kildare où elle rend visite à leur soeur Zéphérina et à son mari Joseph Thouin. À Saint-Ambroise de Kildare, ils saluent une dernière fois leur autre soeur Marie ainsi que son époux, Odilon Vigneault. Ces rencontres familiales sont touchantes car personne ne peut prédire quand ils se reverront ni si même ils le pourront; pour l'époque, le Témiscamingue semble aussi éloigné qu'une planète pour les habitants de la région de Joliette.

Les adieux faits, c'est à cet endroit que le groupe se rend pour prendre le train. Le départ s'effectue sous le signe de l'espoir mais le déroulement sans fin des rails accentue également la nostalgie dans le coeur des passagers.



L'ARRIVÉE DES GAUDET AU TÉMISCAMINGUE

Le train conduit les voyageurs de Joliette à Mattawa. Au contraire des Bellehumeur qui, quinze années plus tôt, avaient franchi à pied la distance séparant Mattawa du Témiscamingue, les excursionnistes profitent maintenant du nouveau service ferroviaire reliant Mattawa au Sud du lac Témiscamingue. Cela représente un net avantage puisqu'il aurait été hasardeux de s'aventurer à pied sur un long parcours avec de si jeunes enfants.

Le train s'arrête au terminus du Long Sault (Témiscaming). Pour la première fois de leur vie, le clan des Gaudet foule le sol témiscamien. Pourtant, la route est encore longue avant d'atteindre la destination finale.

Au quai du Long Sault, ils s'embarquent sur le "Météor", ce bateau légendaire qui a emmené tant de colons, de voyageurs et de marchandises jusqu'au coeur du Témiscamingue. La remontée du lac Témiscamingue, étroit mais si long, s'effectue dans un climat de sérénité. Le bateau fournit un certain confort, la nature environnante est paisible et réconfortante, les paysages par leur beauté coupent le souffle à l'occasion.

Le samedi 8 septembre de l'année 1900, en soirée, ils arrivent enfin à la Baie-des-Pères (Ville-Marie). Les Bellehumeur les attendent sur le quai. Ils sont venus les chercher afin de les conduire vers leur nouvelle terre d'adoption.

Tout le monde prend place sur une "barouche" et une "waguine", les femmes s'asseyant avec leurs bébés sur les genoux, les hommes et les autres enfants devant exercer leur équilibre en demeurant debout. Encore seize kilomètres séparent la Baiedes-Pères de Béarn. Inconfortables sur ces voitures tirées par des chevaux, les trois heures nécessaires pour couvrir cette distance sembleront prendre une éternité.

L'expédition n'emprunte plus les sentiers de la Petite Rivière Blanche comme les Bellehumeur les ont si souvent suivis par le passé. En 1900, le meilleur chemin passe désormais par Lorrainville baptisée "Le Coin" à cette époque-là. Au "Coin", le seul chemin conduisant à Béarn descend le rang 6 du canton Duhamel, puisque la route actuelle sera ouverte beaucoup plus tard. Arrivé à la ferme de M. Charles Mayer, il faut alors bifurquer vers l'Est sur la route longeant la terre de M. Dieudonné Bellehumeur. Ce chemin de ligne se termine face à une croix de chemin. De cette croix, un autre fronçon de route s'avance sur la largeur des lots d'Ambroise et de Lactance Bellehumeur, dans le village actuel.

À minuit, l'équipage s'arrête enfin chez le beau-frère Lactance qui avait délaissé son petit camp en bois rond en faveur d'une maison neuve (aujourd'hui Viateur Mathieu).

Son épouse Julie, n'ayant pas vu les siens depuis un bon bout de temps déjà, les accueille à bras ouverts. Pour leur première nuit au Témiscamingue, les familles Gaudet et Brault sont hébergées chez Lactance Bellehumeur. Comment ont-il réussi à organiser le coucher d'autant de personnes sous un même toit? Voilà un mystère que l'histoire ne nous révèle pas.

Arrivés de nuit, les nouveaux venus n'ont pas pu se faire une idée de cette contrée tant convoitée. Le lendemain, dimanche matin, tous se précipitent fébriles à la découverte du village. Ils subissent un premier choc. Le "village" ne compte que trois maisons: celles de Lactance Bellehumeur, d'Onésime Savard et d'Ambroise Bellehumeur. Ils n'en croient pas leurs yeux d'apercevoir des champs si petits, mais si "planches" et, surtout, exempts de roches. Ils émettent aussi plusieurs commentaires sur les beautés du paysage environnant.

Les Bellehumeur les informent alors que d'autres colons

résident un peu plus loin dans les rangs, dont le père, Dieudonné, chez qui ils ont passé la veille, à deux kilomètres plus à l'Ouest. Ils apprennent également que la première mariée de la localité, Parmélia Bellehumeur, s'est retrouvée veuve, son mari Didace Dupuis étant décédé de la tuberculose quelque temps auparavant.

Au début de 1900, la nouvelle colonie compte tout juste 36 personnes. Bien sûr, plusieurs colons ont acquis des lots entre 1894 et 1899. Toutefois, comme la terre ne rapporte pas au cours des premières années, plusieurs ont renoncé, d'autres ne sont pas venus, certains reportant à plus tard leur installation. Qu'à cela ne tienne! L'arrivée tant espérée du clan des Gaudet amène du sang neuf. À la fin de 1900, ce groupe de 22 personnes portera le chiffre de la population à 58 habitants.

TABLEAU 4: LES RÉSIDANTS DE BÉARN LORS DE L'ARRIVÉE DES GAUDET

En 1900, la population de Béarn se compose des familles suivantes:

- Dieudonné Bellehumeur, son épouse Adélaïde Hatin, leurs cinq fils célibataires: Louis, Welly, Albert, Élie, Viateur;
- Parmélia Bellehumeur, veuve de Didace Dupuis, qui a délaissé sa demeure et qui demeure également chez ses parents avec ses trois enfants: Rosa, Berthe et Émile;
- Lactance Bellehumeur, son épouse Julie Gaudet et leurs quatre enfants: Delphis, Delmina, Viateur, Albertine;
- Charles Mayer, veuf, et ses trois fils: Ubald, Ovila, Hormidas, établis en face de Dieudonné Bellehumeur;
- Albert Laperrière, voisin de Dieudonné Bellehumeur, son épouse Odile Paquette et leurs trois enfants: Jules, Germaine et Horace;
- Ambroise Bellehumeur, son épouse Ernestine Martel et leur bébé Rémi;
- Onésime Savard, époux de Léocadie Gagnon, leurs deux garçons. Louis et Eugène;
- Edwilda Bellehumeur, une des premières manées de la localité, et son époux Joseph Beaubien. Nous n'avons toutefois pas la certitude que ce couple vivait toujours à Béarn en 1900;
- James Bowé, célibataire établi dans le canton Fabre.

Napoléon Chaumont et Parmélia Bellehumeur avec leur bébé Henri. Photo prise en 1906.

Collection: Gérald Chaumont.

LES AVENTURES MATRIMONIALES DE PARMÉLIA BELLEHUMEUR: PREMIÈRE MARIÉE DE BÉARN

Parmélia Bellehumeur, la fille de Dieudonné, est la première mariée de Béarn et probablement aussi la première femme blanche à se marier au Témiscamingue. En 1889, elle épouse son voisin Didace Dupuis. Avec celui-ci, elle donne naissance à trois enfants: Rosa, Berthe et Émile. Malheureusement, Didace Dupuis, atteint de la terrible maladie de la tuberculose, décède quelques années plus tard à l'âge de 27 ans.

Inconsolable, Parmélia Bellehumeur abandonne sa maison et retourne vivre chez son père avec ses enfants. Vers 1900, elle se fait courtiser par Napoléon Chaumont de Lorrainville. Celui-ci a épousé Léontine Blondin en premières noces. Elle lui donne 17 enfants dont trois paires de jumeaux. La plupart des enfants ne survivent pas et son épouse rend l'âme à la naissance du troisième couple de jumeaux. Napoléon Chaumont se retrouve veuf avec seulement trois garçons: Napoléon (Paulette), Adrien et Ovila.

Pour l'hiver 1900-1901, Parmélia Bellehumeur prête sa maison à la famille de Jean-Louis Gaudet. Napoléon Chaumont s'intéresse à cette jeune veuve de Béarn même s'il est beaucoup plus âgé qu'elle. Il la fréquente durant quelques années. En 1903, Parmélia Bellehumeur (29 ans) épouse enfin Napoléon Chaumont (42 ans) en secondes noces. Le nouveau couple se retrouve à la tête d'une famille de six enfants au lendemain de leur mariage: les trois enfants de Parmélia et les trois fils de Napoléon Chaumont. Les nouveaux mariés mettent au monde trois autres bébés: Henri, Wilfrid et Jeanne.



Rosa Dupuis (16 ans) et Napoléon (Paulette) Chaumont (19 ans), en 1906.

Collection: Gérald Chaumont.



EPOUSENT LEURS "SOEURS" QUAND LES "FRÈRES"

frères et soeurs par union et non par le sang. Or au mariage de Comme il y a très peu de filles "disponibles" à l'époque, les Bellehumeur et ceux de Napoléon Chaumont deviennent leurs parents, ces enfants se retrouvent déjà adolescents. "soeurs" que le mariage de leur père permet de côtoyer. Par le mariage de leurs parents, les enfants de Parmélia garçons Chaumont reluquent hardiment ces nouvelles

proposer à sa femme. Ce couple y vivra durant soixante-quatre En 1906, Napoléon (Paulette) Chaumont (19 ans) épouse Rosa Dupuis (16 ans). Déjà installé sur le lot 12, rang 1 du canton Laverlochère, Napoléon (Paulette) Chaumont a un avenir à années et mettra au monde six enfants.

En 1914, Adrien Chaumont épouse à son tour sa "soeur" Bertha Bellehumeur Dupuis. La famille de Jean-Louis Gaudet devant sa demeure, vers 1906. En avant, de gauche à droite: Ovide, Jules, Donat, Armand, Marie-Anne. 2e rangée: Le père Jean-Louis, Zéphérina, la mère Elodie Gauthier et le bébé Hermas. Debout à l'arrière: Côme et Albert.

Collection: Berthe Gaudet-Boucher.

L'INSTALLATION DES PREMIERS GAUDET

Ainsi, un premier clan de Gaudet habite désormais Béarn. Arrivées en septembre 1900, ces familles doivent aussitôt se soucier d'y passer leur premier hiver.

Jean-Louis Gaudet emménage chez Madame Dupuis (Parmélia Bellehumeur). Celle-ci lui prête sa maison car elle compte se remarier avec M. Napoléon Chaumont de Lorrainville. Israël Gaudet passe l'hiver chez Lactance Bellehumeur. Enfin, les familles d'Élie Gaudet et de Théophile Brault se contentent du premier camp en bois rond, construit à l'origine par Lactance Bellehumeur et qui mesure à peine 15 pieds par 25.

Vivre à douze dans un si petit réduit exige des nerfs d'acier et une patience à toute épreuve. Deux lits de planches pour chacun des couples de parents se faisaient face le long d'un mur et les lits étaient si près l'un de l'autre que les pieds se touchaient presque. Les quatre plus vieux de chez Théophile Brault bénéficiaient d'un lit superposé en bois rond sur un autre pan du mur. Anna et Marie, les filles d'Élie Gaudet, cou-chaient dans une espèce de boîte qui passait la journée sous le lit de leurs parents et qu'elles tiraient le soir pour dormir. Les deux bébés Brault et Gaudet passaient leurs nuits dans le lit de leurs parents.

Des paillasses de jute bourrées de foin bleu qui poussait à l'état sauvage faisaient office de matelas. Une table, quelques chaises empilées, la machine à coudre d'Hermine Gaudet, le rouet d'Odile et le poêle à bois complétaient le mobilier.

Déjà les premiers signes de l'hiver se font sentir. Au moins installées pour la saison froide, les quatre familles pensent déjà au printemps qui est loin mais qui ne pourra que venir. Sans délai, ils font l'acquisition de lots sur lesquels ils ont bien



Éite Gaudet et son épouse HernineGaudet, fille de Séraphin, en 1905 ou 1906, avec leur trois enfants: Maxime, Anna et Marie au sommet du perron.

Collection: Alberte Gervais.



l'intention de s'installer l'année suivante.

Théophile Brault et Israël Gaudet achètent des lots sur le rang 7, canton Duhamel, au sud de l'actuel village (sur le terrain de Scierie Béarn aujourd'hui). Élie Gaudet opte pour un lot tout près, le lot 5 sur le rang 1 du canton Laverlochère (actuellement Michel Gaudet). Pour sa part, Jean-Louis Gaudet préfère le lot 7, rang 6, canton Duhamel (aujourd'hui Guy Beauregard), voisin de Monsieur Charles Mayer.

Pour subsister au cours de l'hiver 1900-1901, Élie Gaudet fait le "train d'étable" chez M. Isidore Therrien de Lorrainville. Pour leur part, Théophile Brault, Jean-Louis et Israël Gaudet prennent le chemin des chantiers jusqu'aux Fêtes. Quant aux femmes, elles hivernent de leur mieux avec leurs enfants à Béarn.

Le printemps venu, nos quatre familles prennent possession des lots qu'elles ont retenus l'automne précédent. Jean-Louis Gaudet se paie le luxe d'un cheval et d'une vache. Il est avantagé: des quatre lots, seul le sien ne se trouve pas en "bois debout". Les trois autres familles se retrouvent chez eux en pleine forêt. De leur lot respectif, elles ne parviennent même pas à entrevoir le terrain voisin.

Tout le monde à l'ouvrage! Il faut procéder au défrichement et à l'essouchage. Ces tâches sont pénibles car les arbres sont gros et les familles ne disposent pas de chevaux pour leur venir en aide. Les troncs d'arbres arrachés et les branches coupées sont jetés en tas que l'on brûle le soir en immenses feux de joie: de maigres récompenses pour tant de labeurs.

Puis, chacun procède à la construction d'une maison en bois équarri sur son lot. La couverture, en bardeaux non planés, laisse suffisamment d'espaces pour que la neige et le froid s'y aventurent l'hiver suivant. Les planchers sont faits de bois non poncé où il faut surveiller les échardes si traîtresses pour

les pieds. Entre les grosses pièces de bois de la maison, les fentes sont calfeutrées avec de la mousse, en guise d'isolation. Portes et plafonds se contentent d'un double rang de planches, maigres boucliers contre les rigueurs de l'hiver. Enfin, dans l'espoir de vaincre l'emprise du froid, un gros poêle à fourneau est placé bien au centre de la maison et, l'hiver, il doit "ronfler" jour et nuit. Au début, chez M. Élie Gaudet, une porte constitue la seule ouverture pratiquée dans la maison, l'absence de matériaux adéquats ne permettant pas le luxe des fenêtres.

En juin de cette année 1901, les familles Gaudet emménagent dans leurs nouvelles demeures. Il est loin le grand confort, mais tous se montrent heureux de s'installer enfin chez eux. Seule la famille de Théophile Brault remet à plus tard le grand déménagement. Enceinte, la mère Odile Gaudet prévoit accoucher en juillet. Les Brault préfèrent attendre l'arrivée du nouveau-né avant de s'installer, histoire de ne pas fatiguer inutilement la mère si près de la date de son accouchement.

Israël Caudet et son épouse Marie-Louise Charbonneau, en 1905 ou 1906, avec leurs quatre enjants: l'aînée Florida, Joseph, Marie-Ange et le cadet Ernest.

Collection: Anna Gaudet.

Théophile Brault et son épouse Odile Gaudet. Entre les deux, Joseph; à l'arnière: Albert Gaudet à Jean-Louis et Léo Brault.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault





son église et son curé résidant.

À Béarn, la première messe fut dite dans la maison de Dieudonné Bellehumeur, sur la table de cuisine en guise d'autel, par un parent de la famille: le père Hénault. C'est également dans cette maison que furent célébrés les premiers mariages de Béarn et bien d'autres messes aux cours des années suivantes. Il se peut que des messes aient été dites chez d'autres colons, dont Didace Dupuis.

Les Pères Pian, Mourier, Fafard, Desjardins, Jacob, Lambert et Guéguen se sont succédé tour à tour dans cette tâche de missionnaire.

C'est le père Guéguen qui propose en 1902 le nom de Saint-Placide comme patron de la future paroisse. Ce missionnaire remarque que les habitants de la colonie sont solidaires, calmes, sereins... placides, quoi! Les colons de l'époque acceptent cette proposition sans opposition. Saint-Placide est un martyr inconnu dont la tradition catholique célèbre l'anniversaire le 5 octobre de chaque année. Quant au père Guéguen, les habitants s'amusaient à l'appelet "le Père des Indiens" parce qu'il avait fait longtemps mission auprès des Algonquins, un peu partout au Témiscamingue. Plusieurs pensaient même qu'il partout au Témiscamingue. Plusieurs pensaient même qu'il était métis.

Au cours de l'hiver 1902, le père Lambert ne vient dire la messe qu'une seule fois durant le carême. C'est probablement au cours de l'année 1902 que les Oblats de Marie-Immaculée décident de venir faire mission à Béarn sur une base régulière, à noutes les deux semaines. Auparavant, les pères Oblats venaient célébrer occasionnellement les offices religieux. Parfois un mois complet s'écoulait sans que les colons n'aperçoivent un mois complet s'écoulait sans que les colons n'aperçoivent la soutane d'un prêtre. En 1909, à la veille de l'arrivée du curé Lachapelle, les Oblats viennent faire mission à tous les diman-

EN PAYS DE MISSION

Parfout au Témiscamingue, quand les villages s'organisent, une des premières préoccupations des colons consiste à construire une chapelle ou une église, bâtiment indispensable qui devient rapidement le coeur de la localité, autour de laquelle se regroupe la communauté chrétienne.

À Béarn, bien que des colons soient arrivés dès le 19e siècle, cette construction tarde à se réaliser. L'absence d'un curé résidant mais surtout le fait que la communauté est considérée comme une mission explique en partie le délai de vingt ans avant que les paroissiens procèdent à la construction de leur église.

A ses débuts, la communauté est desservie par les Oblats de Ville-Marie qui viennent dispenser occasionnellement les services du culte. Dès 1886, le Témiscamingue s'organise autour du premier village de la région: Baie-des-Pères (Ville-Marie). Les Oblats s'y installent et, à partir de là, ils se font un devoir d'aller périodiquement faire mission dans les chantiers et auprès des foyers de colons trop éloignés pour venir assister et auprès des foyers de colons trop éloignés pour venir assister aux offices religieux à Ville-Marie.

En fait, au début de leur histoire, la plupart des localités témiscamiennes prennent un certain temps à s'organiser en paroisse. Que ce soit Guigues, Lorrainville, Fabre, Béarn ou d'autres, toutes les nouvelles communautés chrétiennes deviennent des missions catholiques rattachées à Ville-Marie.

Mal organisées autour de 1890, les colonies naissantes acceptent facilement leur statut de mission puisque, autrement, elles devraient se priver des services religieux. Mais, après 1900, les localités témiscamiennes commencent à se lasser de ces missions religieuses. Chaque communauté mieux structurée, plus peuplée, rêve alors d'obtenir sa propre paroisse avec

ches.

Mais les missions ne remplacent pas la permanence d'un curé résidant. Lorsque le missionnaire tarde trop à venir faire sa visite ou bien que les habitants de Béarn nécessitent des services du culte particuliers, ils doivent se rendre à Ville-Marie. Ce n'est pas tellement pratique. Quelques exemples! En 1900, Côme (Pit) Gaudet, le fils de Jean-Louis, est confirmé à Ville-Marie. En 1904, Joseph et Léo Brault, les fils de Théophile, "marchent au catéchisme" à Ville-Marie avant d'y faire leur première communion. L'année suivante, Anna Gaudet, fille d'Élie, ainsi que Delmina Bellehumeur, fille de Lactance, pensionnent quinze jours à l'hôpital du même endroit durant la période où elles "marchent au catéchisme".

Pendant les quatre années qui précèdent l'arrivée du curé Lachapelle, les Oblats confient la mission de Béarn au père Beaudry mais surtout au père Octave Pelletier. Celui-ci dessert à la fois Fabre et Béarn. Il est déjà reconnu comme le grand maître d'oeuvre de la construction de la grotte à Ville-Marie. C'est aussi le père Pelletier qui planifie la construction de la première église de Béarn.

Odilon (Borden) Gaudet, fils de Séraphin, son épouse Ernestine Brault et leurs quiraze enfants: Eustache, Gilbert, Sinaï, Yvonne, Marie-Rose, Delphis, Octave,

Bernadette, Florentine, Henri, Léo, Lucia, Lionel, Irène et Rita.

Collection: Siméon Racine.



La famille de Léon Gaudet, fils de Prosper.

Tre rangée, de gauche à droite: Louise, Léon
le père, Antoinette, Agnès à l'arrière,
Delphine Gauthier la mère, Léontine. 2e
rangée: Odilon (Chico), Thérèse, JeanBapliste. 3e rangée: Alphonse, Luméria.

Collection: Aline Carpentier.



ENCORE DES GAUDET DES FAMILLES DE SÉRAPHIN ET DE PROSPER

Nous pourrions parier que le premier clan des Gaudet ne regrette pas son départ de Saint-Donat. En tout cas, l'exil de ces familles vers le Témiscamingue, en 1900, provoque un effet d'entraînement chez la parenté de la région de Joliette. D'autres familles Gaudet les imitent au cours des quatre années suivantes et émigrent à leur tour au Témiscamingue.

En 1901, deux autres enfants de Séraphin Gaudet rejoignent leurs cinq frères et soeurs établis à Béarn. Odilon (Borden) récupère la terre laissée vacante par Paul Wilcot dans le rang 7, canton Duhamel. Sa soeur Herméline accompagne pour sa part son mari Almanzar Brault qui se porte acquéreur du lot 1, rang 1, canton Laverlochère (plus tard la propriété de M. Gaston Carpentier). Ainsi, Séraphin Gaudet, pionnier de Saint-Côme, a perdu la moitié de sa famille au profit de Béarn. Ce sont:

- Julie, mariée à Lactance Bellehumeur
 Hermine, mariée à Élie Gaudet
 - Jean-Louis, marié à Élodie Gauthier
 - Odile, mariée à Théophile Brault
- Israël, marié à Marie-Louise Charbonneau
 - Herméline, mariée à Almanzar Brault
 Odilon, marié à Ernestine Brault.

Séraphin Gaudet et Adélaïde Thibodeau sont ébranlés. Après mûres réflexions, les parents décident finalement de gagner Béarn eux aussi. Deux autres de leurs enfants suivront leur exemple dans les années à venir:

- Camila, célibataire, servante du curé Lachapelle pour de nombreuses années à partir de 1914.

Fête de famille chez Odilon (Borden) Gaudet, en 1927.

Collection: Emery Gaudet.



Sinaï Plante arrive à Béarn en 1903. Îre rangée, de gauche à droite: Sinaï Plante et Désiré Cauthier. 2e rangée: Élodie Cauthier (Mme Jean-Louis Gaudet et soeur de Mme Sinaî Plante), Philomène Gauthier, Emma Gauthier (Mme Sinaî Plante).

Collection: Emery Gaudet.



910. 1re rangée: Joseph, Louis, Rodolphe, Sylvio, Anthime le père avec Henri sur les amille d'Anthime Gaudet, fils de Prosper, et d'Elizabeth Robichaud, vers Elizabeth Robichaud (la mère), bebe rosper, Emile. 2e rangée: Hervé, genoux.

3e rangée: Louisa et Justina. Sur la photo, il manque Marie-Blanche, Mélanie

Collection: Sylvio Gaudet



- Joseph, marié à Olivine Lepage, qui choisit quant à lui de s'installer à Ville-Marie.

Prosper Gaudet, les neveux de Séraphin. Le 15 septembre 1902, lon Gaudet les attendent au quai de Ville-Marie avec deux voic'est au tour de Léon Gaudet de Saint-Côme de conduire sa fatures. Jean-Louis Gaudet accepte de les héberger chez lui pour mille de neuf enfants au Témiscamingue. Jean-Louis et Odi-La contagion du Témiscamingue atteint aussi les fils de quelques temps.

accouchements. La légende populaire prétend que plus de trois Léon reprend la terre abandonnée par la veuve de Didace Duils de Léon). M. Léon Gaudet se signalera plus tard sur la scène municipale. Son épouse, Delphine Gauthier, va se dévouer cents bébés de la paroisse ont poussé leurs premiers cris dans sans compter pour la communauté. En l'absence de médecin, précédente (aujourd'hui occupée par Adalbert Gaudet, petitpuis, celle-là même où a séjourné Jean-Louis Gaudet l'année chevet des nombreux malades de la localité. Première sagecette infirmière sans diplôme se retrouve régulièrement au femme de l'endroit, elle assiste plusieurs mères dans leurs es bras de cette femme.

une partie de sa terre pour la construction de la première école À peine arrivé, Léon Gaudet se montre prêt à faire des concestier. M. Brisson est un nouveau résidant qui a suivi l'exemple sions pour faciliter la naissance du village. Il concède d'abord d'un autre coin de son lot à Arsène Brisson, forgeron de méde Béarn. Pour obtenir une boutique de forge, il fait cadeau des premiers Gaudet. Il est marié à Olivine Gaudet, soeur

pal. Cultivateur de son métier, il va être élu premier maire de Léon et fils de Prosper, arrive à son tour à Béarn. Anthime va participer activement à son tour au développement munici-Deux années plus tard, en 1904, Anthime Caudet, frère de

la municipalité de Béarn. Il sera tour à tour préfet de comté, commissaire d'école, marguillier, juge de paix. Sa famille comptera beaucoup d'enfants et il vivra jusqu'à l'âge de 94 ans.

Prosper Gaudet lui-même, le père de Léon et d'Anthime, monte lui aussi à Béarn peu de temps après avec son épouse Louise Richard et ses autres fils: David et Albert.

En 1903, deux nouvelles familles arrivent de Saint-Béatrix, comté de Joliette: Sinaï et Gaspard Plante. Plusieurs penseront, que à cause de leur nom, les Plante ne sont pas parents avec les Gaudet. Détrompez-vous! L'épouse de Sinaï Plante se nomme Emma Gauthier, soeur de Delphine (Madame Léon Gaudet) et d'Élodie (Madame Jean-Louis Gaudet). Si vous me suivez, vous comprenez maintenant l'étroitesse des liens familiaux qui unissent à peu près toutes les premières familles de Béarn.

La famille de Prosper Gaudet. Assis: Prosper Gaudet et son épouse Louise Richard. 2e rangée: Marguerite, Priscille, Marie-Louise. 3e rangée: Anthime, Albert,

Léon, David.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault

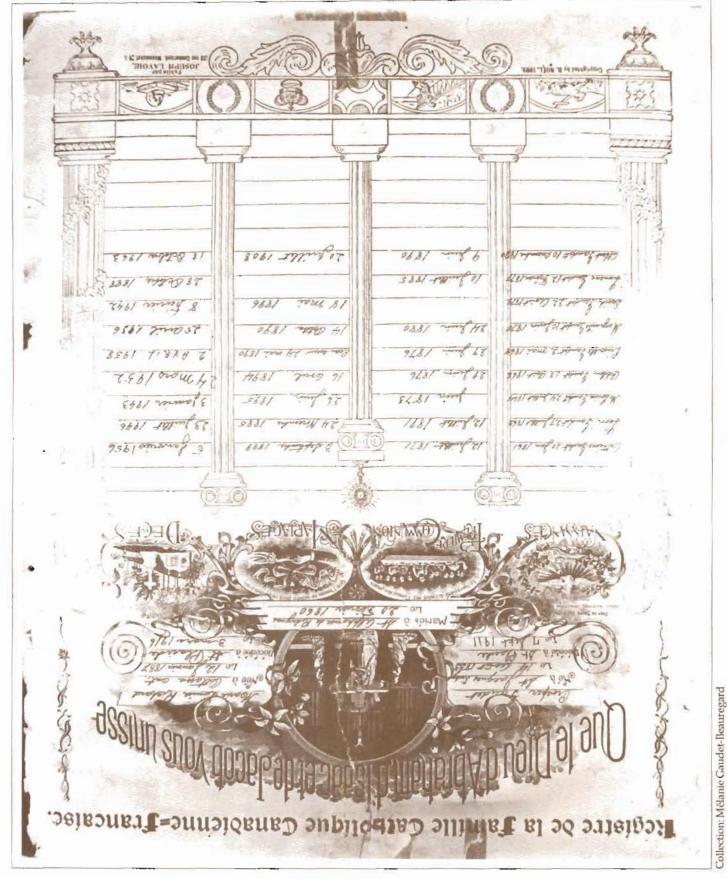




David Gaudet,
fils de Prosper.
Collection: Léonie Chaumont.



Albert Gaudet, fils de Prosper, et son épouse Louisa Roy. Collection: Léonie Chaumont.



À LA FIN D'UNE ÉPOQUE, LE DEBUT D'UN TEMPS NOUVEAU

À son arrivée, M. Anthime Gaudet fait l'acquisition de la terre de Dieudonné Bellehumeur. Vieillissant, le pionnier Bellehumeur a décidé de retourner vivre dans le comté de sa jeunesse. Lui qui avait fondé la localité, qui avait oeuvré aux premiers balbutiements de la communauté, qui avait été le premier à labourer la terre béarnaise, ce bâtisseur quitte au moment où la municipalité s'apprête à prendre son envol. En 1904, Béarn perd son fondateur mais ses fils, eux, demeurent pour poursuivre son oeuvre.

qu'ils ont ouverte, le nom des Bellehumeur y reste présent re sauvage. En 1929, sans avertissement, il s'embarque à bord et il est allé se réfugier au fond du rang 9, plus près de la natud'expansion à son goût, il a préféré vendre sa maison et son lot me de la forêt. Quand le village a commencé à prendre trop et des cochons. A Béarn, il a toujours été considéré comme un s'il élevait une quinzaine de vaches, des veaux, des moutons assurent la relève des Bellehumeur. Dieudonné et Lactance Bellehumeur abandonnent la localité femme, famille, amis et la paroisse qu'il avait fondée. Les d'un train vers une destination inconnue, abandonnant trappeur, un chasseur et un pécheur de métier, donc un homtour. Celui-ci ne s'est jamais habitué à la vie de colon même puisque des parents y demeurent. Pour leur part, les Gaudet Béarnais n'eurent plus jamais de ses nouvelles. Même si En 1929, Lactance Bellehumeur quittera la municipalité à son

Ainsi, à partir de 1900, l'arbre généalogique des Gaudet, dont les racines sont incrustées à Saint-Côme, se divise dorénavant en deux: d'une part, le groupe de la région de Joliette, qui a survécu à la saignée de 1900, puisque les Gaudet sont légion à Saint-Liguori, Saint-Côme et Saint-Alphone de Rodriguez; d'autre part, la bouture de Béarn, qui a été prolifique si l'on

parvient à dénombrer toutes les "feuilles" qui ont surgi de l'enchevêtrement des ramifications de cette lignée au Témiscamingue.

Une chose est claire: les Bellehumeur ont fondé Béarn, mais les Gaudet l'ont peuplé à partir de 1900. Une des particularités de Béarn veut que tous les pionniers soient venus de la même région de Joliette et que la plupart soient parents. Ceux qui ne portaient pas le nom de Gaudet possédaient souvent une parenté par alliance avec eux. Résultat: à Béarn plus qu'ailleurs au Témiscamingue, il est courant de retrouver les descendants mariés entre cousins et cousines, ce qui occasionne un entre-croisement incroyable pour qui cherche à établir la généalogie des familles de Béarn.



Viateur Bellehumeur, fils de Lactance, et sa mère Julie Caudet à Séraphin.

Collection: Julien I. Gaudet.



PROVINCE DE QUEBEC. CANADA

Edouard VIII, par la Griter de Dieu. Roi du Royaumo-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et des fossessions britanniques ausdelà des mers, Défenseur de la Foi, Empereur des Indes.

A tous ceux à qui les présentes parviendront ou qu'icelles pourrant concerner-SALUT ;

1	
1	
-dec	
-	
1/2	
20	
(3)	
200	
12	
13	
1	
1/1	
1	
-	
-	
100	
1.1.	
100	
1	
-	
*	
A. B.	
1	
200	
-	
1 3	
10	
1	
46	
*6	
MC	
3	
6	
1	
quite	
wed	
-	
4000	
-	
-	
ಿ	
100	
-	
- Second	
- 48	
4	

- - St. convenu - avec Notre Atmistre de Nos Terres et Forêts, d'unent autorisé par Nous à cet effet, argout ayant causs dans Wolre dite Prevince l'acquisition aboune des terres et propriétés éraprès mentionnées et décrites, dont Nous de faire, en considération de la somme de quarante cong puntered et conquerete centered sommer saiste par deal de Sonverainelle

CES CAUSES SACHEZ qu'en considération de la dite comme de quanante very handead d'originande sontend Inthume Gandel. 41 - dûment payle û Notre dit Ministri de Nos Terres et Forêts, paur Notre Usaçe, avant l'ûmixion de Nos présentes Lettres Patentes, Nous arous actory, residu, alital, transport et assuré et par en présentes octroyous, seudeus, alibuans, transporteus dans to comte de Indian dans Notre aide Province de Quebre, contenant d'après arpentage peril arrest though at anyants cause, I tangours coul se morecom de terre els et situe days le canton Debensoed Anthone Gaudel, soil of assurans and dil

plus vu moins, store la réserve ordinaire pour les chemins andines, tayned dil marceau de terre poul the interment deert comme suit, savoir

ramy luntest Canton Of whomed

Is let monica must dand le rophomo

POUR PAR ROOT DIT — CONCESSIONNAIRE—Ised—hairs et ayants cause, tentr et possèder tr—dil—morecau—de terre octroyt—par Nouscomme sussit, et en jour et causarr en pleine propriété.

Sussit, et en jour et causarr en pleine propriété.

cette Province.

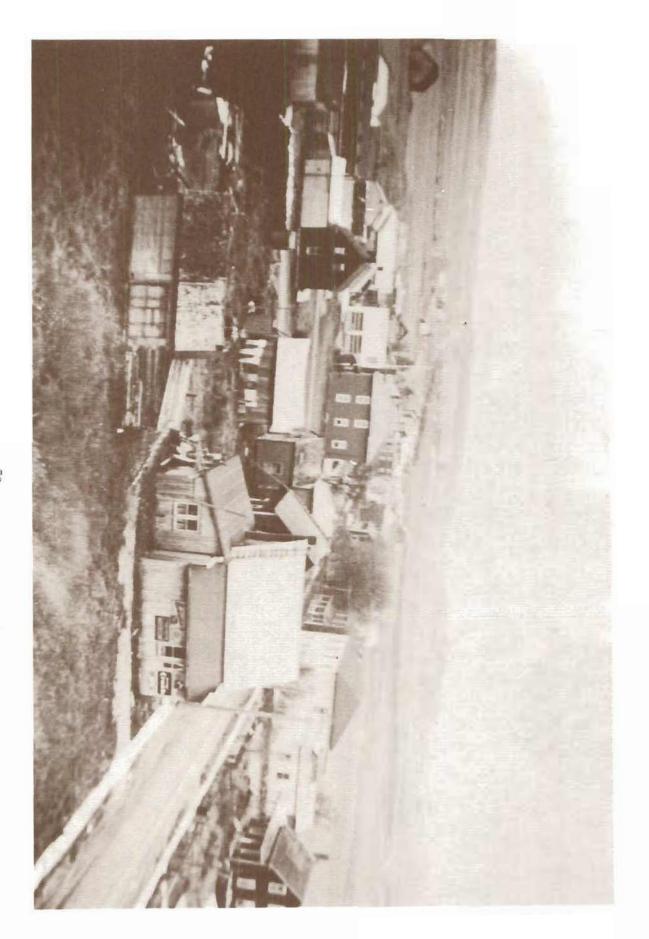
EN FOLDE QUOI, Naus arons, finit rendre Nos petrostes Lettres Patentes, el à icelles fait apposer le Grand-Scaus de motre dite Province de Quibbe, Trhonn, Notes The Helbe et Rien-Aimt Unimorable Stat LOUIS A. BETTE, Chroniter Commandiaer de Notes Devis distingué de Saint, Medel et Saint-Governeer de Notes Propins de Quiboc.

Par Ordre Jos Wald William et de Notre Rigne la Jamente

dans l'année de Notre Seigneur mil neuf cent-six

Sous Ministre des Terres el Forbis.





"Quand ils montaient ici, les gens savaient dans quelles conditions ils vivraient. Il y en a que c'est dans eux-autres...
Regarde les premiers qui sont venus ici, ils ont eu bien de la misère, ça c'était leur vie... ils aimaient ça... Et puis nous-autres, c'était pareil. On aimait ça... Moi ça m'a fait bien de la peine de vendre ma terre à

VILLAGE DEVIENDRA GRAND

"Grand Louis Gaudet".

Ainsi, l'arrivée du premier groupe des Gaudet en 1900 fait boule de neige et sert de déclencheur à la venue de nombreux autres colons. Déjà, Béarn n'est plus les quelques arpents de terre que les Bellehumeur ont défrichés à partir de 1885. Avec les Gaudet et les autres, Béarn s'affirme comme une localité ne demandant qu'à prospèrer. Les quinze premières années du présent siècle se caractérisent par l'émergence du village et par des vagues rapides de peuplement. Pour la grande majorité, les nouveaux arrivants proviennent de paroisses de la région de Joliette qui ont déjà fourni les Bellehumeur et les Gaudet: Saint-Côme, Saint-Donat, Saint-Calixte, Sainte-Béatrix, Saint-Alphonse...

UN EMBRYON DE VILLAGE

Une communauté sans village est un corps sans âme; le cas de Pie Ville en fait foi, elle qui n'a eu de ville que le nom. De tous temps, les colons nouvellement installés ont cherché à améliorer leur sort en créant des services communs et en souhaitant l'ouverture de divers commerces pour leur approvisionnement. Généralement regroupés au coeur de la colonie, cette proximité de boutiques commerciales et de services stimule l'éclosion d'un village.

Aussi suprenant que cela puisse paraître, il n'existe toujours pas de village à Béarn au tournant du siècle. Au début de 1902, on n'y retrouve ni école, ni église, ni commerces... Après presque vingt ans d'un lent peuplement et défrichement, les résidants ressentent de plus en plus cette lacune et ils manifestent davantage le désir de se regrouper.

Malgré leur petit nombre, ils commencent à ébaucher des projets. Mais voilà, comme c'est souvent le cas lorsque vient le temps de choisir un site approprié, on ne s'entend pas sur l'emplacement idéal du village. En fait, à ce moment-là, deux noyaux d'habitants, éloignés l'un de l'autre par quelques kilo-

mètres le long de deux axes de bouts de chemin, composent la colonie. Le premier groupe, éparpillé du Nord au Sud le long du rang 1, canton Laverlochère, et du rang 7, canton Duhamel, espère que le village se développera sur son emplacement actuel. L'autre groupe, plus près de la Petite Rivière Blanche, fixé dans le rang 6 du canton Duhamel et sur quelques lots du rang 7, propose plutôt l'établissement dans le rang 6, à la croisée des chemins, au bout de la terre de Léon Gaudet (aujourd'hui Adalbert Gaudet), en face du lot de M. Charles Mayer, une belle source de montagne à proximité constituant un avantage à ne pas dédaigner!

A sa manière, Léon Gaudet collabore à l'établissement du village. Il donne une partie de sa terre pour la construction de la première école, une autre partie pour l'implantation d'une boutique de forge. Fait amusant, ces nouveaux bâtiments se situent tous les deux sur le même lot, mais aux deux extrémités, question de contenter les deux clans: la boutique de forge dans le village actuel, l'école sur le chemin de ligne tout près du rang 6. C'est une solution de compromis digne des meilleurs jugements de Salomon...

C'est Monseigneur Latulipe qui fait pencher la balance du côté des résidants du rang 1. En 1906, celui-ci choisit le site de la première église. Par le fait même, il détermine le coeur du futur village.

Fait unique au Témiscamingue, le village se retrouve à cheval sur deux cantons: Duhamel et Laverlochère, la rue principale jouant le rôle de frontière entre les deux. Pour sa part, la municipalité entière couvre trois cantons quand on ajoute celui de Fabre aux deux premiers.

C'est également en 1902 que furent proposées les appellations de "Saint-Placide" pour la paroisse et de "Béarn" pour la municipalité. M. Joseph Larivière, responsable du service de la poste en ce temps-là, considère qu'il est temps de donner un nom

de "Béarn", expliquant que ça lui rappelle une vieille province officiel à la colonie où il distribue le courrier. Il suggère le nom française. Les habitants de la localité ne s'objectent pas. Béarn Placide. Le nom de Béarn ne sera couramment utilisé qu'avec mier bureau de poste, la localité conservera le nom de Saintvenait de voir le jour. Toutefois, jusqu'à l'ouverture du prela venue du chemin de fer, en 1923.

sance du village de Béarn, pourquoi ne pas opter pour l'année tes ici et là ne peuvent pas constituer un début de village comdepuis un certain temps, mais les quelques maisons construi-S'il faut choisir une année pour marquer d'une pierre la nais-1902? Avant cette date, quelques familles habitent la colonie me on l'entend aujourd'hui.

d'autres commerces et services surgiront. L'érection canonique Le premier service (l'école), le premier commerce (boutique de forge) sont les premiers signes réels de la formation du village. plus soutenu pour se regrouper autour d'un village et qu'ils mer et officialiser un état de fait qui avait déjà dix ans d'âge. baptisent enfin leur localité. Au cours des années suivantes, dront qu'en 1912, mais elles ne viendront en fait que confirde la paroisse et l'érection municipale de Béarn ne survien-C'est aussi en 1902 que les résidants manifestent un intérêt

TABLEAU 5: LES DATES OFFICIELLES

- Arrivée des pionniers fondateurs: Dieudonné
 - et Lactance Bellehumeur
- Début de la mission catholique 1889:
 - Première école-chapelle 1902:
- Premier commerce: une boutique de forge
- Missions sur une base régulière à toutes les deux semaines
- Choix du nom de Saint-Placide pour la paroisse
 - Choix du nom de Béarn pour la municipalité Choix du site de l'église
- Construction de l'église (première messe: messe de minuit de Noël 1906)
 - Fondation de la commission scolaire locale 1909:
 - Arrivée du premier curé résidant: Joseph Lachapelle 1910:
- gouverneur du Québec approuve l'érection de la chaque partie de canton s'attache à une paroisse De 1886 à 1906, l'administration civile relève du "municipalité de Saint-Placide". Premier maire: chef-lieu de comté, Ville-Marie. De 1906 à 1912, averlochère. Le 3 octobre 1912, le lieutenantcanton Fabre à Fabre, canton Laverlochère à différente: canton Duhamel à Lorrainville, Érection civile et municipale 1912:
 - Erection canonique de la paroisse. M. Anthime Gaudet. 1912:

Arrivé à Béarn en 1903, M. Gaspard Plante s'installe le premier dans le rang 2.

Collection Thérèse Lepage

L'OUVERTURE DU RANG 2

Pour qu'une localité soit considérée en pleine expansion, il faut, en plus d'un village, que de nouveaux rangs s'ouvrent, se peuplent et s'organisent derrière ceux qui se sont d'abord développés.

Jusque-là, seuls les rangs 6 et 7 du canton Duhamel et le rang 1 du canton Laverlochère avaient attiré les pionniers. Quelques lots avaient été retenus dans le "platte" du canton Fabre mais ces prémices n'avaient pas connu de lendemains.

À partir de 1904, un nombre croissant de colons déferlent sur Béarn et s'emparent des terres dans des rangs encore inhabités. Par leur peuplement massif, en moins de dix ans, le rang 2 du canton Laverlochère et les rangs 8 et 9 du canton Fabre intègrent le res-te de la communauté béarnaise.

Arrivé en 1903, Gaspard Plante devient le premier résidant du rang 2. Il y est rejoint par William Morin, puis par Raymond, Sinaï et Anselme Perreault en 1904; par Nazaire Perreault en 1905; par Andrénique Bélanger et Nazaire Demers en 1906; enfin par Ovila Drolet en 1910. En 1909, Noé Lessard remplace Sinaï et Raymond Perreault sur leurs lots. Octave Trudel succède à Anselme Perreault.

Ces terres du rang 2 sont fertiles et elles savent récompenser le labeur de ceux qui y mettent du coeur. En 1947, William Morin cède son lopin de terre à Éloi Mayer. Ce successeur sait faire, puisque le Ministère de l'Agriculture lui décerne la médaille de bronze du Mérite Agricole en 1953 et la médaille d'argent en 1958. Pour le concours de 1964, M. Mayer se classe au troisième rang et se mérite un prix de 200,00\$. Aujourd'hui encore, cette ferme est considérée comme l'une des plus belles et des plus productives de la paroisse. Elle est exploitée par les fils d'Éloi Mayer.







De tels honneurs ne sont pas rares à Béarn. M. Andrénique Bélanger a également été décoré de la médaille de bronze en 1931, alors qu'il occupait les lots 19 et 20 du rang 1 canton Laverlochère. En outre, sur sa terre, on fit la découverte de pierres d'ardoise de qualité, une carrière y fut longtemps exploitée.



Noces d'or de William Morin et de son épouse Amanda Ricard, des piorniers du rang 2. Photo prise en 1957. A Varrière, de gauche à droite, leurs enfants: Lucien,

Alphonse, Marie, Jean-Paul o.m.i., Pauline, Maurice, Réal.

Collection: Éloi Mayer.

Famille de Nazaire Perreault, pionnier arrivé dans le rang 2 en 1905. De gauche à droite: Paul, Sylvio, Laurette. Nazaire Perreault, son épouse Olivine, Aurore, Léonel et Adalbert. À l'avant: la mère d'Olivine, Marie-Louise Charbonneau.

Collection: Damien Gaudet.





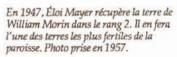
Un autre des pionniers du rang 2: Andrénique Bélanger et son épouse Lumina Gaudet, fille de Léon.

Collection: Raoul Bélanger.

Noé Lessard s'installe dans le rang 2 en 1909. On le voit ici avec son épouse Philomène Lacombe.

Collection: Élizabeth Lessard.





Collection: Éloi Mayer.



Famille d'Eloi Mayer et de Marie Morin à William. Tre rangée, de gauche à droite: Chantal, Éloi, Jean-Marie, Marie la mère, Paule. 2e Rangée: Marcelle, Fidèle, Michelle, Marcellin et Isabelle.

Collection: Éloi Mayer.





Marguerite Chaumont-Roy dans le rang 2, en1940. A l'arrière: la propriété d'Éloi Manor

Collection: Marguerite Roy.



La ferme d'Eloi Mayer s'est mérité bien des prix agricoles. Sur la photo, les fils Marcellin, Fidèle et Jean-Marie s'activent à ajuster le monte-balle en 1964.

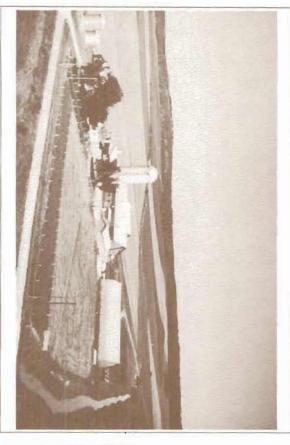
Collection: Éloi Mayer.

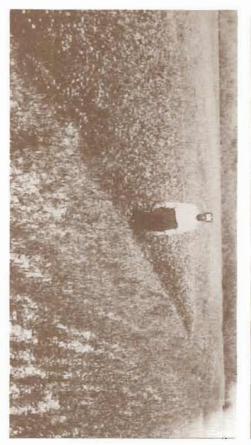
Ferme Mayer et Frères ayant appartenu à William Morin et Éloi Mayer.

Collection: Éloi Mayer.

Assis: Eugène Lessard; à l'arrière; son épouse Maria Desrosiers, Hormidas Trudel et sa femme Louise Gaudet à Léon.

Collection: Eddy Bellehumeur.







Collection: Cécile Rocheleau.



Famille d'Alcide et de Marguerite Lessard. Assis, de gauche à droite: Colette, Isabelle et Caston. 2e rangée: Alcide et Marguerite, Aline Bibeau et son mari Roger Lessard, Gisèle Lessard et son mari Maurice Morin.

Collection: Marguerite Roy.



Famille de Léonard et d'Alexina Lessard. Tre rangée: Lucienne, Mme et M. Lessard, Lucien. 2e rangée: Mariette, Irène, Denise. 3e rangée: Léo, Hélène, Marielle, Joseph.

Collection: Marielle Arpin.



L'OUVERTURE DES RANGS 8 ET 9

Le peuplement des rangs 8 et 9 du canton Fabre s'est produit comme une explosion. Alors que les pionniers avaient tranquillement et lentement occupé les lots des rangs 6 et 7 du canton Duhamel et ceux du rang 1 du canton Laverlochère, de nouveaux colons envahissent, en deux années, ces rangs encore inhabités. On assiste à la grande occupation des rangs 8 et 9 de Béarn: en 1906, c'était l'engouement; en 1987, il n'existe presque plus de lots en culture.

Mariés aux filles de M. Arsène Brisson, le forgeron du village, Oscar Desormeaux et Anatole Beauregard rejoignent leur beaupère à Béarn en 1906. Ils entraînent dans leur expédition un groupe de jeunes hommes, pour la plupart célibataires, dont le plus jeune, (Grand) Louis Gaudet, a tout juste 17 ans. Avec Wilfrid Beauregard, Amédée Mailloux, Delphis et Alfred Lafleur, ils ouvrent les rangs 8 et 9.

Louis Gaudet est originaire de Saint-Donat. Deux de ses oncles vivent déjà à Béarn: Elie Gaudet et Arsène Brisson. Décidé à faire sa vie à Béarn, Louis Gaudet retourne à Saint-Donat pour organiser son déménagement. Deux années plus tard, il revient avec deux nouvelles recrues: ses amis Euclide Brisson et Henri Beauchamp.

Les immigrants des rangs 8 et 9 montent-ils tout leur mobilier? Sont-ils fortunés? (Grand) Louis Gaudet nous éclaire sur ce point: "Ma chemise, s'il vous plaît, ma chemise... Rien que ça, rien que ça, rien que ça. J'étais garçon. J'ai monté icitte avec ma chemise et puis j'ai vécu comme un colon dans le Témiscaminque".

À partir de 1907, d'autres familles et des célibataires viennent grossir les rangs 8 et 9: Théophile et Joseph Beauchamp, Joseph

Oscar Desormeaux, gendre d'Arsène Brisson, est l'un des preniers habitants à s'implanter dans le rang 9 en 1906. On le voit ici avec son épouse Sara Brisson, en 1901.

Collection: Germaine Beauchamp,







M. Joseph Beauchamp dans le rang 8 avec ses fils Marcel, Édouard et Jules.

Collection: Germaine Beauchamp.





Gilbert et Euclide Brisson.

Collection: Cyrille Bellehumeur.

et Welly Gagnon, Henri Charbonneau, Joseph Barbeau, Jérémie Laporte, Léo et Joseph Brault, les fils de Théophile.

Deux des fils de Lactance Bellehumeur, Delphis et Viateur, encore bien jeunes mais déjà en âge de s'installer, adoptent des lots à l'autre bout du rang 8. Lactance Bellehumeur lui-même fera l'acquisition de terrains, dans ce secteur, quelques années plus tard. Beaucoup plus tard, Delphis Gaudet, fils d'Odilon, s'installe lui aussi dans ce rang.

Si le rang 8 se remplit à pleine capacité, ce n'est pas le cas du rang 9, moins fertile, où plusieurs lots demeurent vacants. Dans le 8 et le 9, la prise de possession du sol s'effectue comme partout ailleurs. Les colons se hâtent d'élever un camp rudimentaire en bois rond puis, comme le bois se trouvent à quelques pas des maisons, ils procèdent à la coupe des arbres, à l'essouchage et au défrichement des terrains. Toutes les branches inutiles et les déchets résiduels sont jetés en immenses tas qu'on allume le temps venu.

Un jour, au commencement de la colonisation dans ce secteur, l'un des habitants s'active à mettre le feu dans les tas d'abattis empilés sur sa terre. Comme le bois est très sec, le feu prend bientôt des proportions inquiétantes, puis franchement démesurées. Tous les résidants des rangs 8 et 9 sont obligés de s'enfuir, évacuant les lieux à la hâte. Pour la plupart, ces pauvres défricheurs perdent leurs cabanes et leurs quelques rares animaux périssent brûlés. Le feu a dévasté les rangs 8 et 9, jusque loin en arrière dans la forêt, puis une bonne partie du Sud de la paroisse. Par contre, le village fut épargné. C'était le grand feu de Béarn. Longtemps, les Béarnais se rendront cueillir des bleuets, cette manne prodigieuse, dans le "Grand brûlé", souvenir de ce gros incendie. Cette cruelle tragédie est difficile à avaler pour les jeunes habitants des rangs 8 et 9. Ils ne trouvent d'autres solutions que de s'armer de courage et de reprendre leur dur labeur.

La famille de Joseph Beauchamp du rang 9: Marcel, Gilbert, Édouard, Yvette, Albertine, Réal, Jeannette, Wilson, Wilbrod, Henri et les parents.

Collection: Germaine Beauchamp.



compagnie de son père Théophile, un pionnier de la paroisse. Léo Brault installé dans le rang 8, en

Collection: Emery Gaudet.

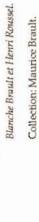




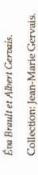


Collection: Lucette Boucher. Laliberté et Marie-Anne Gaudet.

Collection: Maurice Brault. Jean Brault et Lucia Geroais.



















Famille Ludger Gagné et Élizabeth Charbonneau.

Collection: Germaine Beauchamp.

Le couple Lachapelle a aussi habité le rang 9. À gauche: Azarie Lachapelle, son épouse férémina Richard et leur première fille Yvonne. À droite: Valérie Lepage et son époux férémie Caudet.

Collection: Lucien Gaudet.





Odilon Raymond et Bernadette Beauchamp, soeur de Joseph.

Collection: Germaine Beauchamp.

Collection: Germaine Beauchamp.

Arsène Charbonneau et sa femme Célestine, du rang 9.



l'amille de Valère Audet et de son épouse Orifise Lambert. À l'arrière, de gauche à droite: Avué, Théodore, Napoléon, Joseph, Armand, Marie-Anna et Valère. Collection: Théodore Audet.





Théodore Audet, fils de Valère, sur sa ferme en 1945.

Collection: Théodore Audet.



M. Hilaire Manseau, toujours actif dans le rang 9, à l'âge de 84 ans, Photo prise en 1959.

Collection: Thérèse Manseau.



Jeam Chaumons es son épouse Léonie Gasséet devant leur maison du rang 9. À Taraméries fils Clarede et Gérasel.

Coffection: Léonie Chaumont.



M. Azarie Morin et sa marraine, Mme Alphonse Morin (100 ans). M. Morin s'est installé dans le rang 1 en 1904.

Collection: Anna Deault.

BÉARN, UNE COLONIE EN DÉVELOPPEMENT

Entre 1903 et 1910, en plus des rangs 2, 8 et 9, la frénésie du peuplement touche les "vieux" rangs de la paroisse. Voici un aperçu des nouveaux émigrés du temps:

TABLEAU 6: D'AUTRES ARRIVANTS ENTRE 1904 ET 1910

Rang 1, canton Laverlochère

- Albert Brault (1904)
- Azarie Morin succède à Pierre Hamel (1904)
- Gédéon Bélanger succède à Louis Therrien (1905)
 - Joseph Arpin (1905)
- David Gaudet (au village)
 - Olivier Brisson (1906)
- Napoléon et Ovila Chaumont (1906)
- Ludger Héroux et ses fils Joseph et Henri (1907). Ils achètent deux des lots d'Ambroise Bellehumeur au Nord du village.
 - Wilfrid Ferron (1908)
- Étienne Laliberté (1908)
- Jean-Baptiste Boucher succède à Sinaï Plante (1909)
- Joseph Ayotte (1912) sur le même lot qu'Étienne Laliberté Rang 6, canton Duhamel
 - Fortuna Sylvain (1903)
- Arthur Douaire (1904)
- Constant Poulin (1906)
- Alphonse Ricard succède à Arthur Douaire (1907)
 - Félix Bernard (1907)
- Armand Beauregard (1909)
 - Joseph Bernard (?)

son père Ludger. Joseph pose en compagnie de sa femme Justina Caudet à Anthime. Joseph Héroux est arrivé au village avec

Collection: Léo Rocheleau.

de Wilfrid (Albertino) Ferron. Ferron, arrivés en 1908. Ce sont les parents Georgina Lacombe et son époux Wilfria

Collection: Yvonne Ferron

Rang 7, canton Duhamel TABLEAU 6 (Suite)

Léon Arpin (1905)

- Maurice Hurtubise (1910)

Les rangs 4 et 5 du canton Fabre s'organisent également. Relevons quelques-uns des résidants:

- James Bowé (1896)

- Delphis Grenier (1904)

Hormidas Mayer, fils du pionnier Charles Mayer (1904)

Georges et Arthur Caya (1908)

D'autres familles s'installent un peu partout dans la paroisse. Citons entre autres:

 Onésime et Adélard Faust Alexandre Mathieu (succède à

Ludger Lepage

Lactance Bellehumeur)

Télesphore Carpentier -(Petite Prairie) lots 3-4-5,

rang 3

 Joseph Laliberté Freddy Laporte Louis Forget

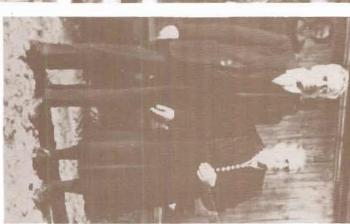
Joseph Robichaud Alphonse Lachapelle,

David Poirier

frère du curé Lachapelle







s'appelle Solange Monfette. acombe, arrivés en 1909. Le bébé ean-Baptiste Boucher et son épouse Louise

Collection: Lucette Boucher

1901: 1951 1941: 1931: 1921: ÉVOLUTION DE LA POPULATION DE BÉARN 918 habitants 895 habitants 471 habitants 1063 habitants 68 habitants 18 habitants 1028 habitants TABLEAU 7: 1976: 1971: 1966: 1981: 1961: 885 habitants 1073 habitants 895 habitants 1051 habitants 1070 habitants 1071 habitants

Source: Rapport historique du comté de Témiscamingue, macro-inventaire, Pierre

La famille de Félix Bernard du rang 6, en 1948.

Collection: Julien I. Gaudet.



Alphonse Ricard et son épouse, installés dans le rang 6 en 1907. Devant: Estelle Morin.

Collection: Julien I. Gaudet.



En 1891, la colonie ne compte que les dix-huit habitants du groupe des Bellehumeur. L'arrivée des familles Gaudet porte ce nombre à soixante-huit, en 1901. À partir de 1900, nous remarquons le peuplement rapide et constant de Béam. La population atteint son apogée à la fin des années 1950. À partir de ce moment, la population se stabilise autour de mille résidants. Pendant les années soixante, comme ailleurs au Témiscamingue, Béarn connaît une décroissance. La population chute à huit cent quatre-vingt-quinze en 1976. L'ouverture de Scierie Béarn fournit un deuxième souffle à la paroisse. En 1986, le nombre des résidants est revenu à celui de1956: mille soixante-dix habitants.

	0- 14 ans	15- 24 ans	25- 44 ans	45- 64 ans	65 et plus	Total
Hommes	170	131	152	70	39	562
Femmes	153	124	133	92	23	200
Total	323	255	285	146	62	1071
0%	30%	24%	26,5%	13,5%	969	100%

Ceux qui s'installent dans les premiers rangs ouverts, près des lots occupés, bénéficient déjà de routes à peu près acceptables. Il n'en va pas de même pour les colons des rangs 2, 8 et 9. Ces derniers se retrouvent mal organisés, côté transport. Les seuls chemins dont ils disposent consistent en des sentiers raboteux et mous, laissés sans entretien par les compagnies forestières.

Dans le but de faciliter les communications, des bouts de chemins sont tirés ici et là, en allant au plus pressant, avec les moyens disponibles.

En 1902, on allonge la route du village, du côté Nord, jusqu'en bas de la côte du moulin à scie. En 1903, on amorce le prolongement de cette même route du village, mais cette fois du côté sud, de chez Lactance Bellehumeur jusque chez Almanzar Brault (Gaston Carpentier), à la porte du rang 9. En 1904, on reprend la construction de la route du côté Nord, du moulin à scie jusqu'au lot 18 du rang 1, canton Laverlochère. En1905, on tire enfin le chemin de ligne qui permet d'unir les rangs 1 et 2 du canton Laverlochère. Les habitants du rang 2 sont dorénavant reliés au reste de la communauté.

La famille de Léon Arpin du rang 7, au nord du village, photographié en 1921 fors des noces d'or des parents. La avant: Éva et Léon Arpin. 2e nangéis, de gouche à droi te: Henxi, Clément, Anita, Laurence, Rita. 3e

> rungée: Alexis, Paul, Donat, Diana, Lucien, Albert, Louis.

Collection: Marie-Paule Caudet



M. Ubald Mayer, fils de Charles, un des premiers résidants de la paroisse, sur la ferme paternelle du rang 6 avec son garçon Éloi, vers 1925. Collection: Éloi Mayer.



Collection: Julien I. Gaudet.

La famille de Maurice Hurtubise, installe dans le rang 7 en 1910. Photo prise en 1953. Assis: Mme Hurtubise (Séraphine Saint-Cry, Paul Hurtubise, o.m.i., Maurice le père, Irène. Debout, de gauche à droite: Rémi Baril, Julienne, Solange Lapointe,

Léonard Audet, Estelle,Cécile et René Baril. Au fond: Jules, Yvette Grenier et Cusiuve.

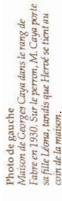
Collection: Maurice Hurtubise,

La famille de Delphis Grenier, établie dans le canton de Fabre des 1904. Delphis Grenier et son épouse Delphine Lalonde sont entourés de leurs enfants: Roméo,

Ovide, Henri, Joseph, Ernest, Laurent, Juliette, Simone, Rita, Émilienne.

Collection: Ernest Grenier.





Collection: Léona Caya-Jubinville.

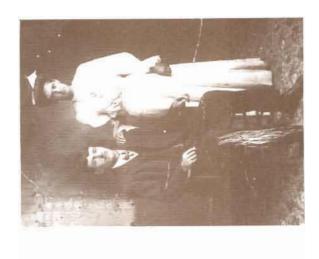
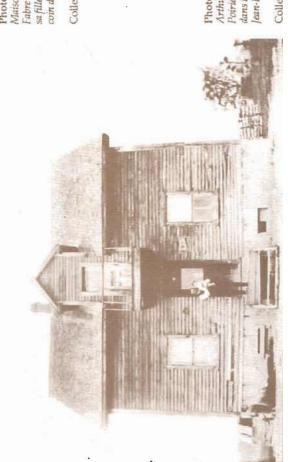


Photo de droite
Arthur Caya et son épouse Emma
Poirter, en 1908, année de leur installation
dans le canton Fabre sur la terre de
Jean-Louis Bouthülette aujourd'hui.

Collection: Elizabeth Pellerin.

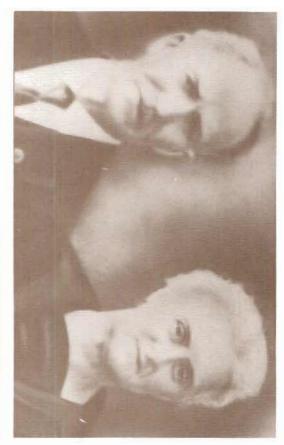


Ludger Lepage et son épouse Marguerite Gaudet à Prosper, en 1890 à Saint-Alphonse, quelques années avant de gagner Béarn.

Collection: Elizabeth Pellerin.

La familie de David Poirier.

Collection: Yvonne Ferron.



Anna Forget et son mari Alexandre Mathieu.

Collection: Réal Mathieu.



M. et Mme Louis Forget, parents de Marcel, père de Josaphat.

Collection: Réal Mathieu.





80

Plusieurs hommes de Béarn ont d'a travailler dans les chantiers pour faire viore leur famille. Au centre de la photo, Albert Caudet à Jean-Louis tient son bout du "godendart", vers 1915.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.





La famille d'Albert Gaudet à Prosper dont tous les hommes ont travaillé dans les moulins à scie. A l'avant, de gauche à droite: Marie-Jeanne, Louisianna, Albert,

Louise, Priscille et Léonie. Debout: Eddy, Georges, Julien A., Ovila , Marcel, Jean-Marie, Paul, Hector, Pacifique et David. Collection: David Gaudet.

ENFIN: UN MOULIN Á SCIE...

Ces mêmes années fournissent un luxe inespéré pour une colonie en développement: un moulin à scie. On ne peut pas ignorer l'importance d'un tel service durant une période aussi féconde en construction. Tout le monde a besoin de bois plané et de planches pour les résidences, les granges, les étables et les autres bâtiments. Jusque-là, les pionniers de Béarn devaient bâtir en bois rond ou en poutres équarries, ou bien se rendre à Saint-Bruno de Guigues pour leurs besoins plus sophistiqués. À l'époque les routes n'étant pas asphaltées, le trajet à cheval s'avérait tout un périple.

En conséquence, l'ouverture du moulin à scie de Béarn se veut un gros actif pour la localité et les habitants s'en montrent satisfaits. On ne s'entend pas sur l'année d'ouverture du moulin à scie, mais nous savons qu'il fut ouvert par les frères Agapit et Joseph Cauchon de Lorrainville qui, exaspérés des nombreux sobriquets, changèrent bientôt leur nom en celui de Laverdière. Les Laverdière opéraient le moulin à scie en bas de la côte du village; l'entreprise a appartenu, à tour de rôle, aux personnes suivantes: les frères Henri et Arthur Héroux, Ephrem Larivière, Gaspard Plante, Anthime Gaudet, Joseph et Rodolphe Gaudet, Médéric Desalliers et Julien A. Gaudet.

Le moulin à scie fut la proie des flammes à un moment donné. Beaucoup plus tard, sur le même site, on construisit une usine de contre-plaqués qui passa au feu à son tour. On y ouvrit un garage... qui brûla lui aussi. Pour les superstitieux, ce terrain est à proscrire. En 1921, M. Côme Gaudet, fils de Jean-Louis, construit à son tour un moulin à scie, sur le lot 13, rang 6 du canton Duhamel (plus tard la terre d'Arthur Gaudet), directement sur la Petite

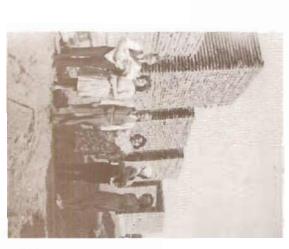
M. Côme (Pit) Caudet et son fils Arthur, à leur moulin à scie du rang 6, en 1939.

Collection: Arthur Gaudet.

Rivière Blanche. En 1938, il le change pour un moulin portatif. Dès lors, avec ses fils, Côme Gaudet circule dans toutes les paroisses du Témiscamingue jusqu'en 1953.

La cour à bois du moulin à scie en 1944. De gauche à droite: Arthur Caudet, avec son bébé Marcel dans les bras, Anna Beauregard son épouse, Côme Caudet et sa femme Diana Laliberté, Olier Boucher et Bertha Caudet.

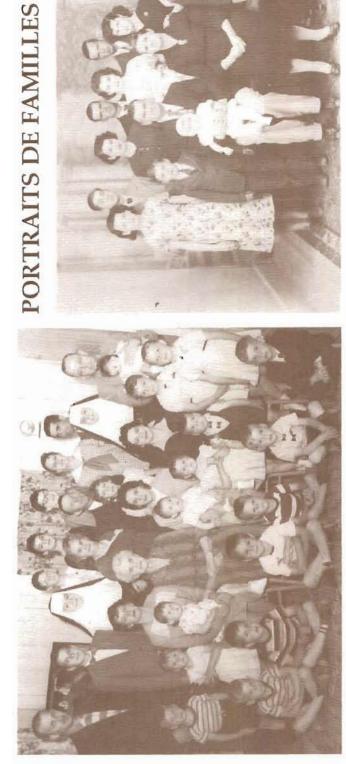
Collection: Arthur Gaudet.





La grande famille de Donat Caudet à Jean-Louis et de Marie-Rose Bibeau.

Collection: Georgette Gaudet.



La famille d'Hormidas Trudel et de Louise Gaudet, fille de Léon.

Collection: Pierrette Allard.



La famille de Luiger Lepage. Ire rangée, de gauche à droite: Émery, Yoome, Juliette, Marguerite Gaudet (la môre) tenant le bêbé Prudentienne dans les bras, Denis,

Ludger (le père) portant Lucie, Lucien. 2e rangée: Philippe, Armandine, Andréas, Corinne, Adalbert, Laurence et Henri. Collection: Lionel Gaudet.

Le couple de Viola Labine et de Viateur Rocheleau et les enfants: À l'avant: Sylva, Anicet, Léo, Paul. À l'arrière: Simone, Laurette et Simon.

Collection: Simon Rocheleau.



Gérard Beauregard (25 ans) et Mélanie Gaudet (24 ans), le 27 juillet 1936, jour du mariage. Collection: Elizabeth Lessard.





Marie-Ange Bellehumeur et Henri Mc Fadden

Collection Gérald Mc Fadden.



Welly Robichaud et Debniva Pellerin sur le perron de la maison (ancienne proprièté d'Alfred St-Onge).

Collection: Dina Robichaud.

Coorgeline Brault et Marcel Forget, fils de Louis.

Collection: Éva Larouche.

Photo de mariage d'Eugène Savard et de Béatrice Hurtubise.

Collection: Fernand Savard.

La famille de Florida Gaudet et de Philippe Léger. Devant les parents: Simone, Laura, Marie-Berthe et le petit

Collection: Lucette Léger B.









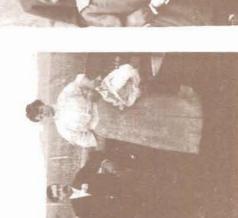






Photo de gauche Antonio, Josephat et Ovide Forget.

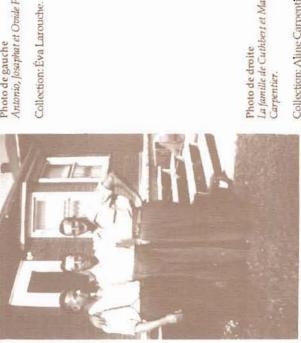


Photo de droite La famille de Cuthbert et Marie-Rose Carpentier.

Collection: Aline Carpentier.

Sylvio Canuks es sens épouse Maria Beauregard.

Collection: Sylvio Candet.

Mariage d'Eddy Morin, fils de Williams, et de Colette Lessard, fille d'Alcide.

Collection: Researe Douaire,

Collection, Sylvio Gaudet Donat or proph seaure our an 1925.

Callection: Nosaire Devalle paring the accompanion with











Victoria Dubé. La famille de Clément Beauregard et de

Collection: Julien I. Gaudet.



gauche à droite: Marie-Ange, Soeur Azil-da Rocheleau, Rosa, Soeur Marguerite, Gertrude. 2e rangée: Lucienne, Éloi, La famille d'Ubald Mayer. Tre rangée de

garçon, vivait déjà à Béarn sur la terre de son père Charles, lors de l'arrivée des premiers Gaudet en 1900 Collection: Éloi Mayer. Louis, Gabriel , Henriette. Ubald Mayer,

Conrad Bernard et son épouse, Y vonne Bégin, en janvier 1928.

Collection: Marcel Bernard.

Alphonse Labelle et son épouse, Yvonne Gelinas.

Collection: Léonard Labelle.

La famille de Côme Gaudet à Jean-Louis et de Diana Laliberté, Assis, de gauche à droite: Arthur, Côme, Diana, Berthe. Debout au centre: Albert. Debout, 2e

rangée: Léa, Aline, Marielle, Claire, Germaine, Cérard, Désiré, Alcide, Hector

Collection: Berthe Gaudet.















Collection: Noëlla Gaudet.

Adélard Audet et Rose-Aimée Coulet avec leurs enfants: Léonard, Fernand, Denise, Ernest, Jeannette, Sylvio, Lucien et André.

Collection: Marielle Arpin.

La famille d'Omer Morissette et de Marie-Anna Carpentier, institutrice, en 1940. Les enjants: Guy, Estelle, Annette, Colette.

Collection: Colette Bernard.





La famille d'Adrien et de Lucille Gaudet, en 1962. En avant: Jean-Yves, Lucille, Louise, Adrien, Maryse, Norbert. En arrière: Renée, Danielle, Ginette,

Micheline (la mariée), Marcelle, Suzette et Guy.

Collection: Adrien Gaudet



De gauche à droite: Aristide Gervais, Victoria Brault, Mme Omer Gervais, Alice Gervais, Omer Gervais, Éva Brault, Albert Gervais, Lucia Gervais et Jean-Paul Gervais.



Collection; Alberte Gervais.







La famille de Bruno Deault, photographiée sur la terre familiale.

Collection: Anna Deault,

Avant la construction de la première école de Béarn, les enfants de la paroisse n'avaient pas de local où aller s'instruire. Il semble que Mme David Granger fut la première institutrice, puisqu'elle enseignait aux enfants de Didace Dupuis et de Parmélia Bellehumeur, en 1899, probablement dans une maison privée.

Collection: Marguerite Roy.

LA PREMIÈRE ÉCOLE...

Les colons nouvellement arrivés aimeraient bien faire instruire leurs enfants. Malheureusement en 1900, la nouvelle colonie ne possède pas d'écoles ni d'organisation scolaire. Trop d'années passent sans que les enfants ne reçoivent une instruction sérieuse. À mesure que de nouveaux colons gonflent les rangs des premiers arrivés, les habitants parlent de construire une école. Il faut bien la situer pour ne pas que les enfants aient de trop grandes distances à marcher. Pour le choix du site, de longues discussions sont entamées entre les colons du rang 1, canton Laverlochère, et ceux des rangs 6 et 7, canton Duhamel.

En 1902, M. Léon Gaudet concède un coin de sa terre pour la construction de cette première école. Elle sera bâtie par les colons eux-mêmes, sur le lot 8, rang 7, canton Duhamel, au bout de la terre occupée aujourd'hui par M. Adalbert Gaudet, le long du chemin de ligne menant à l'actuel village.

C'est en septembre 1903 que la première institutrice de Béarn, Mademoiselle Marie-Anne Larouche, accueille ses premiers élèves. Comme il n'y a toujours pas d'église à Béarn, la petite école devient en même temps la première chapelle de l'endroit.

Tour à tour, Madame Octave Beaubien, Mademoiselle Clérialda Desjardins de Lorrainville, Mesdames David Gaudet et Joseph Larivière de Béarn, succèdent, comme institutrices, à Mademoiselle Larouche. Il semble peu probable que ces femmes aient résidé dans l'école.

Puis cours de l'année scolaire de 1908-1909, les classes se tiennent dans la sacristie de la nouvelle église du village. Mademoiselle Zélia Carpentier (ultérieurement Soeur Sainte-Élizabeth du Portugal) se voit confier la responsabilité de





Mme Joseph Larivière est l'une des premières institutrices à avoir enseigné dans la première école de Béarn, au bout de la terre d'Adalbert Gaudet. On la voit ici entourée d'enfants, vers 1906.

Collection: Émery Gaudet.

Madame Joseph Lariniers, Vune des premières institutrices de Béam, d l'intérieur de sa maisine.

Collection: Émery Gaudet.



Zelia et Adrienne Carpentier, les filles de Télésphore, deux institutrices ayant ceuvré à Béarn. Zelia enseigne dans la sacristie, en 1909, et dans la première école déménagée au village en 1910. Elle devienda Soeur Sainte-Elizabeth-du-Portugal. Adrienne épousera (Grand) Louis Caudet et décèdera peu de temps après.

l'enseignement.

À l'été de l'année 1909, les Béarnais déménagent la "vieille" et première école sur le terrain voisin de l'église, sur l'emplacement de ce qui semblait maintenant vouloir devenir le village. Zélia Carpentier et Colombe Boucher se partagent alors l'enseignement pour la période de 1909-1910.

Même si la première école de Béarn fut construite en 1902, il a fallu attendre jusqu'en 1910 avant qu'une structure scolaire sérieuse ne soit mise sur pied. Le nombre d'enfants d'âge scolaire ayant fait un bond prodigieux, il était temps de doter la municipalité d'une commission scolaire locale.

Le 13 juin 1909, on convoque la première assemblée générale des contribuables, dans la maison de M. Léon Gaudet. Suite aux élections, la première commission scolaire de Béarn se compose des personnes suivantes: Ludger Lepage, président, Almanzar Brault, secrétaire, Delphis Grenier, Wilfrid Ferron, David Brisson et Jérémie Laporte, commissaires.



... PUIS D'AUTRES ÉCOLES

Pour la période de 1910-1911, l'enseignement est dispensé à deux endroits distincts: à l'école du village, d'une part, et dans la maison de Jean-Louis Gaudet dans le rang 6, d'autre part. Quant à eux, les enfants du rang 9 doivent marcher jusqu'au village pour aller à l'école. Pour cette raison, les habitants des rangs se considèrent trop loin du village et ils réclament leur propre école.

De multiples démarches sont nécessaires afin d'obtenir les subsides adéquats à ces constructions. En 1911, les résidants du rang 6 construisent enfin leur école. On la situe sur le lot 1, propriété de M. Joseph Bernard, afin de desservir à la fois les cantons Duhamel et Fabre. Du même coup, on n'a plus besoin de faire les classes chez M. Jean-Louis Gaudet. Dans les années qui suivent, les autres rangs se dotent également d'écoles. Chaque arrondissement doit pourvoir à son entretien.

En 1915, la toute première école de Béarn, celle construite en 1902 et déménagée au village en 1909, est agrandie pour pouvoir contenir deux classes. Les institutrices logent dans le petit grenier. En 1930, toutefois, cette vieille école-chapelle ne répond plus aux besoins. La commission scolaire demande à M. Ovila Blais de procéder à la construction d'une école neuve: l'école Saint-Placide, mieux connue sous le nom "d'école jau-ne" à cause de la couleur jaune soleil de ses murs extérieurs.

L'ancienne école est déménagée à l'arrière et elle est convertie en salle paroissiale. Dans "l'école jaune", trois locaux sont affectés à l'enseignement. L'autre pièce sert de logement aux institutrices venues de l'extérieur. Pour une instruction plus spécialisée, les jeunes de Béarn se rendent à Ville-Marie, Guigues, Rigaud, Sudbury... En 1938, "l'école jaune" compte cent dix élèves.

L'école du rang 6. En bas; Germaine Caudet et Certrude Bernard. En haut; Rose et Cécile Laliberté.

Collection: Aline Carpentier

Marcel Gaudet à Arthur, avec les enfants de Désiré Laliberté, en 1945. On voit derrière l'école du rang 6.

Collection: Arthur Gaudet





L'école du rang 2 et Lucille Chaumont, professeur, entourée de ses élères... des Lessard, Lepage, Trudal, Bélanger, Perreault et Morin.

Collection: Marielle Arpin.



Aline Bellehumeur (Mme Caston Carpentier) enseignante à l'école du rang 9. Les élèces sont Irène et Annette Beauchamp et CLaude Chaumont.

Collection: Aline Carpentier.

S'il existe une institutrice dont Béarn doit se remémorer, c'est bien mademoiselle Laura Léger. Celle-ci fut une institution à Béarn et plusieurs de ses élèves s'en souviennent. Laura Léger fut une enseignante hors-pair, l'une de ces institutrices pour qui le métier coulait dans les veines. Mademoiselle Léger a reçu au moins sept prix du Département de l'Instruction publique du Québec, une maigre prime de vingt dollars à chaque fois pour la qualité de son enseignement, en 1939, 1940, 1944 et 1946... entre autres. Mademoiselle Laura Léger fut aussi nommée présidente de l'Association catholique des institutrices rurales, pour le district numéro 5.

D'autres institutrices ont également reçu une reconnaissance pour la qualité de leur enseignement... Relevons Bernadette Frappier en 1942, Églantine Léger du rang 3 en 1944, Claire Dubois en 1944 et 1946, Monique Bellehumeur du rang 1 en 1957. Pour leurs mérites, ces femmes se virent gratifier elles aussi d'un pauvre vingt dollars.

En 1952, on érige une école plus moderne sur le terrain derrière l'église. Le contrat est confié à M. Émile Jolette, entrepreneur en construction de Lorrainville. L'école Saint-Joseph, baptisée ainsi en l'honneur du patron du curé Lachapelle, accueille le les garçons et elle compte quatre classes. Elle doit servir à l'instruction des garçons de la 3e à la 9e année, d'où son surnom de: "l'école des garçons". Les premières institutrices sont Jeannine Gaudet, directrice, ainsi que Lucette et Émilienne Gaudet.

Malgré cette nouvelle construction, "T'école jaune", baptisée école Notre-Dame poursuit sa mission d'enseignement aux filles. Aujourd'hui, "T'école jaune" n'existe plus. Pour sa part, l'école Saint-Joseph, celle des garçons, joue le rôle de centre communautaire et on y retrouve les bureaux municipaux et la salle Fleur de Lys.

Avec la venue des années soixante et de la réforme scolaire,



on assiste à Béarn, comme ailleurs au Québec, à la centralisation de l'éducation au village. Déjà en 1957, la commission scolaire avait décidé de fermer les écoles moins fréquentées des rangs 3 et 9. Les élèves de ces rangs, de même que tous les étudiants de 6e et 7e années de toute la paroisse, sont conduits, tous les matins, à l'école du village par le transport scolaire de M. Léonel Perreault.

Même si en 1959 la commission scolaire achète un autobus et le confie à M. Lucien Robichaud, M. Perreault poursuit cette mission durant de nombreuses années. En 1965, il s'affiche comme entrepreneur en transport scolaire et il détient une flotte de cinq autobus affectés à ce service.

En 1959, deux cent dix filles et deux cent onze garçons fréquentent l'ensemble des écoles de la paroisse. À l'aube de la centralisation scolaire, on réalise aisément que l'école Saint-Joseph ne peut pas absorber toute cette clientèle. La congrégation religieuse Notre-Dame Auxiliatrice se voit alors confier le mandat de réaliser l'érection d'un nouveau bâtiment. L'école Notre-Dame est inaugurée le 27 décembre 1959. Elle compte neuf classes et elle ouvre ses portes le 7 janvier 1960.

En 1970, la Commission Scolaire Lac-Témiscamingue voit le jour. M. Émery Gaudet, secrétaire de la commission scolaire locale depuis 1951, devient le premier commissaire de l'arrondissement de Béarn et de Fabre, poste qu'il occupera jusqu'en 1980.

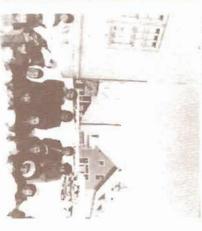
École du rang du "platte" de Fabre, 1954. 1955.

Collection: Lucette Ferron

Au fond, la première école, construite à Béarn en 1902, sur la terre d'Adalbert Gaudet et déménagée au village em 1909. En 1915, elle fut agrandie avant d'être remplacée par une nouvelle école en 1930; "l'école jaune" en avant-plan.

Collection: Dina Beauregard.





Une classe de Laura Léger à l'école du village. Tre rangée, de gauche à droite: Alme Bellehumeur, Jeaninièite Bellehumeur, Hélène Gaudet, 2e rangée: Cécile Gaudet, Rita Léger, Joannine

Gaudet. 3e rangée: Lucille Hurtubise, Hélène Carpentier, Laura Léger (institutrice), Pauline Matte.

"L'école jaune" bâtie en 1930, avec, à l'arrière, l'ancienne école transformée en salle paroissiale. En avant-plan: Jean-Claude Gaudet à Albert.

Collection: Marie-Paule Gaudet.

Collection: Cécile Gaudet.



Deux normaliennes à l'École Normale de Ville-Marie, qui deviendront institutrices à Béarn: Cécile et Irène Hurtubise.

Collection: Famille Hurtubise.



Trois institutrices de l'école du oillage, vers 1945: Yoone Lachapelle, Laura Léger, Priscille Gaudet, Laura Léger, au centre, a reçu plusieurs distinctions du Département de l'Instruction publique.

Mme Maurice Hurtubise née Séraphine Saint-Cyr, institutrice à Béarn.

Collection: Famille Hurtubise.

Collection: Léonie Chaumont.





Pièce de théâtre jouée à "l'école jaune" en 1949. De bas en haut: Huguette Gaudet, Annette Morrissette, Yolande Caudet, Aline L'éger, Monique et Marie Bellehumeur, Lorrabte Ferron, Estelle Hurtubise et Yoonne Rocheleau.

Collection: Familie Maurice Hurtubise,



96

hauguration de l'école Notre-Dame, en 1960, Tre rangée, de gauche à droite: Clément Beauregard, Adalbert Perreault, Rosaire Douaire, Émery Gaudet, secrétaire de la commission scolaire de Béarn et futur commissaire d la CSLT. 2e rangée: entre les

religieuses Notre-Dame-Auxiliatrices. Lucette G. Ferron, Huguette Percault, Huguette Arpin et Colette Douaire.

Collection: Rosaire Douaire.

mme-Auxiliatrices: Classe de l'école Notre-Dame. Professeur; luguette Perreault, Rollande Rocheleau.

Collection: Lionel Audet.





Collection: Aline Carpentier.



LA PREMIÈRE ÉGLISE

1906 se veut une année mémorable pour l'histoire religieuse de Béarn. Mgr. Élie-Anicet Latulipe, vicaire apostolique et futur évêque du diocèse de Haileybury, choisit le site de la première église de la paroisse.

Dès novembre, les travaux de construction de l'église s'effectuent par corvées, sous la direction du père Pelletier. Une fois terminée, celle-ci est exempte de tout luxe: un double rang de planches sert de murs et des tôles recouvrent l'extérieur. A l'intérieur, on retrouve un humble autel en bois peint, sur les murs, des cadres noirs entourent des images naïves des scènes de la Passion. C'est le chemin de croix. Pour une meilleure diffusion de la chaleur, un poêle est placé au centre de la nef. Malgré tout, même chauffé à bloc, le poêle ne parvient pas à vaincre les froids des mois d'hiver.

La première messe chantée dans la nouvelle église fut la messe de minuit de Noël 1906. Les fidèles doivent d'abord se contenter de bancs sans dossier, puisque qu'ils sont constitués simplement de madriers reposant sur des bûches. Malgré ce manque de confort, les paroissiens se montrent quand même très fiers de leur nouvelle église.

Albert Arpin est le premier enfant baptisé dans la nouvelle église; Côme (Pit) Gaudet, est le premier servant de messe; Élie et Almanzar Brault, les premiers chantres. Par la suite, David Gaudet leur succède pendant une très longue période de temps.

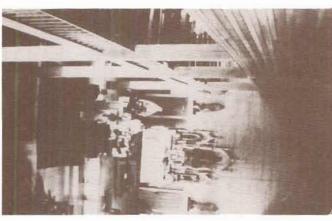
Au début de 1907, comme c'est la cloche de l'école qui sonne pour inviter les fidèles à l'église, le père Pelletier considère qu'il est temps d'en installer une dans le clocher sur le toit de l'église. En septembre, la cloche est bénite par les Oblats à la grotte de Ville-Marie. De là, on la transporte à Béarn.

Vue de l'intérieur de la première église, avec son jubé, lors du mariage d'Anita Bellehumeur et de Bernard Ouellette.

Collection: Aline B. Carpentier.

La première église construite en 1906. On aperçoù la première école, à gauche.

Photo prise vers 1910

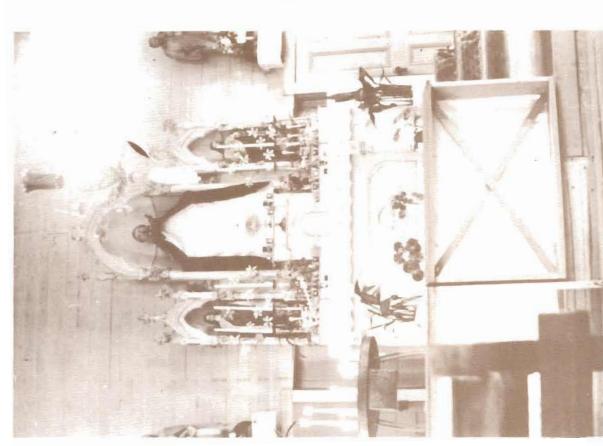




Sur la rue principale, devant la maison de pension d'Albert Caudet, on aperçoit la vieille école et la première église.

Collection: Alberte Gervais.





À destination, Alphonse Gaudet, Alfred Lafleur et Joseph Brisson s'enorgueillissent de la descendre de voiture et de la transporter, devant tout le monde, sur le perron de l'église. Après la grand-messe, la foule se masse devant l'église et assiste religieusement aux prières d'usage récitées par le père Pelletier. Un système de câble et de poulie permet d'élever la cloche jusqu'au clocher. Elle reçoit le nom de Marie-Immaculée, en l'honneur de la congrégation du père Pelletier.

Le 17 juillet 1907 représente une autre date mémorable dans l'histoire religieuse de Béarn. Mgr. Lorrain, évêque du diocèse de Pembroke, dont relève le Témiscamingue à l'époque, vient confirmer une quinzaine d'enfants. C'est une première.

Le 25 juillet 1909, le révérend père Pelletier fait ses adieux à la paroisse. Il quitte le Témiscamingue puisque son travail apostolique le destine désormais à Hull.

Octave Trudel et Eugénie Lavôte au village, en 1929.

Collection: Pierrette Allard.

UN PREMIER MAGASIN... PUIS D'AUTRES

M. Arsène Brisson est le pionnier de la vie commerciale de Béarn. Sur le lot de M. Léon Gaudet, il avait d'abord ouvert une boutique de forge en 1902. En 1907, à l'avant de celle-ci, sur le terrain occupé aujourd'hui par la bâtisse de Télébec, en face de l'église actuelle, il va ouvrir le premier magasin général de la place. Pour le développement de la colonie, cette action prend autant d'importance que le défrichement de la première acre de terre. À même le magasin, il tiendra le bureau de poste. Il construira sa maison à côté.

Auparavant, les Béarnais faisaient leurs commissions au Coin (Lorrainville). Un des colons rapportait les provisions pour tout le monde: farine, mélasse... On n'achetait pas la viande, puisque l'on se la procurait directement à la ferme.

Dans le but d'approvisionner enfin la localité, M. Brisson s'institue marchand général. Dans ce premier magasin, peu de choses sont offertes en vente. Toute la marchandise tient sur deux tablettes clouées au mur, sur lesquelles on retrouve du riz, du thé, du sel..., de vieilles boîtes d'allumettes remplies de morceaux de savon de toilette. Ce savon constitue un produit de luxe qui ne sert que pour les grandes occasions car chaque famille fabrique son savon de ménage.

Tous les produits sont vendus en vrac et pesés. Dans un coin, on retrouve un baril de mélasse, dans un autre l'huile à lampe. Si humble que soit cet établissement commercial, il contente quand même les colons qui se complaisent enfin de trouver, à portée de la main, un peu de ressources dont ils ont tellement besoin. Plusieurs d'entre eux, les enfants surtout, y entrent parfois sans acheter, seulement pour regarder de leurs yeux émerveillés ces produits nécessaires à leur subsistance ou encore pour tenir un brin de causerie.





Collection: Alfred Brisson



La procession en marche dans la "petite rue", au coin de chez Omer Morrissette.

Collection: Hervé Bellehumeur.



Suite à l'ouverture de ce premier commerce, un vent de développement économique souffle sur Béarn. D'autres résidants imitent bientôt l'initiative de M. Brisson. En 1908, M. Léon Gaudet opère à son tour un petit magasin de type dépanneur. L'année suivante, M. Achille Rheault construit lui aussi un magasin général. Peu de temps après, il le cède à M. Nestalie Lafortune de Ville-Marie. Malheureusement, M. Lafortune n'aura pas la chance de pratiquer son métier trop longtemps, sa bâtisse étant rasée par les flammes. Ces premiers commerçants de Béarn ne font pas carrière et n'ont pas de successeurs dans la même bâtisse. Cependant, ils ouvrent la voie à un nombre imposant d'hommes et de femmes qui se sont lancés en affaires.



Vue aérienne d'une partie du village de Béarn vers 1940. En avant: la vieille église, puis "l'école jaune" et la première école à l'arrière; au fond: la route menant à Lorrainville.

Collection: Lucette Ferron

M. David Caudet et son épouse, Délima Thériault, assis devant leur restaurantbureau de poste.

Collection: Cécile Gaudet.

BÉARN, COMTÉ PONTIAC: LE SERVICE POSTAL

Lentement, le service postal se structure lui aussi au début de 1900. Avant cette date, puisque Béarn n'apparaît toujours pas sur les cartes du Québec, il est presque impossible d'y recevoir du courrier. Pour communiquer avec l'extérieur ou pour recevoir des lettres de leurs parents de la région de Saint-Côme, les pionniers n'ont pas d'autres choix que de se rendre à la Baiedes-Pères (Ville-Marie). Cette lacune n'aide certainement pas la communauté naissante à vaincre son isolement.

Vers 1902, M. Joseph Larivière tente de mettre sur pied un embryon de service postal. C'est pour cette raison qu'il propose de baptiser la colonie. Avec l'appellation officielle de Béarn, les expéditeurs ont enfin un lieu à inscrire au bas des lettres. Toutefois, malgré cet effort, le service des Postes du Canada tarde à désigner un maître de poste, ainsi qu'un bureau de poste.

Entre 1902 et 1909, le courrier parvient très irrégulièrement à Béarn. La correspondance destinée à cette localité arrive par les bateaux qui remontent le lac Témiscamingue. Lorsqu'un colon se rend par affaire à la Baie-des-Pères (Ville-Marie), il se fait un devoir de rapporter le maigre courrier, ainsi que le journal "L'Étoile du Nord" qui relate les principales nouvelles.

Le premier bureau de poste ouvre ses portes en 1909, en face de l'église actuelle. Arsène Brisson, le forgeron du village, reçoit le titre de premier maître de poste de Béarn, comté de Pontiac. Enfin, le courrier atteint régulièrement Béarn, mais une fois la semaine seulement. M. Louis Savard, le postillon du temps, assure cette livraison. Tous les samedis, il se rend au "Coin" (Lorrainville) pour ramasser la correspondance destinée à Béarn. Celle-ci arrive toujours par le lac Témiscamingue à bord du "Météor". Du quai de Ville-Marie, on l'achemine à Lorrainville. D'une fois la semaine, le courrier sera bientôt





Le restaurant et le bureau de poste tenus par David Gaudet. Á droite, la maison d'Albert Brisson.

Collection: Marielle Arpin.

Vue sur la rue Principale de Béarn, au temps où elle n'était pas pavée. En avantplan: la maison de Jules Laperrière, puis le bureau de poste.





La famille de Bernard Brault, à l'intérieur de la résidence servant aussi de bureau de poste, en 1948. A gauche: Violetta et Noëlla, de même que Bernard Brault au bout de la table. Tous trois ont été maîtres

de poste. A droite: Théophile, Noémie et Michel Brault.

Collection Noella Brault-Audet.

transporté à Béarn trois fois par semaine puis, enfin, à tous les jours.

En 1923, David Gaudet, fils de Prosper, prend la relève comme maître de poste. Pour vivre, il ouvre d'abord un magasin général qu'il vend par la suite à M. Pacifique Plante (Épicerie Fadalgau). Il devient alors maître de poste pour de nombreuses années. D'abord, il tient son bureau de poste sur l'emplacement de la résidence de M. Jean-Luc Gaudet. Lorsqu'il vend cette propriété, il déménage le bureau de poste sur l'emplacement occupé actuellement par Mme Marguerite Chaumont-Roy. Afin d'arrondir ses revenus, il y opère également un restaurant. Entre 1942 et 1947, Madame Délima Gaudet est maître de poste. Fait cocasse, les gens ont pris l'habitude de se rendre au bureau de poste, à 14h00, à tous les jours. Là, le maître de poste "crie" le courrier et les appelés se présentent à tour de rôle.

En 1947, M. Bernard Brault lui succède et se porte acquéreur du bureau de poste et du restaurant. À son décès, en 1958, ses filles: Noëlla et Violetta, poursuivent la carrière postale. Depuis 1963, Rita Lachapelle-Laperrière gère le bureau de poste qui se situe à même le magasin général de son mari, Jean-Marie Laperrière.

Le moulin à vent du premier aqueduc va être remplacé par un autre plus gros et plus moderne, sur la terre de Rosaire Douaire.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

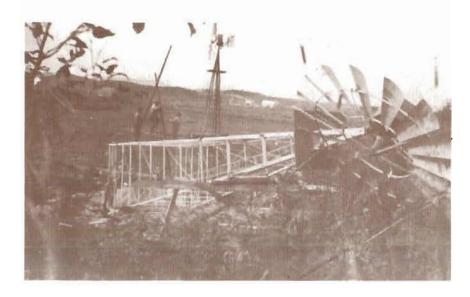
UNE HISTOIRE D'EAU

Depuis toujours, l'eau constitue une richesse indispensable dont aucune communauté ne peut se priver. Pour satisfaire leurs besoins en la matière, les colons se creusent un puits sur leur lot. Au village, les résidants aussi doivent s'approvisionner en eau.

Dès leur arrivée, les Bellehumeur ont découvert des sources intarissables d'eau potable à proximité du village actuel. Au début de la paroisse, les villageois vont donc puiser leur eau dans une belle source limpide située à environ 600 mètres de l'église. Certes, ce n'est pas bien loin, mais les citoyens doivent répéter ce manège à tous les jours. Puisque le village se développe et que les résidences sont rapprochées, les villageois aimeraient bien disposer d'un service d'aqueduc.

En 1928, deux résidants conviennent qu'il est temps d'arrêter d'en parler et de passer à l'action. Alphonse Gaudet et son voisin d'en face, Albert Gaudet, échafaudent des projets en ce sens et ils engagent personnellement les fonds nécessaires dans cette entreprise. Pour satisfaire leurs besoins d'abord mais aussi pour desservir les villageois selon la capacité de l'installation, ils réalisent le premier aqueduc, actionné par un moulin à vent.

Pour l'activer, Albert et Alphonse installent un moteur à gazoline. Un réservoir en bois de 5000 gallons est construit, à l'arrière de la demeure de M. Alphonse Gaudet, afin de conserver une provision d'eau suffisante lorsque le vent est trop faible pour actionner la roue du moulin. Pour ne pas que l'eau gèle durant l'hiver, un poêle à bois est placé en-dessous de la citerne et on la chauffe continuellement pendant la saison froide. L'initiative de ces deux Béarnais permet enfin à une bonne partie des villageois de recevoir l'eau directement à leur résidence. Le service est apprécié.



Au décès d'Albert, en 1938, Alphonse Gaudet récupère la part de son associé et il maintient le service. Malheureusement, en 1944, le poêle déclenche un incendie qui se propage au réservoir de bois. Ironiquement, la "citerne d'eau" est ainsi détruite. Ce premier aqueduc aura donc rempli son mandat durant seize années.

Habitués au service d'eau, les villageois ne veulent plus s'en passer. De toute façon, l'ancien système ne répondait plus à la demande croissante des consommateurs. Quelques propriétaires suggèrent une formule coopérative pour organiser un deuxième service d'aqueduc répondant aux besoins présents, mais prévoyants aussi ceux de l'avenir.

La coopérative d'aqueduc voit le jour le 21 avril 1944. Léo Brault est nommé président, Jules Gaudet secrétaire-gérant, Odilon et Côme Gaudet, directeurs. Au fil des ans, de nombreuses améliorations vont être apportées à l'équipement. À la fin de l'année 1958, un réservoir de 22 000 gallons assure désormais l'approvisionnement de la population.

Aujourd'hui, Béarn suscite l'envie de bien des paroisses du Témiscamingue par la qualité et par l'abondance de son eau. Ville-Marie, par exemple, est venue y puiser de grandes quantités d'eau, en 1986 afin de suppléer à sa pénurie.



Le chanome Joseph Lachapelle, dans son bureau, au presbytère, en 1958

LE SOUVENIR DU CURÉ LACHAPELLE PLANE TOUJOURS SUR BÉARN

"Le curé
Lachapelle ne
voulait pas dire
qu'il pouvait faire
des miracles mais,
pour les habitants,
il pouvait tout
faire...

On lui contait nos problèmes, il nous brassait fort, nous disait nos vérités.
On les prenait parce que ça venait de lui."

Donilda Plante-Lahberté

Les plus vieux se le rappellent, les plus jeunes en ont entendu parler. Durant cinquante ans, le curé-chanoine Joseph Lachapelle a été l'âme de la paroisse Saint-Placide, celui autour duquel les citoyens se sont regroupés. D'apparence sévère, il savait s'attendrir devant les malheurs de ses paroissiens. D'un charisme certain, il savait se faire entendre et écouter. En quelque sorte, il était le chef du village. On le craignait, on le respectait et on lui obéissait.

Plusieurs prétendent, dur comme fer, qu'il faisait des miracles Au cours des entrevues, certaines personnes nous ont conseillé de ne pas dire du mal de ce curé: "C'était un saint, cet homme-là."

Joseph Lachapelle est un personnage qui a marqué l'histoire de Béarn et son souvenir demeure encore bien présent.

SA JEUNESSE

Joseph Lachapelle est né à Saint-Liguori, comté de Montcalm, le 27 août 1877, dans ce même coin de pays qui a vu naître les Bellehumeur et les Gaudet. En conséquence, par son lieu d'origine, Joseph Lachapelle était prédisposé à devenir curé de Béarn.

Ses parents, Thomas Lachapelle et Angélique Payette, sont à la tête d'une famille de treize enfants. Nous connaissons peu de détails sur la petite enfance de Joseph. À huit ans, il fait sa première communion. Par la suite, le jeune garçon assiste son père sur la ferme familiale.

En 1893, à l'âge de 15 ans, il séjourne quelques mois chez sa soeur aînée: Anasthasie. Celle-ci enseigne dans une école de Saint-Ambroise, paroisse voisine de Saint-Liguori. L'année suivante, Anasthasie est admise au noviciat des Religieuses de

Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, à Saint-Laurent.

La famille Lachapelle est élevée dans la religion et dans la chrétienté. Cette ferveur va pousser huit des treize enfants à embrasser la vocation religieuse. Anasthasie, Eulalie, Marie-Anne, Agnès, Élizabeth, Bernadette et Delvina prononcent leurs voeux chez les Religieuses de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs. Bien peu de familles peuvent se vanter de voir autant de leurs enfants entrer en religion. À l'époque, pour les parents, c'est un véritable cadeau du ciel.

La grande dévotion de ses soeurs s'avère une source d'inspiration pour Joseph qui se souvient des paroles de son curé de paroisse, l'abbé Alfred Larose: "Mon petit garçon, si un jour tu désires te faire prêtre, tu m'écriras." Décidé, Joseph s'exécute et lui annonce bientôt sa décision d'endosser le sacerdoce.

Dès lors, en septembre 1894, il fait son entrée au collège de l'Assomption. Il s'y fait remarquer par sa bonne conduite, son application au travail et son caractère studieux. En 1900, à vingt-trois ans, il s'inscrit au cours de théologie du Grand Séminaire de Montréal.

À la fin du programme théologique, Mgr. Latulipe, vicaire apostolique du Témiscamingue et futur évêque du diocèse de Haileybury, se présente au séminaire à la recherche de nouveaux prêtres pour son immense territoire. L'enthousiasme et l'effort de persuasion de Mgr. Latulipe réussissent à convaincre le jeune Joseph Lachapelle de répondre à cet appel. Mgr. Paul Bruchési, archevêque de Montréal, le libère donc, en faveur du nouveau diocèse d'Haileybury.

UN NOUVEAU PRÊTRE POUR LE DIOCÈSE

Mgr. Latulipe se fait un honneur et un devoir de sacrer diacre sa jeune recrue, à l'Assomption. Joseph Lachapelle s'expatrie ensuite pour Haileybury, du côté ontarien du lac Témiscamingue, où il enseigne d'abord le cathéchisme aux premiers communiants.

Joseph Lachapelle est ordonné prêtre par Mgr. Latulipe, à Saint-Bruno de Guigues, le 4 juillet 1909, puis, il retourne dans sa paroisse natale de Saint-Liguori où il célèbre sa première grand'messe, le 11 juillet. Toute sa famille se montre très fière de sa prêtrise. Durant sa carrière sacerdotale, Joseph Lachapelle célébrera trente-six messes dans sa maison natale.

À la fin du mois de juillet, Joseph regagne le Témiscamingue. Il est affecté à la paroisse de Saint-Bruno de Guigues où il doit remplacer le curé pour une quinzaine de jours. À la fin de ce mandat, Mgr. Latulipe le nomme vicaire de la paroisse de Cobalt, en Ontario. Il remplit cette mission durant six mois.

Au début de l'année 1910, Mgr. Latulipe pense qu'il est enfin temps d'accorder un curé permanent à la paroisse de Saint-Placide de Béarn. Il y désigne le curé Lachapelle. Quelques résidants de sa nouvelle paroisse doivent venir le chercher. Malheureusement, une grosse tempête oblige les Béarnais à rebrousser chemin. Le curé Lachapelle traverse donc le lac avec le transport du courrier et se retire pour la nuit chez les Oblats de Ville-Marie.

Le lendemain, 6 janvier, par une température très froide, M. David Gaudet se présente enfin au presbytère de Ville-Marie. Il se charge de ramener le prêtre à Béarn. Arrivé à destination, le nouveau curé se montre d'abord surpris. Il y a là une église, mais pas de presbytère pour l'héberger. M. Louis Savard s'empresse de lui offrir l'hospitalité (à l'emplacement actuel de la maison de Mme Albert Arpin). Joseph Lachapelle séjournera chez ce dernier pour quelques temps et chez d'autres colons à l'occasion, dont Gaspard Plante (aujourd'hui Armand Rheault).

LES DÉBUTS DU CURÉ LACHAPELLE Á BÉARN

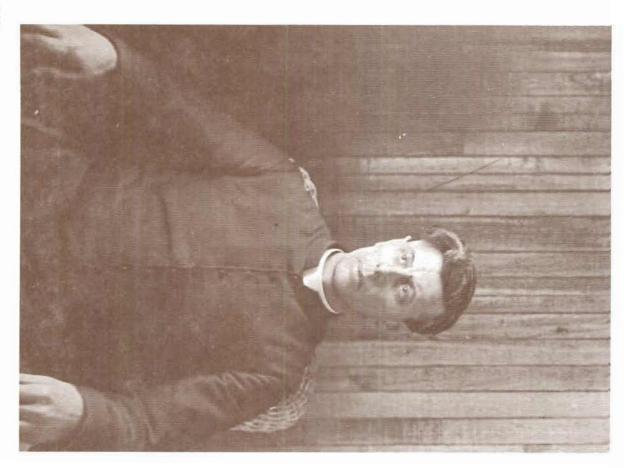
Peu de temps après l'arrivée du curé Lachapelle à Béarn, son frère Alphonse vient s'installer dans la paroisse, avec toute sa famille. Le curé remercie ses hôtes et il invite son frère et sa famille à loger avec lui, dans la sacristie de l'église, pour quelques mois.

Il fait alors l'acquisition d'une maison construite au village par M. Gaspard Plante. Cette maison occupait l'emplacement actuel de M. Anicet Carpentier. Elle fut déménagée dans la 3e rue, en 1986, et M. Jean Demers y demeure.

Les années passant, bientôt les paroissiens conviennent qu'il est temps de donner au curé la résidence qu'il mérite. En 1915, ils lui construisent une demeure à côté de l'église. Le curé Lachapelle déménage dans son presbytère, celui-là même qui existe toujours en 1987.

Le curé Lachapelle n'est pas un plaignard. Alors qu'ailleurs au Témiscamingue les curés bénéficiaient d'un presbytère dès leur arrivée, il a su comprendre la situation des Béarnais et il s'est contenté de ce que les paroissiens lui offraient. Ambroise Bellehumeur avait sacrifié un coin de son lot pour le terrain de la fabrique. Le curé avait su attendre et maintenant on le récompensait en lui faisant cadeau de ce beau presbytère.

Malgré tout, le curé Lachapelle n'a pas l'intention de se faire vivre au détriment de la paroisse. De nature robuste, il se fait lui aussi défricheur et fermier. Il entre le bois dans l'église et le presbytère et il chauffe lui-même les poêles. Sur le terrain de la fabrique, il se construit une grange et une étable. Il y élève une vache, un cochon, des poules et un cheval. Ce dernier, qu'il affectionne particulièrement, constitue sa principale distraction. Il lui apporte beaucoup de soins et adore partir en



Le frère du curé Lechapelle, Alphonee, strêté à côté de l'église de l'abre. Il porte le capot de poils et conduit le cheval de son frère-curé: loseph.

Collection: Société d'Histoire du Témiscamingue.

balade avec lui. Ces randonnées l'amènent souvent à faire la tournée des écoles de rang de sa paroisse.

Orgueilleux de nature, le curé Lachapelle cherche le plus possible à se suffire à lui-même. Il perçoit la pauvreté de ses ouailles et il ne cherche pas à profiter d'eux. Peu lui importent les produits de la quête et de la dîme; les colons lui donnent ce qu'ils peuvent. Souvent, on le rétribue en nature: du grain, du bois, de la farine... il s'en contente. Véritable modèle d'économie, il manifeste une sainte horreur pour les dettes. Avec lui, l'argent de la fabrique repose entre bonnes mains. Il détient la réputation d'être un bon administrateur. À la mort de son frère Alphonse, en 1920, il est nommé tuteur des sept orphelins. Lui qui a opté pour le célibat de la prêtrise, il se retrouve alors à la tête d'une grosse famille...

Bien que le cure Lachapelle puisse pourvoir à son propre entretien, on lui suggère de se faire assister par une servante. En 1914, Mademoiselle Camila Gaudet, une autre des filles de Séraphin Gaudet, entre à son service. Quoique toute menue, cette femme remplit à merveille les tâches de menagère du curé et de sacristine durant trente-huit ans. Au bout de cette période, la maladie la frappe et la retient au lit. Reconnaissant pour ses valeureux services, Joseph Lachapelle se dévoue à son chevet, tel un véritable infirmier.

Pour succéder à Camila Gaudet, le curé Lachapelle demande à sa belle-soeur, Madame Alphonse Lachapelle, remariée à un Pelletier, de prendre la relève au presbytère. Malgré ses 75 ans, celle-ci s'acquitte de sa nouvelle tâche consciencieusement et elle trouve même du temps pour participer aux organisations elle trouve même du temps pour participer aux organisations paroissiales, notamment l'Union Catholique des Femmes Rurales (U.C.F.R.).



animaux. Sur le trottoir de bois circule Diana Laliberté, épouse de Côme Caudet.

Collection: Cyrille Bellchumeur.

Le tout nouveau presbylère construit par les paroissiers à côté de l'église pour héberger leur curé. À l'arrière: la grange du curé Lachapelle servant pour ses

AU SERVICE DE BÉARN DURANT 50 ANS

Durant le demi-siècle que durera son mandat de prêtre à Saint-Placide de Béarn, le curé Lachapelle va remplir, sans compter, sa mission spirituelle et temporelle auprès des fidèles de sa paroisse. Son dévouement et sa simplicité de manière lui gagnent le coeur de ses paroissiens. Ceux-ci réalisent que leur pasteur ne se prend pas pour un autre et qu'il ne les juge pas de haut. Il est prêt à mille sacrifices pour aider les familles de sa paroisse. À l'image de ses paroissiens, il adopte un esprit de pauvreté et de sacrifices. Même s'il en aurait les moyens, jamais il ne possèdera d'automobile.

Joseph Lachapelle est donc rapidement accepté par la communauté béarnaise. C'est un prêtre de confiance. Les paroissiens viennent le consulter souvent, lui demandent conseil, lui confient leurs problèmes. Ils exigent beaucoup de lui, mais ils reçoivent bien du réconfort en retour. Sa mission déborde largement la prêtrise; il est aussi l'ami, le confident, le "psychologue", le "notaire", le "médecin" du village. Il détient une grande autorité sur tout le monde. Les enfants de choeur le craignent particulièrement, car il tire aisément les oreilles. Pourtant, les jeunes se précipitent à son appel pour servir la messe, ce qui leur rapporte cinq sous chaque fois.

Son zèle constant lui vaut une lettre élogieuse de son évêque Mgr. Louis Rhéaume, successeur de Mgr. Latulipe. À diverses reprises, pour le récompenser, l'évêque lui offre des cures plus avantageuses. Il les refuse toutes; il se complaît à Béarn où il se sent en famille. En 1958, Mgr. Maxime Tessier, évêque de Timmins, a voulu témoigner publliquement son estime pour le zélé pasteur de Saint-Placide. Lors d'une imposante cérémonie, le premier novembre, Mgr. Tessier lui confère le titre de chanoine.

Le curé Joseph Lachapelle en compagnie de son évêque, Mgr. Rhéaume, à côté du presbytère de Béarn.

Collection: Société d'Histoire du Témiscamingue.



Menu du banquet du cinquantenaire de

l'ordination du curé Lachapelle.

Invitation au cinquantenaire de l'ordination du curé Lachapelle.

Salade "dorée" du Cinquantenaire Collection: Jeannine Gaudet-Brault. Salade aux fruits "Sacerdolaux" Aspics aux couleurs épiscopales Nougat au miel de "St-Placide" Café stimulant jusqu'aux Noces de diamant! Pièce montée de "Lachapelle" - DESSERT Fromage "diocesain" Pastilles de menthe The "Deum" MENU Jambon conquête des laborieux Béarnais Volaille rôtie au foyer de "Joseph" Poisson du Lac Témiscamingue Timbales de légumes "Pastoral" Collection: Jeannine Gaudet-Brault. Punch aux fruits "Maxime" - ENTREMETS -Hors d'ocurres "Paroissial" - ENTRÉE -- RELEVÉ Olives - Célori - Radis

prétexte pour organiser, à chaque année, la fête du curé et pour ui rendre hommage. Le 19 mars, donc, l'activité prend place la homonyme Saint-Joseph comme patron spirituel et la fête de naissance à leur pasteur. Joseph Lachapelle ayant choisi son Saint-Joseph tombant le 19 mars, les Béarnais sautent sur ce A leur manière, les paroissiens expriment aussi leur reconjouer de petites pièces de théâtre devant le grand public et, plu-part du temps à l'école du village. On en profite pour surtout, devant le curé, assis à la place d'honneur.

Lachapelle fête, cette année-là, son cinquantenaire de prêtrise. Cinquante ans de vie religieuse presque exclusivement consacrée au service de la même paroisse, ça se souligne avec pom-En 1959, les paroissiens trouvent l'occasion rêvée pour manifester un vibrant hommage à leur curé. En effet, Joseph

nie du Jubilé d'or sacerdotal du chanoine Joseph Lachapelle. La Le 30 mai 1959 passe à l'histoire comme la journé de la cérémo-Société Saint-Jean-Baptiste de la localité parraine l'événement. Près de 700 personnes assistent à cette grande fête.

INPRINC A VILLE MARIE

Pommes de terre à la crême de chez-nous

paroissiens, M. Eddy Bellehumeur offre au curé Lachapelle un À l'issue de la grand'messe solennelle célébrée par le jubilaire symbole de leur estime et de leur reconnaissance: une bourse prononcés, lui rendant hommage. Le chanoine se montre très banquet est ensuite servi au sous-sol de l'église. Au nom des de quelques milliers de dollars. Puis, plusieurs discours sont lui-même, Mgr. Tessier dévoile et bénit le monument souvenir qui se trouve toujours devant l'église de Béarn. Un gros ému. On clôture la journée par un buffet froid et une soirée

rouge", comme on l'appelle encore aujourd'hui. Celui-ci relate Lucien Gaudet publient un album-souvenir d'intérêt; le "livre Pour la circonstance, Alphonse Gaudet, Jeannine Gaudet et l'histoire du curé Lachapelle, mais aussi celle de la paroisse.

Vous ètes cordichement invité(s)

au cinquantieme anniversaire

d'ordination de

Monsieur le Chanoine Boseph Lachapelle

le samedi, 30 mai 1959.

PROGRAMME

Messe à 10 hres a.m. - Banquei à 1 hr. p.m. Soirée-souvenir à 8 hres p.m. LE COMITÉ DU CINGUANTENAIRE

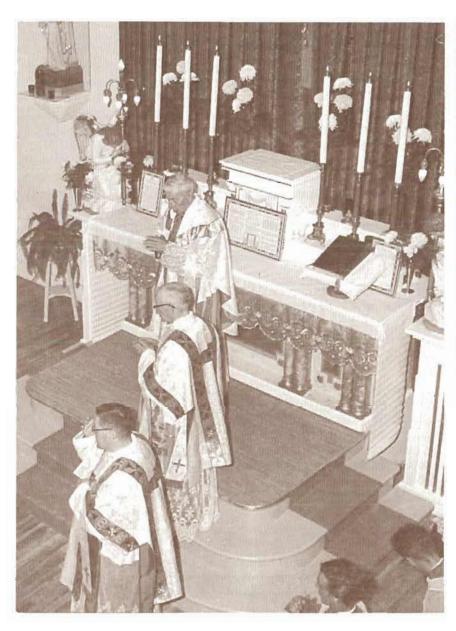
Messe solennelle célébrée par le chanoine Lachapelle lors de son cinquantenaire sacerdotal.

Collection: Jeannine-Gaudet-Brault.

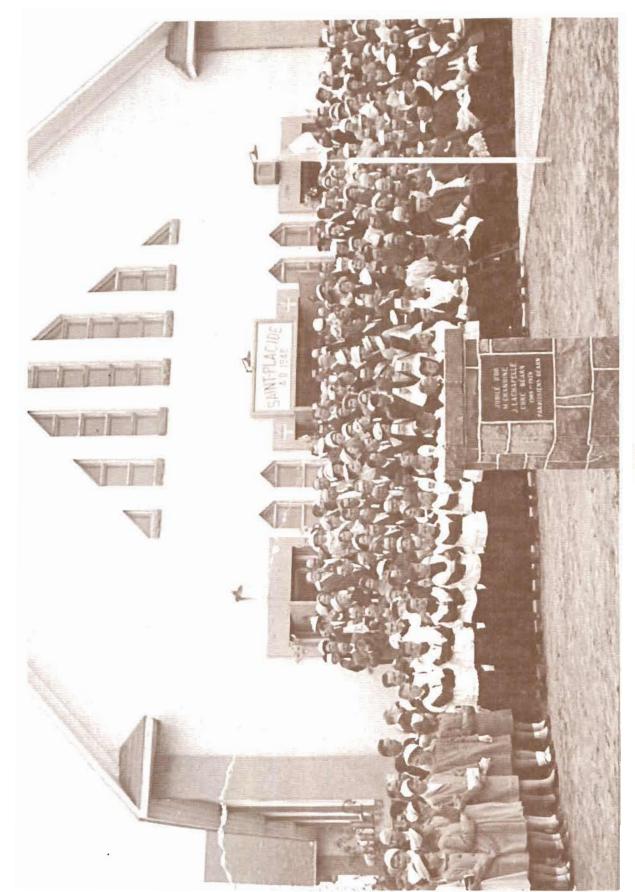
Le chanoine Lachapelle en grande conversation avec son évêque, Maxime Tessier, lors de son cinquantenaire sacerdotal, en 1959. À droite, le curé

Moreau converse avec les trois religieuses, soeurs du curé Lachapelle.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.







Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

Léon Gaudet et sa troisième épouse, Élica Basiien, une autre sage-femme ayant oeutré à Béarn.

Collection: Doria Héroux-Gaudet.

LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE À BÉARN

Il n'y a jamais eu de médecins à Béam. En 1987, la population de cette municipalité se rend au Centre de santé Ste-Famille de Ville-Marie pour recevoir les services médicaux. Au cours de la première moitié du siècle, toutefois, la situation n'était pas aussi simple, puisque la facilité du transport moderne ne pouvait pas répondre aux urgences les plus grandes.

A l'époque, les médecins les plus proches pratiquaient à Lorrainville. Dès que des routes eurent relié ces deux municipalités, les Béarnais se rendaient donc à Lorrainville pour consulter le docteur Aubin durant de nombreuses années puis, plus tard, le docteur Chabot. Les habitants étaient habitués à soigner eux-mêmes les maladies de la famille avec des remèdes maison. On allait quérir le médecin qu'en dernière limite et seulement pour les cas d'extrême gravité. Au cours d'unhiver, vers 1910, une terrible épidémie de diphtérie frappe la population de Béarn. La maladie touche surtout les jeunes enfants et plusieurs jeunes couples de la paroisse craignent pour la vie des leurs. Cette maladie est très pernicieuse.

Redoutant la contagion, les résidants de la paroisse n'osent plus s'éloigner de chez eux. Ils limitent leurs sorties aux indispensables visites au magasin général.

Quelques âmes charitables acceptent de déposer les commissions sur les perrons des maisons des familles touchées, mais jamais personne ne se serait risqué à entrer à l'intérieur. Heureusement, la vigilance et les bons soins du docteur Aubin vont venir à bout de la terrible maladie qui aurait pu décimer bon nombre de familles.

La plupart des personnes malades sont rescapées, mais quelques enfants meurent quand même. Les enterrements se



Bersadette Cuindon fut la première infirmière diplômée de Béarn et l'on disait d'elle qu'elle était un vrai médecin. De gauche à droite: f.ric Guindon, Delphis Guindon, agent de gare, son épouse

Bernadette Bergeron-Guindon et Noémie Guindon. Photo prise en 1945.

Collection: Cécile Gaudet.



veulent dramatiques puisqu'il ne peut y avoir de services funèbres comme à l'habitude. Par crainte de propagation de la maladie, les parents doivent s'occuper personnellement de l'ensevelissement. Les défunts sont déposés dans une petite tombe en planches, sur un lit d'éclisses de bois, avec un oreiller et une couverture. La plupart du temps, le père mène son enfant au cimetière sur un traîneau et il creuse lui-même la fosse. Cette épidémie de diphtérie a donc fait quelques ravages dans la population de Béarn. Toutefois, elle n'aura été que bien peu maligne, si on la compare à l'autre épidémie, celle de la grippe espagnole.

En effet, en 1918, le virus de la grippe espagnole envahit le Témiscamingue. L'épidémie s'étend à l'échelle de la planète et elle coincide avec la fin de la guerre 1914-1918. On prétend, que, au retour de la guerre, les soldats auraient emporté le virus dans leur patrie. Chez nous, plusieurs personnes sont atteintes, mais les organismes ne possèdent pas d'anticorps pour combattre ces microbes "étrangers".

La grippe espagnole frappe à Lorrainville avant de se propager à Béarn. Un seul médecin dessert tout le comté à l'époque, paraît-il. Comme il ne connaît pas cette nouvelle maladie, baptisée à tort "fièvre noire", il ne sait comment la traiter. Le mal débute par une forte fièvre qui emporte le malade peu de temps après. Pour faire baisser la fièvre, le médecin utilise surtout de la glace mais ce "remède" semble précipiter les décès.

Dépassé et débordé, il ne réussit bientôt plus à se rendre au chevet de tous les malades. À Lorrainville, les gens tombent comme des mouches. Au pire de l'épidémie, sept à huit personnes décèdent durant la même journée. Pour éviter la propagation de la maladie, les cadavres sont immédiatement mis en terre sans être exposés.

À Béarn, l'épidémie s'infiltre lentement, à partir de l'automne, s'en prenant surtout aux adultes. Elle prend ensuite de l'am-

pleur et atteint son sommet au cours du mois de mars. Moins de gens en meurent de cette maladie qu'à Lorrainville mais la Semaine Sainte représente la période la plus noire de cette année-là. La famille Héroux, celle de l'actuelle doyenne du village (Doria Héroux-Gaudet), est la plus sévèrement touchée. En six semaines, elle perd tour à tour son père, sa mère et une soeur, tous emportés par 107 degrés de fièvre.

Mariée à Alphonse Gaudet, Doria Héroux n'a pas contracté la maladie. Elle s'empresse d'héberger les rescapés de sa propre famille. Inévitablement, la famille Héroux se voit imposer une quarantaine discrète. Plus personne n'ose les fréquenter, par crainte de la contagion. Pour un bon moment, seuls Doria Héroux, Alphonse Gaudet et l'oncle Gaspard Plante côtoient les survivants de la famille Héroux.

Par ailleurs, pour vaincre la maladie, on essaie une variété infinie de remèdes. Par hasard, quelques-uns fournissent des résultats inespérés: tisanes "d'herbe à dinde", sirops à base de graines de lin, frictions à l'onguent camphré. Heureusement, ces remèdes "miracles" parviennent à réchapper bien des Béarnais atteints. C'est le cas de Lumina Gaudet, mariée à Andrenique Bélanger, qui, terrassée par la terrible maladie, accouche pourtant durant cette période. La mère et le bébé (Thérèse) passent bien près de la mort, mais elles s'en tirent finalement.

Ceux qui survivent à la grippe espagnole en portent les séquelles très longtemps. Ainsi, Dorilda Plante s'en tire, mais la maladie l'a tellement affaiblie qu'elle doit manquer l'école pour les trois années suivantes.

En 1937, c'est au tour de la fièvre scarlatine de s'en prendre aux enfants de la paroisse. Cette autre maladie sème encore une fois le deuil dans plusieurs familles. Ces trois épidémies sont les pires tragédies à marquer l'histoire médicale de Béarn.

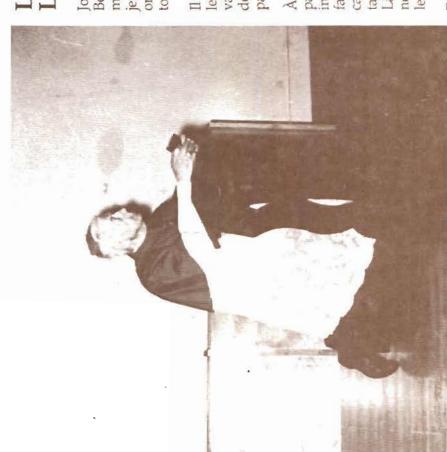
Pour le reste, en l'absence de médecins résidants, la population a longtemps bénéficié des services d'excellentes infirmières de brousse. Au début du siècle, Madame Léon Gaudet (Delphine Gauthier) se dévoue bénévolement auprès des malades de la paroisse. Son zèle remplace avantageusement l'absence de diplômes.

A partir de 1925, deux infirmières diplômées, toutes deux mariées à des chefs de gare du CPR, ont joué le rôle de médecins à Béarn. Plusieurs se rappellent Madame Bernadette Guindon, une femme très cultivée et féministe avant l'heure. Infirmière d'expérience, elle a mis au monde une centaine d'enfants dans la paroisse. Elle a inventé un remède efficace contre les brûlures. Madame Alma Fortier lui a succédé.

Cependant pour les plus vieux de la paroisse, le médecin de l'âme et le médecin du corps aura toujours été le chanoine Joseph Lachapelle.

Le chanoine Lachapelle priant dans l'église en, 1958.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



LES MIRACLES DU CURÉ LACHAPELLE

Joseph Lachapelle a su gagner la confiance des habitants de Béarn. Tout le monde l'aimait bien car il soutenait moralement ses paroissiens. En tout temps, lorsque des ennuis majeurs préoccupaient une famille ou que le malheur frappait, on allait lui confier ses problèmes. Le curé Lachapelle tendait toujours une oreille attentive.

Il ne disposait d'aucune recette miracle, mais il livrait toujours les mêmes paroles réconfortantes: "Ne vous découragez pas, ça va bien aller". Ces simples paroles suffisaient à revigorer les découragés et, comme par magie, les nuages noirs s'estompaient.

A sa manière, il savait se montrer généreux avec les familles pauvres qu'il dépannait régulièrement. Il venait en aide aux indigents, en payant de sa poche pour l'instruction de leurs enfants ou encore en leur consentant des prêts sans intérêts. En cachet-te, tard le soir pour ne pas que ça se sache, il se présentait parfois au magasin Léo Brault, le plus près du presbytère. Là, il achetait une foule de provisions qu'il plaçait sur son traîneau et allait livrer lui-même, en pleine noirceur, aux familles dans le besoin.

Rapidement, la population lui attribue de grands pouvoirs. Plusieurs prétendent qu'il faisait des miracles et bien des familles acceptent aisément de nous fournir des exemples. Était-ce un don particulier du curé Lachapelle ou bien la grande confiance des paroissiens qui produisaient ces miracles? À vous d'en juger. Quand les habitants étaient malades, un bon nombre d'entre eux préféraient consulter le curé Lachapelle plutôt que le médecin. Même sans formation, on le considérait comme l'infirmier et le médecin du village.

						i i	RAN	ig I			RA:	VG II				RANG	GIII				
						Félix Ge: Raoul Bé		1923		Edn	nond Rol	olchaud -	1907		Albert A		1930	X	VD		
						See.					nond Rob Rochele	sichaud -	1907		I. Bapti Henri I	ste Bris	sson - 19	17	ххщ		
							DU. 1912			And	lrénique ton Mori	Bélanger n	1906		Israël G Iulien, C	audet audet	1917		XXXII		
						ATT P	The learn				la Drolet midas D				sraël G ulien L				XXI		
						- John	Louis T Raoul B	herrien - 189 élanger	8		aire Den ène Less	ers - 1900 ard	,		David B Adalber			/	ix -		
			2	78		Louis Th Raoul Bé	errien -	1898	-		elme Per m Trude	remult 19	04	1	oseph l Roger L	Dumai essard	s - 1920	/	XIX		
			0.1			Eugène I Léa Rock	lamel - releau	1898			elme Pen cel Lessa	reault 19 rd	04	}	oseph I Roger L	Dumai: essard	s - 1920		XVIII		
	n		N VICTOR IN	Léon Arp		Eugène l' Hormida	lamel - 1 s Trudel	898			Perreau								XVII		
	CHEMIN DE FER		9	=	J.Pin	Eugène I Léopold	Iamel - Gélinas	1898		Alci	de Lessa	and the same	904		KANG -				XVI		
	N DE F		/	Donat l		Pierre Ha Henri Ar	nin	998 CANTON L	AVERT	Éloi	iam Mor Mayer	in - 1904			C II				XV		
RANG	VICTORIA	RA	NGVII	Léon Arp Bernard C		Pierre Ha Bruneau	amel - 1			Naz		eult - 190 reault	5						XIV		
III Gaspa Arthy	yd Perreault r Caudet RIV. BÉARN		Maurice Mi Sérard Bea	urtubise - 1910 luregard)	Napoléo lui-mêm	n Chaun	nont - 1906			oard Plan Lepage	te - 1904		T		_			ΧШ		
II meme			Albert Lape Gérard Bea	erribre - 1896 uregard		Ovila Ch Eugène I		- 1906)	Wilf Eug	rid Beau ine Lessa	regard - 1	907						хп		
Maxi	ne Perreault - 1908 ir Gaudet	CHEMIN 1900	Albert Lape	errière - 1896 in		Albert Br Henri Ma									= = 10				XI		
	me Perreault - 1908 Gaudet	900 V	Velly Belle	humeur - 1890 nel Bellehume	ur	Ambroise Rosaire I		imeur - 1890			_							1 17	x		
X Charl bouis	es Mayer - 1898 Mayer	E S	Dieudorné lylvio Gauc	Bellehumeur det	1889	Ambrois Rosaire I	Bellehi	meur - 1890	į)		inculte							_	D		
/III mêm		E	Didace Dug Adalbert G	ouis - 1888 audet	YEL	Ambroise Eddy Bel	Bellehumeu	imeur - 1890 ir			inculte	T 550				_	/	/	VШ		
/II Jean-I	Louis Gaudet - 1900 e Gaudet - 1900	C	nésime Sa ouis Maye	ward - 1896	VILLAGE	Lactance Viateur		meur - 1885			inculte					-	/)	VII		
	tan Poulin - 1906 h Beauregard	TW. P	Paul Wilcot Alcide Gau		7	Joseph Be Hermas I		eur - 188			nri Franci nand Du	œur - 191 quette	4		/	/		~ _	VI		
Joseph	Beauregard	- E	lie Lapoin dephat Fo	te - 1898 irget	1	Élie Gauc Donat Ga	iet - 190 iudet	0		Her	nri Franc mand Du	oeur 191 quette	4		onat G	ore Car audet	rpentier-	1911	٧		
V Arthu Clém	ir Douaire - 1904 ent Beauregard	Is C	stael Gaud	let - 1900 sauregard	J-	Olivier B Alfred St	risson - '	1906							l'élesph Donat C		rpentier	- 1911	IV		
I Fortin	na Sylvain - 1903 i Bernard	I	Théophile I Damien Ga	Breault - 1900 udet	1	Étienne L Édouard	alíberté Héroux	- 1908			inculte			1	Télesph Donat C	ore Ca audet	rpentier	- 1911	Щ		
Félix Gérar	Bernard - 1907 rd Bernard		Théophile I	Breault - 1900	f -	Sinaî Plas Aurel Sav		3	-	=,157	inculte								п		
	h Bernard	C	harles Ma Jenri Gauc	yer - 1900 det	=	Almanza Gaston C	rd Breau	ılt - 1901			inculte				-				I		
	LXIII inculte		1	Hormidas M. Léonel Berna	yer-190	4	קק	Z Z Z >		D2	₽≥	1		1	1	1 5 5	Fi	1			I
	LXII Gaspard Plante - Alphonse Labelle	1915		Achille Sauvé Gabriel Maye	- 1896		Delphis I Roland L	Alfred Laffeur - 1908 Jean Chaumond Delphis Laffeur - 1907 Roland Larocque	Amédé Mailloux - 1906 ean Chaumond	Anatole Beauregard - Donat Beauregard	Anafole Beaurega Donat Beauregard	1		1		1			de la	6.1	1
RAN	LXI Gaspard Plante - Alphonse Labelle	the Same		Achille Sauvé Roger Lessan	1896	RANG IX N	Laneur - 1907 Larocque	haumond haumond is Laffeur - 190 d Larocque	umond	deaurega aurega	Beauregard - 1907 cauregard	į		1					Suc Sa		NATAC DE
RANG IV FABRE	LX Gaspard Plante - Alphonse Labelle	1915		Alitaire Lalor Roger Lessan	de - 1898	757 757	- 1907	1906 -1907	×- 190	2	dad-1	Į.	l ji	1	į			ratifical o	034		5
ABRE	LIX Eugène Robert - Alphonse Labelle			Alexandre L.	100	898			1 6	1907	907	î		Ŷ	i.			1			
	LVIII Alzéard Dupuis Armédia Rhault		ÉCOLE	James Bowé Armédia Rhi	- 1896	CANTON	FABRE		1	1 1	I	1		1			1		1		1
	LVII Goudreau - 1904 Armédia Rhault		atre -	VI Alexan	dre Lefev			84 02	188	N. N.		-	F5 55	=	lo lo	7			7 2 5	X ES	7
	LVI Albert Goudreau Maurice Lalonde	- 1930	TC 12	V Alexan	ndre Lefev	ите - 1896	cophil nri Dr	frard C	rard C	lirid B	I.	N. A. A.	dus Ca	rémie	seph B	Léa Breault	oseph	seph	ateur a	elly G	
	LV Delphis Grenier Hector Gaudet	-	==		e Robert - be Lalond	1894	Théophile Beauchand Henri Drolet	Joseph Beauchand - Gérard Caron Théophile Beauchar Donat Beauregard	Oscar Désormeau - 1907 Gérard Caron	Wilfrid Beauregard Wilson Beauchand	50	To Month	ouard Beauchand 14 Caudet - 1907 ques Breault	mie Laporte	eph Breault	auk	seph Barbeau	eph Barbeau	Lactance Bellehumeur Viateur Bellehumeur - Forlund Manseau	Lactance Bellehumeur Welly Gagnon - 1911	1
	LIV Delphis Grenier Hector Gaudet	1904			1	nde - 1896 e	chand	5 1	n-19	4 1	Date .	ľ	hand 1907				-	5	humeur	humeu 1911	humanir 1
	LIII Julien Daout - 19	20		II George	es Caya - Samson	man and the law.	-1907	d - 1907	07	1907	Ü	T.			T :			1	- 1910	1 1	
	Hector Gaudet			I Adh	Caus		<	_ ×	×	X	ПХ	AIX	X	X	×	X	×	8	×I	× .	4

X X X X X

Ř.

X IX

TIAX

XX IAX

Alexandre Lalonde - 1896 Maurice Lalonde Georges Caba - 1908 Louis Sanson Arthur Caya - 1908 Adeland Audet

VII

ī -

Alfred Audet - 1923 Léonel Audet

LII

Il ne prescrivait jamais de remèdes, ou plutôt un seul: la prière. Ses paroles d'encouragement faisaient du bien, la foi faisait le reste. Au lendemain de ces visites, plusieurs se déclaraient guéris.

Quand des femmes accouchaient et que survenaient des complications, les maris se précipitaient au presbytère. Le curé Lachapelle ne se déplaçait pas mais il réitérait ses célèbres paroles d'encouragement. Aussitôt, l'état des femmes s'améliorait. La légende populaire prétend qu'il a sauvé la vie de plusieurs mères et de leur bébé.

Voici quelques témoignages choisis, mais presque toutes les familles de Béarn pourraient raconter leur(s) miracle(s).

- Une femme souffrait du goitre. Un jour, elle donne naissance à un enfant mort-né. Les yeux exorbités, la femme étouffe. La famille pense qu'elle va mourir. On appelle d'urgence le docteur Morin de Ville-Marie. Sur place, celui-ci prétend qu'il est trop tard et qu'il ne peut plus rien faire. Il somme la famille d'aller chercher le prêtre pour les derniers sacrements. Le mari s'exécute et va quérir le curé Lachapelle. Dès son arrivée, la femme recommence à respirer librement et elle s'en tire. Le docteur Morin n'y comprend rien. D'une certaine manière, il venait de recevoir une belle leçon.

- Un jour, un enfant est terrassé par une méningite. Une complication fait apparaître une tumeur importante derrière l'oreille. La tumeur grossit et l'enfant souffre le martyre. Ses parents consultent le curé Lachapelle qui leur remet une médaille de son patron: Saint-Joseph. Il leur conseille de tremper la médaille dans l'eau pour boire et l'eau du bain de l'enfant. Suite à ces traitements, l'enfant cesse de souffrir. Les parents consultent ensuite un médecin pour la tumeur, mais sans amener l'enfant, car ils ont confiance au "remède" du curé Lachapelle. Le docteur est scandalisé et il recommande l'opération immédiate car, selon lui, la tumeur va perforer à l'intérieur du cerveau. Les parents refusent l'opération et font con-

fiance au curé Lachapelle. Effectivement, peu de temps après, la tumeur crève, mais le pus s'écoule à l'extérieur par l'oreille. L'enfant est sauvé.

Le curé Lachapelle soulageait aussi les maux de dents et il "arrêtait" également le feu. En d'autres termes, quand une personne s'infligeait une brûlure sérieuse, le curé parvenait à couper la douleur. De nombreux cas nous furent rapportés. Plusieurs enfants se sont sérieusement ébouillantés durant leur jeunesse. Aussitôt le prêtre consulté, les enfants cessaient de souffrir et les cicatrices disparaissaient presque au complet peu de temps après.

Puisqu'il est question de feu, le "miracle" le plus célèbre et le plus connu est celui survenu à la suite de l'incendie du garage de M. Wilfrid (Albertino) Ferron.

 Au cours des années 1950, quelques jours avant la fête de Noël, le feu prend naissance dans le grand garage de M. Ferron. Le bâtiment est complètement en flammes lorsque l'on constate l'incendie. Le feu menace aussi la résidence, ainsi qu'une petite cabane abritant les tourtières et les pâtisseries de la famille. A peine deux mètres séparent le garage enflammé d'un hangar de bois pour portes et fenêtres, propriété de M. Eddy Gaudet, menuisier. Quand les pompiers volontaires arrivent, le brasier menace déjà les autres bâtisses. On appelle le curé Lachapelle à la rescousse. Celui-ci s'empresse de faire le tour des édifices menacés en les aspergeant d'eau bénite. Voyant que des bénévoles arrosent les bâtisses voisines et qu'on a déjà commencé à sortir les meubles des bâtiments, il déclare que c'est inutile puisqu'ils ne brûleront pas. Puis le curé Lachapelle tourne le dos au brasier comme si rien ne se passait. Récitait-il intérieurement des prières? Effectivement, le feu n'a pas franchi la limite imaginaire tracée par le curé Lachapelle. Le feu a léché le papier brique des édifices voisins, les murs extérieurs étaient grillés, mais ils n'ont pas brûlé et les vitres ont résisté. Quant au gros garage, il ne fut plus bientôt

qu'un amas de cendres.

 Quand le feu s'est déclaré au moulin à scie au bas de la côte du village, les paroissiens ont craint pour leur bois empilé dans la cour tout près de l'usine. Pendant que le moulin flambait, le curé Lachapelle s'est promené entre les rangées de bois. L'usine fut détruite, mais le bois n'a pas brulé.

Tout le monde recherche la protection du curé Lachapelle. Pas une maison neuve ne se construit dans la paroisse sans que les propriétaires ne demandent au curé de la bénir. Pour eux, c'est une sorte d'assurance contre l'incendie et les autres malheurs du genre, puisqu'elle vient directement du ciel. Au Jour de l'An, plusieurs familles jugent indispensables la bénédiction du curé Lachapelle. Même les gens de l'extérieur viennent le consulter.

Pour leur part, les cultivateurs exigent que le curé Lachapelle bénisse leurs semences. Certains se rendent directement au presbytère avec leurs sacs de graines, mais la plupart tiennent à ce qu'il vienne, en personne, sur leur ferme pour qu'il y apporte chance et succès. Si le curé tarde, on préfère retarder les semences, quitte à sacrifier une semaine de beau temps. À chaque saison, il est continuellement sollicité: il doit aussi bénir les cultures, les récoltes et les labours.

- Une certaine année, une nuée de sauterelles s'abat sur le Témiscamingue et sur les champs de Béarn, évidemment. Les insectes sautent partout et s'infiltrent même à l'intérieur des vêtements des paysans. Elles dévorent toutes les cultures. Les fermiers ne savent plus où donner de la tête et les récoltes sont gravement menacées. Plus perspicace que d'autres, un cultivateur s'empresse d'aller demander l'aide du curé Lachapelle Celui-ci accepte de se rendre sur la terre de l'infortuné. Il marche le lot d'un bout à l'autre, son crucifix à la main. Incroyablement, les sauterelles s'arrêtent à la lisière du passage du curé Lachapelle. Le fermier parvient ainsi à sauver une bonne partie de sa récolte, de même que celles des autres fermiers situés plus loin dans le rang.

A un certain moment, une dame de Béarn se meurt d'un cancer. Des spécialistes de Montréal ne lui donnent plus que quelques mois à vivre. Désespérée, celle-ci va se confier au curé Lachapelle. Il lui dit qu'elle devrait visiter l'Oratoire Saint-Joseph plutôt que les spécialistes de Montréal. Elle s'y rend et elle prolonge sa vie de plusieurs années.

Peut-être moins spectaculaire et surtout moins publicisé, le curé Lachapelle suscite à Béarn la même vénération que le frère André à Montréal. Comme lui, il s'est acquis la réputation de faire des miracles. Plusieurs personnes sont convaincues qu'il est un saint. Même s'il est aujourd'hui décédé, plusieurs paroissiens continuent de l'implorer et de lui demander une foule de services.

- Un couple raconte qu'un de leurs enfants souffrait d'eczéma depuis la naissance. Aucun produit et aucun remède ne donnaient de résultats. Les parents devaient envelopper les mains de l'enfant pour ne pas qu'il se gratte. La famille consulte le curé Lachapelle au temps fort des crises. Il répond: "Je n'ai jamais vu un cas aussi pire que celui-là. J'espère que ça va passer; si je peux faire quelque chose, je le ferai." Rien ne changea.

À la mort du curé Lachapelle, la mère conserve toujours sa confiance en lui. Elle a amené son fils prier auprès de la dépouille mortelle. Elle lui a fait toucher au corps du prêtre, puis elle a demandé au curé Lachapelle de permettre à son enfant de vivre une vie normale. Trois semaines plus tard, l'eczéma pernicieux était complètement disparu et son fils n'a plus jamais eu à souffrir de ce problème.

Quand un saint meurt, les fidèles veulent conserver ses reliques. Au décès du curé Lachapelle, les paroissiens se sont accaparé les soutanes de ce dernier. Ces vêtements furent découpés au ciseau et les retailles furent partagées entre les paroissiens. Plusieurs familles les possèdent encore aujourd'hui et il arrive que les parents les divisent en parties plus petites afin de les transmettre à leurs enfants.

Les édifices sont comme les humains, ils s'usent, certains plus vite que d'autres. La première église de Béarn a fait son temps. Elle est recouverte de tôles à l'extérieur.

Collection: Marie-France Saint-Onge.

Construite en 1906, agrandie en 1920, la première église est démolie en 1948.

Collection: Marie-Paule Gaudet.





UNE DEUXIÈME ÉGLISE POUR REMPLACER LA PREMIÈRE

La première église a été construite en 1906, pour répondre aux besoins de la colonie naissante. Elle n'a rien d'un palais. Comme la population augmente sans cesse, l'église se montre bientôt trop petite.

En 1920, la fabrique procède à des travaux d'agrandissement. On y ajoute deux jubés. Les travaux sont confiés à M. Alphonse Lachapelle, frère du curé et menuisier de son métier. Malheureusement, le 17 décembre, une hémorragie cérébrale terrasse M. Lachapelle. Il n'y survit pas.

Les édifices sont comme les humains, ils s'usent, certains plus vite que d'autres. Le 18 juillet 1948, à la requête des paroissiens, l'évêque, Mgr. Louis Rhéaume o.m.i., émet l'avis qu'il faut procéder à la construction d'une église plus moderne et plus vaste. Le curé Lachapelle se laisse convaincre.

La facture se monte à 52 000,00\$. Avec l'aide des marguilliers, le curé Lachapelle réussit à recueillir la somme nécessaire. En novembre de la même année, la nouvelle église est terminée... et payée en totalité.

De style moderne, celle-ci mesure 37 mètres de longueur sur 15 de largeur. Cinq groupes de trois fenêtres percent chacun des deux côtés. Un imposant clocher d'une hauteur de 27 mètres la surmonte. Les murs extérieurs sont recouverts de "stucco" blanc, découpé de gris perle. La toiture reçoit du bardeau d'asphalte vert.

Les murs intérieurs sont de plâtre et la voûte en bois est recouverte de laine isolante de dix centimètres d'épaisseur à l'épreuve du feu. Côté chauffage, on accorde 4 500,00\$ pour l'achat de deux gros poêles, chez De Serres, à Montréal.

Construction de l'église actuelle, en 1948.

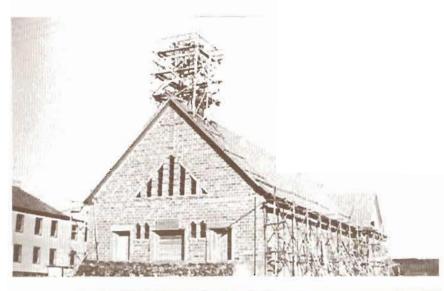
Collection: Marie-Paule Gaudet.

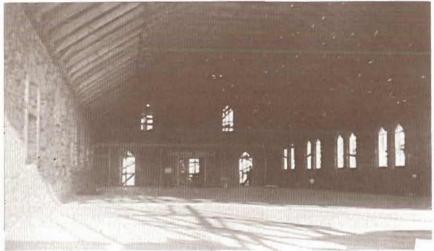
Plus tard, les paroissiens amassent les sommes nécessaires pour la décoration intérieure. Un chemin de croix, en plâtre colorié, remplace les images du début. Deux bénitiers sont placés à l'entrée principale. Deux anges adorateurs, portant chacun douze torches, encadrent l'autel. Les fonts baptismaux sont installés dans la sacristie. Des consoles reçoivent les statues de Sainte-Anne, de Saint-Joseph et de Sainte-Jeanne-d'Arc. Deux autels latéraux sont consacrés au Sacré-Coeur et à la Vierge-Marie.

La première messe est célébrée à minuit, à Noël 1948, comme ce fut le cas dans la première église, quarante-deux ans plus tôt.

Dans la première église, le dernier baptisé fut Laurier Gaudet, fils d'Adalbert, le 11 décembre 1948. Le dernier service funèbre fut célébré pour M. Élie Gaudet, pionnier arrivé en 1900. Ainsi, cette "vieille" église a fait son temps. Sur ses bancs usés, les flancs portent pourtant l'inscription des noms qui ont fait cette paroisse: Bellehumeur, Gaudet, Savard, Laperrière, Bernard, Mayer, Perreault, Morin, Carpentier, Beauregard... Ces vieux bancs de famille constituent un héritage. Avec la destruction de la première église, c'est une partie de l'histoire de Béarn qui s'efface. Deux seuls bancs subsistent de la première église. Ils sont conservés par la Société d'Histoire du Témiscamingue.

La paroisse a fourni son lot de religieux et de religieuses au clergé catholique. De ce nombre, l'église de Béarn a été témoin de deux ordinations au cours de son histoire. La première a eu lieu le dimanche, 24 juin 1956. Guy Morrisette, fils de M. et Mme Omer Morissette, est ordonné prêtre par Mgr. Tessier. Le père Morrissette adhère à la congrégation de Sainte-Croix. Le 3 février 1963, Jean-Paul Morin, fils de M. et Mme William Morin, embrasse la prêtrise à son tour. Il se joint aux Oblats de Marie-Immaculée.





intérieur de la deuxième église, en construction.

Collection: Rosaire Douaire.

Première messe célébrée par le père Jean-Paul Morin o.m.i., en 1963. Son neveu, Laurent Douaire, officiait comme servant de messe.

Collection: Éloi Mayer.

Première messe célébrée par le père Paul Hurtubise o.m.i., né à Béarn.

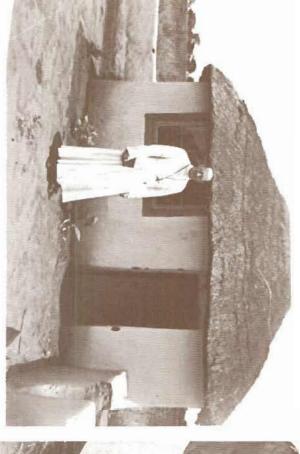
Collection: Famille Hurtubise.





Le père Paul Hurtubise o.m.i., missionnaire en Afrique, devant une hutte, en 1961.

Collection: Famille Hurtubise.



En 1967, douze enfants des cinq continents ont été choisis pour représenter les douze apôtres, lors de la messe du Jeudi-Saint au Vatican, à Nome. Jean Caudet (9 ans), fils

de Jean-Louis et de Monique Bouvrette, figure sur la photo.

Collection: Rose-Marie Gaudet.





SUR LES TRACES DE JOSEPH LACHAPELLE: LE CURE J.-ADRIEN PLEYER

Nulle autre localité témiscamienne ne peut se vanter d'avoir gardé le même curé durant cinquante ans. Le chanoine Lachapelle a consacré sa vie aux habitants de Saint-Placide. Au terme du cinquantenaire de sa prêtrise, il s'est décidé à prendre une retraite bien méritée, puisqu'il était âgé de 82 ans.

Même s'il abandonne sa cure, le chanoine Lachapelle a bien l'intention de finir ses jours dans "sa" paroisse. Pour les dernières années de sa vie, il se retire dans l'ancienne maison d'Ambroise Bellehumeur (aujourd'hui Alphonse Morin), emportant du presbytère les meubles qu'il avait payés de sa poche.

C'est donc d'un presbytère vide que prend possession J.-Adrien Pleyer, le 1er août 1959. Le nouveau curé arrive à Béarn sans tambour ni trompette, puisque les paroissiens n'attendent pas sa venue. Tous sont surpris. Bien sûr, on savait que quelqu'un devait prendre la succession du chanoine Lachapelle, mais personne ne savait qui ni quand.

Le curé Pleyer est de souche allemande. Il est né en 1915, dans un milieu anglophone des Cantons de l'Est. Par la suite, il a grandi à Cobalt, dans le Temiscaming ontarien. Il a suivi des cours afin d'apprendre la langue française qu'il maîtrise très bien. Après son ordination, il a été curé de chantiers, particulièrement au Lac Granet, dans le Parc La Vérendrye. Ensuite, il a occupé le poste de vicaire dans des paroisses de Rouyn et de Timmins.

À son arrivée à Béarn, en 1959, il est âgé de 44 ans. Cette paroisse devient ainsi sa première cure personnelle. L'installation du curé Pleyer s'avère quelque peu difficile au début. Il doit

d'abord faire du camping dans un presbytère vide, puis se faire équiper par la fabrique. Comme on n'a apporté pratiquement aucune rénovation au presbytère en quarante années, le curé Pleyer décide d'effectuer quelques modifications. Il demande à M. Lucien Arpin d'entreprendre des travaux de réparation: peinture, armoires, douche... Le 15 août de la même année, Colette Morrissette entre à son service comme ménagère.

D'autre part, la paroisse a été marquée par l'oeuvre du chanoine Lachapelle et on ne peut pas effacer, du revers de la main, l'influence cinquantenaire de ce personnage légendaire, d'autant plus qu'il vit toujours à Béarn. Même après l'arrivée du curé Player, plusieurs paroissiens continuent de consulter régulièrement le chanoine Lachapelle.

Humble de nature, l'abbé Pleyer , tout comme son prédécesseur, ne veut pas brusquer les paroissiens; il ne cherche pas à s'imposer. En conséquence, pour quelques années encore, le chanoine Lachapelle continue de dire sa messe à l'église. Jusqu'à la fin de sa vie, il assiste à toutes les messes de minuit et il en profite pour réveillonner au presbytère, avec le curé Pleyer.

Le 25 août 1966, Joseph Lachapelle s'éteint à l'hôpital d'Youville de Noranda, après une courte maladie, à l'âge de 89 ans. Dès lors, les paroissiens de Béarn doivent faire confiance au curé Pleyer.

Le mandat du curé Player correspond au renouveau liturgique qui a gagné la chrétienté du monde entier. Il est arrivé avec tous les changements de l'Église. En un sens, le chanoine Lachapelle était un curé colonisateur, un disciple de l'ancienne liturgie. Pour sa part, le curé Pleyer se veut un prêtre de la nouvelle école. Le chanoine Lachapelle a toujours dit la messe en latin, dos aux fidèles; le curé Pleyer instaure la messe en français et il fait construire un autel et une chaire face au peuple. Il a implanté les confessions communautaires et il a

aboli une forme de sexisme en acceptant des filles au poste de servantes de messe. Au début, ces changements liturgiques sont mal accueillis par les paroissiens les plus âgés mais, comme ils s'inscrivent dans le courant du renouveau chrétien émanant du Vatican, les Béarnais ont su s'adapter.

J.-Adrien Pleyer possède quelques traits de caractère similaires au curé Lachapelle. Par contre, au contraire de ce dernier, il possède une solide instruction et c'est un intellectuel. Il conduit aussi son auto au contraire du premier. Le curé Pleyer possède une soif insatiable d'apprendre. Il étudie beaucoup et il se passionne pour toutes les formes de la technologie moderne. On dit de lui que c'est une couche-tard car il poursuit, jusqu'à tard dans la nuit, ses travaux et ses recherches.

Peu après son arrivée, il s'amuse à réparer des équipements de radio et de télévision. Puis, il s'intéresse à l'électronique en général. Il installe tout un système de hauts-parleurs avec microphones à l'intérieur de l'église.

Il se passionne aussi pour la photographie. Constatant qu'aucun photographe professionnel n'opère au Témiscamingue, à l'époque, il s'équipe d'appareils sophistiqués. En haut du presbytère, il installe un studio de photos dont il cède la propriété à Colette Morrissette-Bernard qui travaille avec lui. Ensemble, ils offrent un service professionnel pour les photographies de mariages, de baptêmes, de cérémonies diverses... Ce studio opère durant cinq années. Il était entièrement équipé pour la finition des photographies en couleur.

Quand il découvre un nouveau "gadget" électronique, le curé Pleyer étudie le sujet à fond. Il veut tout connaître. Lorsqu'il n'a plus rien à apprendre sur le sujet, il s'en désintéresse. C'est le cas pour la photographie.

Depuis quelques années, l'ordinateur représente sa nouvelle passion et son nouveau passe-temps. Comme l'informatique

Confirmation de Dina Robichaud et de Réjean Pétrin.

Collection: Rose Boucher.

Confirmation des soeurs Beauregard: Rachel, Elizabeth et Yoome, filles de Gérard Beauregard et de Mélanie Gaudet, vers 1948. Collection: Marie-France Saint-Onge.



évolue continuellement, il n'a pas fini d'étudier dans ce domaine et il s'y intéresse toujours. Il a construit lui-même son premier ordinateur. Grâce à l'informa-tique, il enregistre et traite sur ordinateur toutes les informa-tions et registres de la paroisse. Il y tient également toute la comptabilité de la fabrique. Au moyen de cette technologie, le curé Pleyer s'affirme être un administrateur beaucoup plus efficace que son prédécesseur. Avec le curé Pleyer, les finances de la paroisse sont entre bonnes mains.

Les paroissiens de Béarn réalisent que leur curé est le prêtre le plus scientifique du diocèse. Le curé Pleyer ne s'asseoit pas sur ses connaissances, il cherche à les partager avec les intéressés. Que se soit pour la photographie ou pour l'informatique, à l'occasion, il donne des cours à ceux qui veulent se perfectionner. Dernièrement, il a organisé le système informatique de l'évêché de Rouyn-Noranda et il a initié d'autres curés de paroisse à cette discipline.

De nature humble et timide, le curé Pleyer se mêle peu aux activités paroissiales. Au contraire du curé Lachapelle, il refuse d'être fêté. Il ne cherche pas les honneurs. Par contre, il est très attentif à son prochain. À toutes les semaines, il se rend à l'école pour les cours de catéchisme.

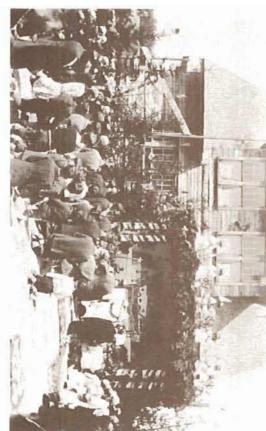
Le curé Pleyer correspond à l'image des prêtres des années 1980. À une époque où il n'est plus de mode que le curé soit le pilier de la paroisse, il a su s'y faire. Pourtant, il est toujours disponible pour tous les services du culte.

L'histoire religieuse de Béam se veut particulière. Deux seuls curés résidants s'y sont succédé: le chanoine Joseph Lachapelle y a consacré cinquante années et le curé Pleyer près de trente ans. Ce dernier est toujours actif à Béam en 1987 et il marche dans les traces du chanoine Lachapelle. Pourtant, un demisiècle d'apostolat avec le même curé, ça marque une paroisse.

Même s'il est mort depuis vingt ans, en 1987, le souvenir du curé Lachapelle plane toujours sur Béarn.

Reposoir chez Ambroise Bellehumeur,
Collection: Marie-France Salnt-Onge.





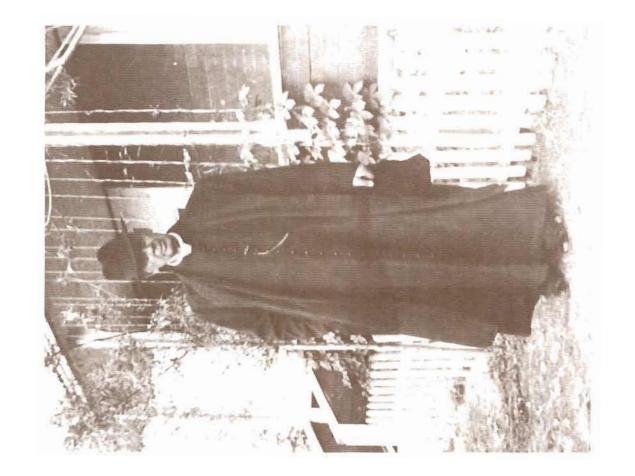
Reposoir et arrivée de la procession chez Odilon Gaudet, aujourd'hui Damien Gaudet. Remarquez les anges vivants, en

haut.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

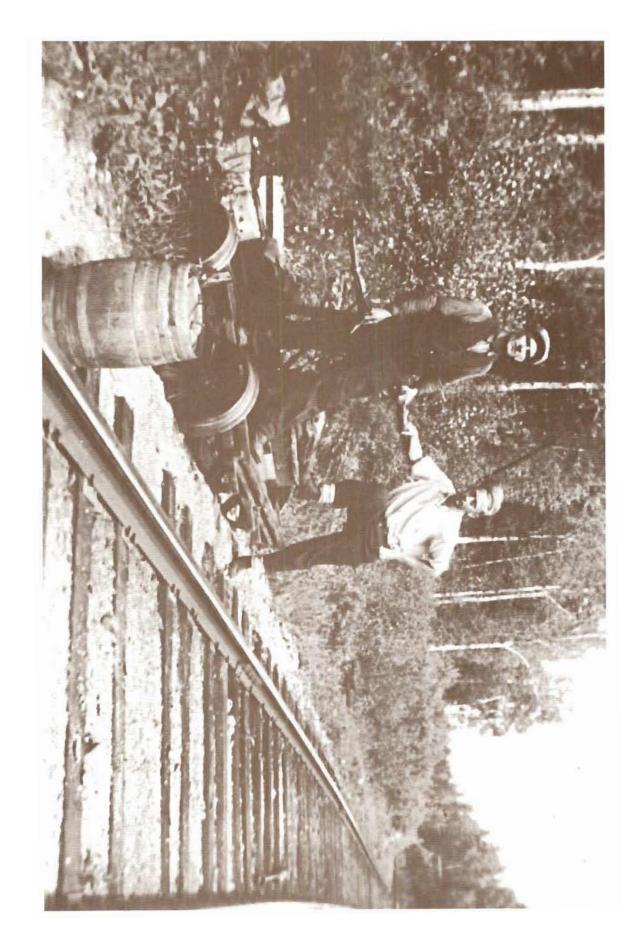
Le souvernir du curé Lachapelle plane toujours sur Béarn.







Collection: Camille Gaudet



"Imaginez la joie des gens de Béarn de pouvoir se déplacer par train durant l'hiver, alors que les chemins étaient fermés. Fini le temps où il fallait aller chercher les marchandises au quai de Ville-Marie, souvent avec des chevaux!!!"

Florent Gaudet

LE CHEMIN DE FER DU CANADIEN PACIFIQUE AU PAYS DU FORT-À-MÉLASSE

ENFIN UN CHEMIN DE FER AU TEMISCAMINGUE... AVEC BEARN SUR LE TRAJET

La Scierie Béarn a profondément modifié la vie de la localité au cours des années 1980, mais le Canadien Pacifique en a fait tout autant pour le développement économique et social de la municipalité, à partir de 1922. En effet, le prolongement de la ligne ferroviaire du lac Kipawa jusqu'à Angliers va bouleverser tout le système des transports et des communications du Témiscamingue en général et de Béarn en particulier.

Entre 1885 et 1920, Béarn figurait plutôt comme une colonie perdue à l'intérieur du Témiscarningue. Les distances à couvrir pour atteindre les autres paroisses étaient longues à cause de la mauvaise qualité des routes et de la lenteur du moyen de transport du temps: le cheval. Si Béarn était isolé dans sa propre région, la localité était carrément hors du monde par rapport au reste du Québec.

Il faut avoir vécu cette époque pour comprendre l'isolement de la communauté. Pour s'approvisionner, les Béarnais n'avaient pas d'autres choix que de se rendre à Ville-Marie, la porte d'entrée du Témiscamingue de l'époque. Toutes les communications avec l'extérieur passaient inévitablement par le lac Témiscamingue puisque tout arrivait par bateau.

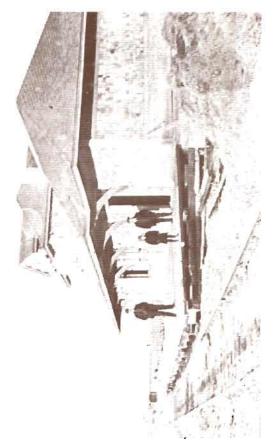
Après plus de vingt-cinq années de démarches, la population du comté voit enfin le Canadien Pacifique étendre son réseau au Témiscamingue. En 1922, pour répondre aux besoins des compagnies forestières, la compagnie ferroviaire décide de prolonger sa voie ferrée du lac Kipawa jusqu'à Angliers en passant par Béam plutôt que par Ville-Marie.

En 1922, le Canadien Pacifique entreprend la construction du

chemin de fer à partir de Kipawa jusqu'à Dozois dans le canton Mercier. De là, la ligne s'allonge dans les cantons Tabaret et Mazenod, donnant naissance à la petite communauté de Laniel. En 1923, la voie ferrée dépasse les limites de Fabre (Fabre-Station) et rejoint Béarn. L'année suivante, la ligne atteint finalement Angliers. L'arrivée du train au Témiscamingue va révolutionner le monde des transports et des communications. Assurant un transport plus rapide et un service à l'intérieur des terres, le Canadien Pacifique va donner le coup de grâce à la navigation sur le lac Témiscamingue.

Ignorée jusque là, Béarn se retrouve maintenant bien positionnée sur le nouveau circuit ferroviaire, alors que Ville-Marie se situe dans l'arrière pays puisque le tracé principal ne passe pas par le chef-lieu. Afin de pallier à cette lacune, un embranchement secondaire est mis en place à partir du relais 50, à la limite Nord de la municipalité de Béarn, pour atteindre Ville-Marie à reculons. À son tour, par le biais de la voie ferrée, Béarn devient alors la porte d'entrée pour Ville-Marie.

Pour Béam, le chemin de fer devient vite un actif important. D'abord, il brise l'isolement de la communauté, il rapproche la paroisse du reste du monde, il procure de nombreux emplois pour la localité et il assure en bonne partie la prospérité du village.



BÉARN-STATION

Avec la venue du chemin de fer, Béarn a aussi eu droit à sa gare, érigée au Sud de la paroisse, en 1924, près du chemin menant à Scierie Béarn aujourd'hui. Il faut attendre quelques années avant que le CPR ne se décide à nommer un chef de gare permanent à Béarn-Station. Au début, c'est le chef de gare de Ville-Marie qui supervise aussi Béarn. De plus, la compagnie confie la surveillance de la gare à Jos Brault et lui accorde la permission d'y demeurer. Son rôle se limite à transmettre la marchandise aux clients.

George Eaton devient le premier agent de gare résidant à Béarn. En 1929, Connie Dwyer prend la relève et, plus tard, Delphis Guindon lui succède. En 1940, Charles Fortier prend la relève puis, à son tour, Oscar Bourgeau, Mack Kelly, Jean-Louis Geseron, Yvon Lafrenière et Ghislain Lessard occuperont le poste d'agent de station.

Avant 1950, il n'existait pas de station radiophonique au Témiscamingue. Pourtant, les Béarnais se tenaient au courant de l'actualité grâce au chef de gare qui était en communication constante avec l'extérieur par le biais du téléphone et du télégraphe du CPR.

Pendant de nombreuses années, l'arrivée du train servait d'attraction principale pour la localité. Les habitants du village se rendaient souvent à la gare pour voir qui débarquait du train.

Parmi toutes les gares du nouveau circuit, celle de Béarn est vite devenue la plus achalandée. Plusieurs voyageurs à destination de Lorrainville et de Laverlochère préféraient descendre à Béarn afin de s'éviter l'ennuyant et long détour par Ville-Marie.

La famille Morin à la gare.

Collection: Rosaire Douaire.

Ceux qui ont voyagé sur la ligne ferroviaire du Témiscamingue se souviennent des locomotives 436 et 305, les plus couramment utilisées sur le tronçon Témiscaming-Angliers. Les trains étaient mixtes, c'est-à-dire qu'ils transportaient et de la marchandise et des passagers.

Le train révolutionne le mode de transport. Il fournit une souplesse, une facilité et une rapidité pour les déplacements, choses inconnues jusque-là. Imaginez un peu la satisfaction des gens de Béarn qui peuvent se déplacer beaucoup plus vite du Nord au Sud du Témiscamingue sans compter qu'ils peuvent sortir beaucoup plus facilement de la région.

Les longs voyages en train étaient particulièrement appréciés l'hiver. Auparavant, durant les saisons froides, les habitants de la région se retrouvaient emprisonnés dans leur comté. La neige obligeait souvent la fermeture des routes et la glace paralysait la circulation des bateaux sur le lac Témiscamingue. Par contre, le train parvenait à se frayer un chemin beau temps, mauvais temps, douze mois par année.

Le chemin de fer était la façon la plus commode de descendre "en bas" à Montréal. Á Béarn, à chaque jour, on pouvait embarquer à bord du train de 15h00 à destination de Montréal. Le trajet durait dix-sept heures et les voyageurs arrivaient donc dans la métropole le lendemain matin à 8h00. Au cours des années 1930 et 1940, le CPR organisait des excursions à 1¢ du mille, deux fois par année. C'était une grosse aubaine et bien du monde en profitait. Pour la modique somme de 25 cents, les Béarnais pouvaient sauter dans le train à leur gare et se rendre à Ville-Marie pour y faire leurs commissions. Combien de couples ont ainsi pris le train en route vers le voyage de noces rêvé!

Les wagons des passagers étaient éclairés par des lampes au carbure et chauffés par des poêles à charbon.



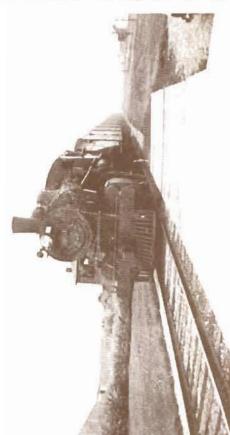


En attente à la gare: Léo Brault, Charles Fortier, le chef de la gare, et Eugène Laliberté.

Collection: Florent Gaudet.

Le train entre en gare à Béarn. À geuche, la grange de M. Philippe Lèger; à droite, la maison de M. Cadotte.

Collection: Émery Gaudet.





En attendant le train pour le voyage de noces! Le couple Jules Saint-Onge et Jeanne Bellehumeur entouré des membres de la

famille. Collection: Lucette Gaudet-Ferron.

C'est par train que les jeunes de Béarn allaient poursuivre leurs études supérieures à Rigaud ou au Collège Sacré-Coeur de Sudbury. Plusieurs conservent en mémoire les souvenirs des longues randonnées du temps des fêtes. Pour ces périodes, les trains étaient bondés en majeure partie d'étudiants et plusieurs passagers se résignaient à faire le trajet debout dans les wagons à bagages.

Évidemment, l'atmosphère était à la fête. Dans le groupe, on parvenait presque toujours à dénicher des joueurs de musique à bouche et même des "gigueux" comme Édouard Héroux qui pouvait se démener des heures durant sans se fatiguer. Le "party" durait aussi longtemps que le train roulait, au grand désespoir des employés de chemin de fer.

Même le Père Noël, paraît-il, renonçait à son traîneau tiré par des rennes pour faire sa tournée en train. Il s'embarquait au Pôle Nord... situé pas très loin, à l'"Arnouche".

Et puis, il y avait les trains spéciaux du dimanche commandités par M. Simon Benoît de Témiscaming. Ces voyages organisés permettaient à l'équipe de hockey de Témiscaming de venir affronter celle de Ville-Marie. Tous ceux qui le désiraient pouvaient monter à bord aux frais de M. Benoît, le long du parcours.

Les cheminots partwet ess travail sur la zoie ferrée.

Collection: Camille Gaudet

Camille Gaudet a été au service du CPR durant 43 années et il a certes collaboré à l'embauchage de ses concitoyens.

Collection: Camille Gaudet

LE CPR: GAGNE-PAIN DES BÉARNAIS

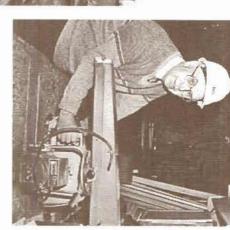
Pour Béarn, la venue du chemin de fer signifie bien plus qu'un meilleur moyen de tranport. En effet, le CPR va procurer des emplois, donc des salaires, à bon nombre d'hommes de la paroisse. C'est un gros actif pour l'économie de la municipalité, l'une des plus pauvres du comté, puisque, à ce moment-là, il n'existait aucune industrie à Béarn et que les fermes n'étaient pas aussi prospères qu'à Saint-Eugène, par exemple. Au temps de la crise ou de la guerre, ces employés se trouvaient privilégiés à cause de la sécurité du revenu.

Plus d'une centaine de Béarnais ont travaillé pour le CPR au cours de l'histoire du chemin de fer au Témiscamingue. Pour une certaine période, pas moins de quatre vingts hommes de la paroisse étaient à l'emploi de la compagnie en même temps. Aucune autre paroisse du Témiscamingue n'a fourni autant de personnel pour la voie ferrée.

La légende veut que la compagnie embauchait surtout des hommes de Béarn parce qu'ils avaient la réputation d'être plus robustes qu'ailleurs et plus durs avec leur corps. Ils consommaient, paraît-il, beaucoup de mélasse ce qui leur procurait une santé de "fer". Cependant, l'influence d'hommes comme Camille Gaudet, natif de Béarn et contremaître aux ponts et chaussées pendant trente-cinq années, a certainement contribué à l'embauche de ses concitoyens.

Quelques Béarnais ont été au service du CPR pour de très longues périodes. Plusieurs y ont fait carrière. (Grand) Louis Quedet était considéré comme le doyen des employés de chemin de fer à Béarn. Embauché presque en même temps que Léo Brault, Omer Brault, Rosario Pétrin et d'autres, ces chemi-





Deux des premièrs employés du CPR à Béarn: (Grand) <u>Louis Gaudel et Omer</u> Brault.

Collection: Alma Gaudet.





M. Rosario Pétrin, l'un des premiers emplayés du CPR à Béarn, se rend au travoal avec un úttelage de chiens. On le

voit ici à la sortie Sud du village avec "Rex" et "Pitou". Collection: Thérèse Pétrin-Mauseau.

nots touchaient un salaire d'un dollar par jour à leur début. Ils travaillaient six jours sur sept, dix heures par jour. Par la suite, le salaire est passé à 2,50\$, soit 25 cents l'heure, un revenu quand même supérieur au dollar par jour versé aux journaliers ou aux hommes de chantiers. En 1956, les cheminots recevaient un dollar l'heure.

Pour Louis Gaudet, le métier de cheminot consistait surtout à l'entretien de la voie et il devait manoeuvrer des petites voiturettes sur la ligne: des "péteux" ou des "hand-cars à bras". Pour faire avancer ces machines sur la voie ferrée, les hommes pompaient une manivelle sur la plate-forme. Le travail n'était pas facile et les hommes devaient redoubler d'ardeur pour parvenir à monter les pentes. Laissés sans abris sur ces engins, les cheminots subissaient toutes les rigueurs climatiques: ils prenaient froid l'hiver, se faisaient dévorer par les mouches noires au printemps, suaient à grosses gouttes l'été et se retrouvaient tout trempés au cours des journées pluvieuses de l'autonne.

Après trente-trois années de service, Louis Gaudet a finalement pris sa retraite. Pour sa part, Eugène Laliberté s'est retiré à 65 ans après trente-deux ans de métier comme préposé aux pompes pour les locomotives à vapeur. Camille Gaudet a servi la compagnie durant 42 ans. Les membres des familles Laliberté, Beaudoin et Odilon (Chico) Gaudet ont presque tous travaillé pour le CPR. La famille Brault a aussi fourni de bons bras. L'un deux, Maurice, est toujours à l'emploi de cette compagnie depuis 29 ans.

Photo du haut: Marcel Rocheleau et Alcide Manseau, cheminots, un métier pas toujours facile.

Collection: Camille Gaudet.

Photo du bas: Les hommes de la famille Laliberté ont presque tous travaillé pour le CPR. Ici, on voit Eugène Laliberté avec son épouse Armandine Lepage et le bébé Donat; en avant: Imelda et Prudentienne.

Collection: Aline Carpentier.





M. Jean-Baptiste Lauriault, de Webbwood, Ontario, premier contremaître du CPR à Béarn. Il a occupé ce poste durant onze années.

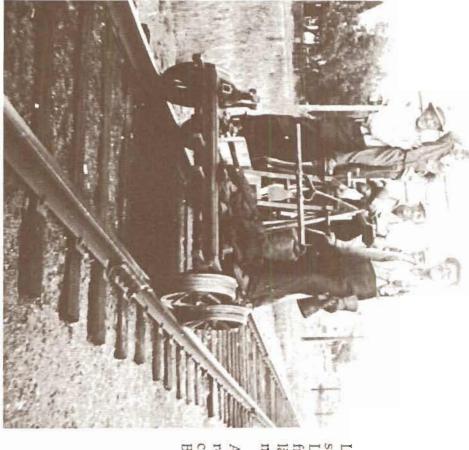
Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



TABLEAU 9: LES EMPLOYÉS DU CPR À BÉARN

Voici la liste, peut-être incomplète, des hommes de Béarn qui ont travaillé pour le CPR:

Audet, Réjean	D-II-L	Donnel Language	Livenin Edonoud	
Augel, Gaston	benenumeur, Koger	Forget, Josephat	rieroux, Egonara	Mathieu, Caetan
Audet, Jean-Claude	Boucher, Alexis	Torget Ottor	Laliberté, Eugène	manned, Jean-Claude
	Boucher, Noël	Gaudet, Camille	Laliberté, Donat	Morin, Alphonse
Arpin, Albert	Boucher, Olier	Gaudet, Odilon	Laliberté, Paul	Morin, Normand
Arpin, Marcel		Gaudet, Damien	Laliberté, Raynald	Morin, Gilles
200	Brault, Léo	Gaudet, Noël	Laliberté, Joseph	
Beauchamp, Wilbrod	Brault, Omer	Gaudet, Roger		Pétrin, Rosario
Beauchamp, Maurice	Brault, Maurice	Gaudet, Florent	Laperrière, Roger	Pétrin, Joseph
Beauchamp, Réal	Brault, Mario	Gaudet, Réjean		Pétrin, Georges
Beauchamp, Marcel	Brault, John	Gaudet, René	Léger, Paul	Pétrin, Placide
	Brault, Jacques	Gaudet, Louis (Père)	Léger, Étienne	
Beaudoin, Ferdinand	•	Gaudet, Louis-Georges	Léger, Sylva	Rheault, Armand
Beaudoin, Armand	Brisson, Albert	Gaudet, François	Léger, Florida	
Beaudoin, Clément	Brisson, Alfred	Gaudet, Ovila		St-Onge, Jules
Beaudoin, Antonio	Brisson, Jules	Gaudet, Henri	Lepage, Hermas	St-Onge, Francois
Beaudoin, Fernand	Brisson, Louis-Albert	Gaudet, Étienne	Lepage, Léo	
	Brisson, Marcel	Gaudet, Patrick	Lepage, Adrien	Trudel, Henri
Bélanger, Joseph	Brisson, David	Gaudet, Philippe		Trudel, Omer
Bélanger, Hector		Gaudet, Denis	Lessard, Placide	Trudel, Léo
Bélanger, Adrien	Carpentier, Anicet	Gaudet, Ludovic	Lessard, Ghislain	Trudel, Adalbert
Bélanger, Donald	Carpentier, Florian	Gaudet, Dominique		Trudel, Michel
•			Manseau, Antoine	Trudel, Marcel
Bellehumeur, Georges	Descôteaux, Marcel	. Gervais, Aristide	Manseau, Alcide	Trudel, Octave
Bellehumeur,		Gervais, Albert	Manseau, Edouard	Trudel, Paul
Alphonse	Douaire, Fernand	Gervais, Azelus	Manseau, Télesphore	Trudel, Jean
Bellehumeur,	Douaire, Jean-Marie	Gervais, Jean-Marie	Manseau, Vincent	
Bertrand		Gervais, Mathilda	Manseau, Armand	
Bellehumeur, Henri- Paul	Daoust, René	Gervais, Donald		



Après la construction de la ligne, Jean-Baptiste Lauriault a dirigé les cheminots pendant près d'une dizaine d'années. Après son départ, se succèderont comme contremaîtres:

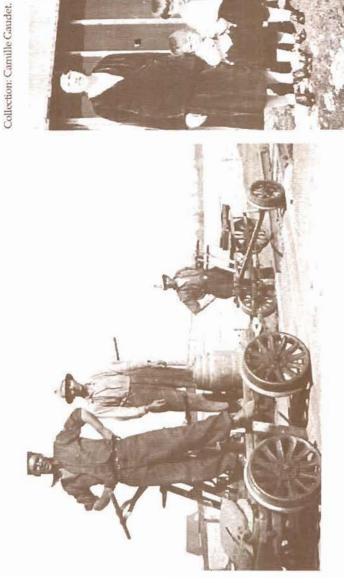
Ovila Demers
Eddy Matte
Tom Sawyer
Monsieur McCarthy
Henry Bean
Alcide Martel
Ferdinand Beaudoin
Antoine Manseau
Alphonse Morin
Clément Beaudoin

La venue de contremaîtres et de chefs de gare de l'extérieur, surtout de l'Ontario, modifiera la mentalité du village. Les Lauriault et les anglophones transmettront leur mentalité franco-ontarienne et canadienne-anglaise aux Béarnais jusque-là repliés sur un mode de vie identique, dû à la parenté et à la même origine des familles de la localité.

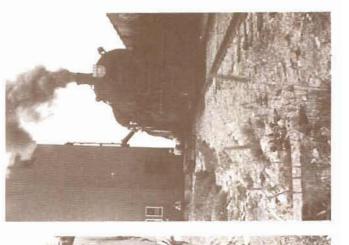
Aujourd'hui, les belles années de travail pour le CPR sont révolues. Il ne reste plus que quatre employés réguliers de la compagnie à Béarn en 1987: Clément Beaudoin, Maurice Brault, Alphonse Morin et Paul Laliberté.

Henry Bean, contremaître avec Louis Gaudet et Irénée Lapointe.

Collection: Camille Gaudet,



M. Ferdinand Beaudoin, un autre contrerraitre, avec son épouse Claudia et deux de ses enfants: Armand et Fernand. Un autre de ses fils, Clément, sera le dernier contremaître du CPR sur la ligne.





Collection: Paul Léger.

LE CPR: POUR S'APPROVISIONNER DE L'EXTÉRIEUR

Avec le CPR, fini le temps des longs déplacements à cheval pour aller chercher les provisions au quai de Ville-Marie. Grâce au train, toutes les marchandises convoitées étaient livrées directement à la gare de Béarn: ciment, fer, pétrole...

Une foule illimitée de produits parvenaient directement au village. De pleins wagons d'engrais chimiques s'arrêtaient dans la localité. Ces fertilisants étaient livrés un peu partout pour les terres de tout le comté. Il en était de même pour les chevaux en provenance de l'Ouest canadien. Même la "boisson" parvenait discrètement par train dans cette paroisse où règnait la sévère prohibition. Et puis, il y avait d'importants déchargements de mélasse, raconte-t-on...

Le chemin de fer favorisait aussi les achats par catalogues sur une plus grande échelle. Bien assises chez elles, les familles commandaient leurs vêtements, leurs meubles, leurs machineries... chez Eaton, Simpson et Dupuis & Frères. Plus d'une fois, les paquets de ces magasins ont rempli à craquer l'entrepôt de la gare.

D'autre part, le train permettait également d'acheminer à Béarn des produits de luxe jusque-là inaccessibles. Par exemple, la maison de pension d'Albert et Élizabeth Gaudet commandait sa crème glacée directement de North Bay et la faisait livrer par train. Durant l'été, elle était conservée à l'intérieur de gros blocs de glace qui fondaient lentement chemin faisant. Lors des canicules, la crème glacée arrivait quand même à destination... un peu plus molle qu'à l'ordinaire.

LE CPR: POUR VENDRE À L'EXTÉRIEUR

Les Béarnais apprennent vite à tirer profit du passage du train chez eux. Grâce au CPR, ils peuvent acheminer une bonne partie de leurs productions vers les marchés extérieurs: matières premières, bétail, foin, bois de pulpe... Toutes ces expéditions fournissent des revenus supplémentaires aux fermiers, chose impossible sans la présence du chemin de fer.

Mine de rien, grâce au train, les familles de Béarn vont survivre durant la crise économique en vendant du bois de pulpe aux compagnies papetières. Les cultivateurs vont acheminer le bois de leur lot au moulin de Témiscaming, à Cornwall, à Thorold et même à North Tonorwanda, État de New-York. Pendant plusieurs années, il était fréquent de voir des "montagnes de pitounes" encombrer la cour de la gare de Béarn. On se disputait les wagons. Cinq cents wagons par année étaient nécessaires pour ce type de transport et il n'était pas rare de voir partir deux trains de marchandise la même journée. Ce transport a nécessité la mise en place d'une voie d'évitement.

Les cultivateurs ont également vendu de grosses quantités de foin grâce au CPR. Entre autres, un M. Fafard de Saint-Hyacinthe achetait le foin de qualité de Béarn pour le revendre comme nourriture de chevaux de course dans le Sud des États-Unis et aux Bermudes.

Enfin, les fermiers tiraient aussi profit du chemin de fer pour l'expédition des animaux aux abattoirs de Montréal et de Toronto et pour la livraison de la crème à Renfrew et Cobden, Ontario.

Marie-Anna Désalliers, lors d'une cueilleite de bleuets dans le rang 9.

Collection: Cyrille Bellehumeur.



LE COMMERCE DE LA MANNE

bleuets. Auparayant, les familles ramassaient les petits fruits développement d'une nouvelle production commerciale: les Par ailleurs, le chemin de fer fut directement responsable du transport par train, les Béarnais ont réalisé qu'ils pouvaient pour leur usage personnel. Avec la facilité et la rapidité du commercialiser ce produit.

vente des paniers de bleuets procure des revenus intéressants Au cours de la crise économique, la mode est aux bleuets. La monde gagne les collines avoisinantes en saison. À cause du "Grand brûlé" derrière sont reconnus comme le paradis des Comme les enfants peuvent participer à cette corvée, tout le feu qui a rasé le rang 9 durant les années 1910, ce rang et le que peu de familles peuvent se passer en ces temps durs.

place des couverts dessus. En général, les marchands accordent Les habitants portent leurs cueillettes aux magasins généraux d'Augustin Carpentier et d'Ambroise Bellehumeur. Chez ces marchands, on transvide les bleuets dans des paniers et on cinquante sous du panier aux cueilleurs.

vaient entre 35 et 70 cents du panier, dépendamment de la depaniers par train vers les marchés de Toronto. Les marchands ne tiraient pas de gros profits de ce commerce puisqu'ils rece-Au cours des meilleures saisons, on a expédié de 500 à 1000 manière de venir en aide, en ce temps de crise, aux pauvres mande. Ils s'en contentaient, toutefois, puisque c'était une familles qui étaient des clients réguliers du magasin.

LE FORT-À-MÉLASSE

Certaines paroisses du Témiscamingue ont reçu des surnoms dont on ne connaît pas toujours l'origine. C'est le cas de "La Bidoune" pour Laverlochère et du nom de "Fort-à-Mélasse" qui a longtemps "collé" à Béarn.

Quelques-uns en sont humiliés, voire insultés, d'autres en rient. Quelques personnes ont même déclaré que le "Fort-à-Mélasse" ce n'était pas à Béarn mais plutôt du côté de l'"Arnouche" ou de Fabre-Station. Á mes yeux, ce sobriquet possède plutôt un cachet poétique. Les forts comme la mélasse sont des symboles de force, de protection, de vitalité et de santé. Pourquoi s'en offusquer?

Quand vient le temps de préciser l'origine du nom, personne ne s'en souvient vraiment. Il semble que, autrefois, les familles de Béarn consommaient beaucoup de mélasse, plus qu'ailleurs. C'était probablement partout pareil dans les autres paroisses du Témiscamingue mais les Béarnais se sont acquis la réputation d'en être de grands consommateurs. Entre 1900 et 1945, la mélasse représentait le dessert favori d'hiver pour la plupart des familles de la paroisse, puisque les fruits n'étaient pas disponibles en cette saison. C'était un produit très nutritif et bon marché.

S'il est vrai que les Béarnais étaient de grands consommateurs de mélasse, pourquoi en mangeaient-ils plus qu'ailleurs? Puisque la plupart des pionniers étaient parents entre eux, se peut-il que l'usage de la mélasse se soit répandu comme une tradition culinaire familiale? Une chose est claire toutefois. Le nom de "Fort-à-Mélasse" s'est propagé non pas parce qu'on voyait les Béarnais manger beaucoup de mélasse mais bien parce qu'on les voyait en acheter beaucoup. Au tout début de la colonie, les résidants de Béarn allaient chercher leurs provisions au quai de Ville-Marie. Á l'époque, tous les produits se

vendaient en gros et la mélasse était achetée au tonneau qu'on recyclait par la suite comme récipient pour l'eau. Évidemment, quand un colon de Béarn se rendait à Ville-Marie, il rapportait les arrivages pour tout le monde. Or, à lui seul, le commissionnaire s'appropriait d'une grande quantité de tonneaux de mélasse arrivés par bateau. Ne sachant pas que l'homme approvisionnait la paroisse, les résidants de l'endroit se montraient intrigués par de tels achats.

Un peu plus tard, les Béarnais allèrent s'approvisionner à Lorrainville. Durant l'hiver, la plupart des hommes travaillaient aux chantiers. Jean-Louis Gaudet, lui, n'y allait pas et comme il possédait un cheval et une voiture, il se rendait occasionnellement à Lorrainville. Laissées seules, plusieurs femmes en profitaient pour lui confier leurs commissions. À Lorrainville, Jean-Louis Gaudet achetait donc de la mélasse pour tout le monde: une dizaine de cruches et de tonneaux à chaque fois. Ça représentait une quantité énorme pour un seul homme! Si on avait su qu'il approvisionnait toute la paroisse!!!

Avec l'arrivée du chemin de fer à Béarn, le nom de "Fort-à-Mélasse" va être définitivement consacré. Désormais, les habitants de la paroisse n'ont plus à se déplacer à Ville-Marie ou à Lorrainville pour obtenir leur dessert favori. La mélasse arrivait sur place à Béarn et en grande quantité. A chacune des livraisons, les employés de la gare déchargeaient plusieurs tonneaux de ce produit. L'entassement des tonneaux formant une barricade, les employés s'amusaient à désigner ce coin du nom de "Fort-à-Mélasse". Le surnom est resté. Evidemment, quelques Béarnais se défendent en disant que cette mélasse était aussi destinée à Lorrainville et Laverlochère d'où la quantité... mais le train se rendait aussi dans ces paroisses...! La mélasse arrivait aussi par camion. Au magasin Léo Brault, par exemple, on accumulait à l'arrière quatre à cinq tonnes de barils de 95 gallons de mélasse, la provision nécessaire pour passer l'hiver. Le printemps venu toute la marchandise était écoulée.

L'équipe du CPR dégage la voie ferrée après la grosse tempête de neige de 1949.

Collection: Camille Gaudet.



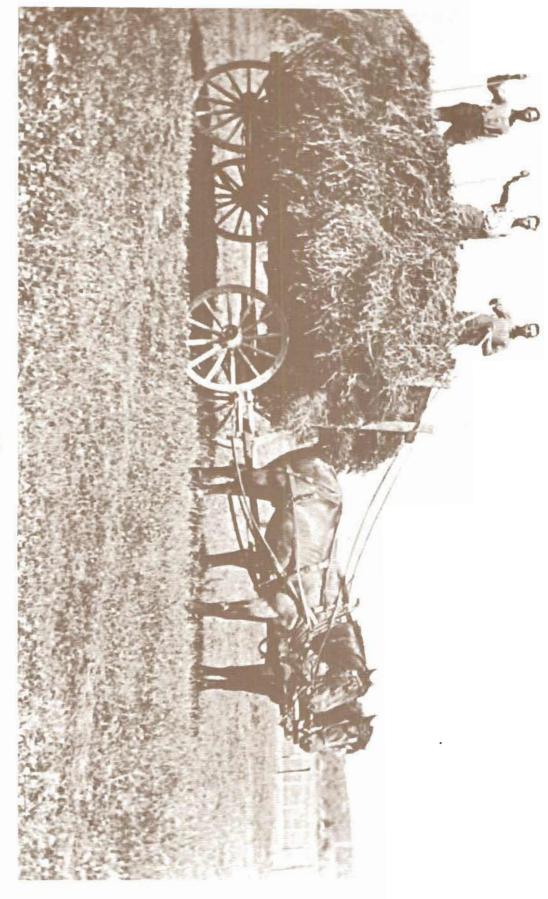
LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Au début des années 1920, le chemin de fer supplante le transport par bateaux. Pour presque un demi-siècle, le train assurera la prospérité de Béarn. Ce sera le seul moyen de transport possible pour l'entrée et la sortie des marchandises dans la localité. Avec les années 1960, l'amélioration du réseau routier témiscamien et la fabrication de gros camions-remorques vont amener une nouvelle concurrence pour le transport lourd. Á partir de cette période, le train ne vient plus à Béarn qu'aux deux jours. Le service passager est bientôt abandonné.

Aujourd'hui, les camions-remorques ont pris la place du chemin de fer et se sont accaparé tout le transport lourd, y compris celui du bois. L'aurait-on cru en 1930? D'autre part, la voie ferrée s'est peu à peu détériorée. Á cause de la baisse de la demande et accumulant des déficits année après année, le CPR ne veut pas investir car il en coûterait trop cher pour la restaurer. Récemment, le CPR abandonnait sa ligne ferroviaire du Témiscamingue. Le train passait à l'histoire, à l'aube peut-être du transport aérien.

Viateur Bellehumeur (au centre) fait les foins.

Collection: Cyrille Bellehumeur.



"Un pays barbare... Une contrée de misère!

Dorilda Plante-Laliberté

C'EST AUSSI LA PETITE-PRAIRIE ET PIE VILLE

BÉARN, C'EST AUSSI LA PETITE-PRAIRIE ET PIE VILLE

En 1912, Saint-Placide de Béarn existe comme paroisse et comme municipalité. Le village s'organise et se développe, plusieurs rangs sont occupés. Pourtant, la colonisation de Béarn ne s'arrête pas là.

À partir de 1917, d'autres habitants s'implantent dans le rang 3 du canton Laverlochère qu'ils intègrent ainsi à la localité. Durant la crise économique des années trente, un nouveau mouvement de peuplement gagne l'Est de la paroisse et ces valeureux colons fondent Pie Ville. Ainsi, de 1915 à 1940, la municipalité poursuit sa croissance.

Marie Savard, le premier résidant du rang La famille de Télesphore Carpentier et de 3 dans le secteur de la "Petite Prairie"

Collection: Collette Bernard.





DERRIÈRE LE RANG 2... C'EST LE RANG 3

Laverlochère, le rang 2 s'est ouvert lui aussi. À mesure qu'arrivent les nouveaux colons, que les premiers rangs s'emplissent Au début du siècle, immédiatement après le rang 1 du canton et que les fils des habitants cherchent à s'établir à leur tour, il aut trouver d'autres lots inoccupés dans la paroisse.

sont déjà occupés. Ceux qui veulent s'établir dans cette paroisse doivent donc chercher plus loin, du côté des rangs 3 et 4. Or pour la plupart, les lots de ces rangs se situent sur un terrain sablonneux, parfois dans un désert quand ce n'est pas carrément peuplés. Dans le canton Laverlochère, les rangs 1 et 2 À Béarn, en 1915, les cantons Duhamel et Fabre sont large ment en pays de montagnes et de collines.

rang peuvent peut-être attirer quelques courageux défricheurs. Pour cette raison, les lots du rang 4 n'intéressent personne à l'époque. Dans le 3, seules les terres des deux extrémités du

résigner à y vivre presque en solitaire puisque les terres voisidroit est connu sous le nom suave de "Petite-Prairie", en bordure du chemin de pénétration aujourd'hui. Plus tard, Donat l'élesphore Carpentier devient le premier brave à occuper le rang 3. En 1911, il fait l'acquisition des lots 3, 4 et 5. Il doit se nes, sur les rangs 2 et 3, se révèlent plutôt désertiques. L'en-Gaudet succède à Télesphore Carpentier.

lots sur le rang 2, de chaque côté de l'actuel chemin de pénétration. Armand Duquette et puis Henri-Paul Bellehumeur pren-Plus près du village, en 1914, Henri Francoeur obtient deux nent la relève. Guy Saint-Arnaud y demeure aujourd'hui.

Aujourd'hui, la "Petite-Prairie" n'est plus qu'un lieu de passa-ge pour se rendre au ski de fond "Skipie", aux lacs Saint-

La famille de David Brisson et de Marie-Louise Charbonneau, première installée dans le rang 3 Nord. Photo prise en 1904.

Collection: Alfred Brisson.

Amant, aux camps de chasse, à Hunter's Point ou encore aux principaux lieux d'abattage de Scierie Béarn. Michel Gaudet, un résidant du village, détient maintenant la propriété de certaines terres. Il les a exploitées pour le foin mais la végétation semble vouloir reprendre ses droits naturels en 1987.

À l'autre bout du rang 3, au Nord, David et Jean-Baptiste Brisson s'installent sur des terres dès 1917. Un des pionniers de la paroisse, Israël Gaudet, les rejoint au cours de la même année. Dans ce secteur, seuls les lots 18 à 24 sont convoités.

D'autres suivent. Ils ont pour noms Joseph Dumais, Julien I. Gaudet, Albert Arpin, Hervé Morin, Henri Lepage, Adalbert Perreault, Roger Lessard, Lionel Perreault... et j'en passe sûrement. Chacun de ces cultivateurs y vit le temps d'élever la famille.

Comme les enfants ne se montrent pas intéressés à prendre la relève, peu à peu la plupart des lots du Nord du rang 3 passent aux mains des habitants du rang 2 qui agrandissent ainsi leurs fermes. Après cinquante années de vie active, le rang 3 se vide complètement. Depuis une dizaine d'années, presque plus personne n'habite ce secteur, sauf Jean-Paul Girard et sa famille qui y demeurent pour rappeler que le rang 3 c'est aussi un coin de Béarn.





Deux couples du rang 3: les Brisson et les Dumais, au mariage d'Albert Bellehumeur. À l'avant: David Brisson et son épouse Marie-Louise Charbonneau. En

arrière: M. et Mme Joseph Dumais, Albert Bellehumeur et Rose son épouse, Ernestine Martel et Ambroise Bellehumeur.

Albert Arpin et son épouse Yvette Bellehumeur, habitants du rang 3. M. Arpin fut le premier enfant de Béarn baptisé par le curé Lachapelle en 1910.

Collection: Yvette Arpin.



La famille d'Albert et Yvette Arpin. En avant: Suzette, Idèle, Yvette la mère, André, Gilles, Albert le père, Suzanne. À l'arrière: Agathe, Carmelle, Gisèle, Brigitte, Huguette, Marcel.

Collection: Yvette Arpin.



Julien I. Caudet et son épouse Blanche Beauregard, installés dans le rang 3.

Collection: Julien I. Gaudet.



Aline Bibeau et son mari Roger Lessard du rang 3.

Collection: Marguerite Roy.

L'école du rang 3. De gauche à droite: Françoise Caudet, Marie-Claude et Roméo Lepage, François et Donald Gaudet, Jean-Guy Lepage et Yves Caudet.

Collection: Cécile Gaudet.





PIE VILLE À L'ORIGINE

Tout comme pour le "Fort-à-Mélasse", Pie Ville est un nom qui colle à l'histoire de Béarn. Aujourd'hui, il ne reste rien de Pie Ville. Pour plusieurs Pie Ville c'est une éclaircie sur le chemin de pénétration; Pie Ville c'est un terrain en friche au coeur de la forêt; Pie Ville ce n'est même plus un village fantôme; Pie Ville c'est un souvenir d'un temps révolu, de gens qui y ont vécu puis qui y sont repartis... on ne sait plus très bien pourquoi.

La grande période du développement de Pie Ville correspond à la décennie de 1930. Pourtant, avant cela, certains Béarnais fréquentaient le secteur à l'occasion. Encore une fois, les Bellehumeur sont les premiers à explorer ce territoire.

Á partir de 1910, Lactance Bellehumeur en fait un territoire de chasse. C'est lui qui trace le premier chemin, ou plutôt le premier sentier, pour s'y rendre à partir du rang 9. Il y construit la première bâtisse, un petit camp de chasse, qui sera visité par d'autres amis trappeurs comme Alfred Brisson. On raconte que ce camp était particulièrement fréquenté en temps de guerre puisqu'il servait de cache pour les hommes de Béarn qui refusaient d'aller se battre en Europe.

Ambroise Bellehumeur chasse aussi dans le secteur à l'époque où il exploite les terres du "Grand brûlé" voisin.

Au cours des années 1920, quelques familles de Béarn prennent l'habitude de s'y rendre au début de l'été pour la cueillette des fraises. Elles montent en tombereau par le rang 9. Bientôt, le chemin se montre franchement impraticable et la voiture menace régulièrement de verser lorsqu'elle frappe les roches nombreuses sur le terrain. Souvent, il faut abandonner le tombereau en chemin et poursuivre la route à pied. La cueillette des fraises ne récompensent pas toujours suffisamment les efforts fournis.

D'où vient le nom de Pie Ville? Personne ne semble le savoir exactement. Quelqu'un prétend qu'il y avait un nombre incroyable de pies à cet endroit au début du siècle. Bien sûr, il y avait un nombre considérable d'oiseaux qui gazouillaient dans les arbres de ces lieux, mais étaient-ce des pies? Peu probable.

Une autre version est racontée plus souvent. Une jeune fille de Béarn (dont je tairai le nom par discrétion) était particulièrement bavarde. Au village, on la surnommait "la pie". Quand son mari est allé s'installer dans la nouvelle colonie, les gens de la paroisse s'amusèrent à dire que la pie du village était déménagée... à Pie Ville.

PIE VILLE, AU TEMPS DE LA CRISE

En 1929, une nouvelle crise économique frappe le monde entier. C'est la grande misère à la grandeur du Québec. Encore une fois, le clergé catholique cherche de nouvelles terres pour y expédier les chômeurs des villes.

De 1930 à 1935, le gouvernement encourage la colonisation en accordant des primes de défrichement et de premiers labours. Une bonne partie de l'Abitibi se développe massivement durant cette période. Pour le Témiscamingue, le curé Louis-Zéphirin Moreau se voit confier la tâche de missionnaire-colonisateur. Il doit assurer le recrutement et l'établissement des familles dans de nouvelles colonies. Quelques localités s'ouvrent à la suite de cette poussée de peuplement du temps de la crise: Moffet, Roulier, Rémigny... et Pie Ville.

Au début des années trente, le curé Moreau prévoit ouvrir un nouveau territoire à la colonisation dans les rangs 6 et 7 du canton Laverlochère, à une douzaine de kilomètres à l'Est de Béarn. La plupart des colons qui s'y installent proviennent du Témiscamingue et surtout de Béarn: de nouveaux chefs de famille qui n'ont pas de terre pour s'établir dans la paroisse ou encore des hommes sans emploi à cause de la crise économique.

Les temps sont durs et il faut survivre. Plusieurs se laissent convaincre par les belles promesses du Département de la colonisation et du curé Moreau. On leur raconte que les terres des nouvelles colonies sont belles, que ça va pousser facilement, qu'ils n'ont qu'à aller voir...

Quelques familles pauvres et sans travail croient en cette propagande. Elles choisissent des lots à Pie Ville, d'autant plus que ça ne leur coûte rien pour s'établir. On leur promet même des octrois pour le défrichement. Pour plusieurs c'est un avantage car à Béarn même ils devraient payer pour l'achat de lots patentés.

En peu de temps, une petite colonie florissante s'organise à Pie Ville. Le hameau compte bientôt une vingtaine de familles:
- Sinaï Plante, un pionnier arrivé à Béarn en 1903 - Sa fille Dorilda et son mari Désiré Laliberté - Son frère, Gaspard Plante, arrivé lui aussi en 1903 - Viateur Bellehumeur, fils de Lactance - Eugène Côté et ses fils Wilfrid, Jogues et Charles - Donat Montreuil, originaire de Lorrainville - Magella Blais - Azarie Desalliers - Joseph Levert - Aurèle Savard - Joseph Goulet - Un Ferron, frère de Wilfrid du village - Un Drolet - Une grosse famille Delorme - Des résidants de Béarn vont également cultiver les terres vacantes.

Le paradis promis n'en est pas un. Pie Ville se montre bientôt sous son vrai jour: un pays barbare où les terres sont pauvres et sablonneuses, une contrée de misère.

Dès le début, pourtant, les colons s'empressent de "faire la terre". Plusieurs ne possèdent pas de connaissances suffisantes en agriculture et ils sont peu outillés pour la plupart. Les lots sont petits et ils rendent mal. Les premières récoltes sont bien pauvres. Seul le sarrasin pousse facilement et les jardins produisent relativement bien.

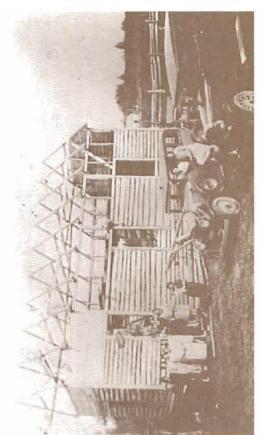
D'autre part, les octrois promis tardent à être versés. Pour survivre, les hommes n'ont d'autres choix, l'hiver venu, que d'aller couper du bois pour les compagnies forestières. Ces bûcherons touchent un dollar par jour en salaire. Après huit mois de ce pénible travail, plusieurs reviennent à Pie Ville avec tout juste 80,00\$ en poche.

Corvèe pour la construction de la maison de Sinaï Plante à Pie Ville en 1932.

La corvée pour la construction de la maison de Sinai Plante.

Collection: Jeannine Caudet-Brault.

Collection: Marie-Anna Fortin.



Le repas bien mérilé après la corcée chez Sinaï Plante. À l'avant, au bout de la table: Léo Brault. À gauche: Liboire Boucher...

Collection: Marie-Anna Frappier.





Dorilda Plante, l'institutrico de Pio Ville photographiée avec son mari Désiré Laliberté.

Collection: Georgette Jolette

LA VIE À PIE VILLE

Malgré tous ces déboires, les colons de Pie Ville tentent quand même de s'organiser de leur mieux. Même si elles se sentent éloignées, toutes les familles se font un devoir d'assister à la messe de 9 h 30 à Béarn, à chaque dimanche.

Pour arriver à l'heure, il faut partir quand il fait encore nuit. Chaque voiture emporte au moins deux familles. Les colons passent toute la journée à Béarn. Puisqu'il faut aller à la messe, aussi bien en profiter pour visiter la parenté, y dîner, puis faire les commissions au magasin général de M. David Gaudet. Pour se rendre à Béarn, le trajet est plutôt compliqué. Il faut d'abord gagner le "Grand brûlé" distant de deux kilomètres. De là, on descend tout le rang 9 puis on remonte vers le village. Seuls les boeufs parviennent à se frayer un chemin dans les sentiers de roches.

En passant par le rang 9, les habitants de Pie Ville font un grand détour. Dans le but de raccourcir la distance, les colons conviennent alors de tracer une route plus directe. Collectivement, bénévolement et sans subsides, les résidants Pie Ville se mettent en frais de construire une route de travers les reliant à Béarn. Cet effort collectif fournit le premier tronçon du chemin de pénétration bien connu aujourd'hui.

À Pie Ville, tout le monde vit péniblement leur retrait du reste du monde. On souffre en silence de l'absence de commerces, de médecins et du curé. Cette situation amène les habitants à se serrer les coudes et à s'entraider. Là peut-être plus qu'ailleurs, les femmes assistent au maximum les maris sur la terre. Les enfants vaquent activement aux travaux de la ferme et de la maison.

Par tous les moyens, les gens de Pie Ville essaient de briser leur isolement. Ils parlent régulièrement de structurer leur



Beatrice Hurtubise, mariée à Eugène Savard, photographiée avec ses enfants. Tre rangée: Cérard, Simone, Aurèle. À l'arrière: Lucien et sa mère.

Collection: Mme Aimé Audet.



propre village. On pense à ouvrir un bureau de poste, à établir des commerces, à bâtir une église. On choisit des emplacements. Tous ces projets tant caressés engendrent de l'espoir mais le temps passe et aucun de ces beaux rêves ne se concrétise.

La plupart des familles installés comptent plusieurs enfants. Même s'ils résident à Pie Ville, ceux-ci doivent bénéficier d'une instruction de qualité. Une des résidantes, Dorilda Plante-Laliberté, détient un brevet d'enseignement élémentaire. Mariée et mère de trois enfants, elle est embauchée par le Département de la colonisation pour enseigner à Pie Ville. Mais comme le hameau ne relève d'aucune commission scolaire locale et qu'on n'y trouve pas d'école, les résidants doivent encore une fois se débrouiller.

Pour dispenser l'enseignement, le couple Désiré Laliberté se bâtit une maison suffisamment grande pour loger la famille... et aussi pour contenir les classes. Dorilda Laliberté enseigne donc dans sa cuisine à une quinzaine d'élèves de la première à la cinquième année. Pour son travail, la "maîtresse" touche un salaire de 32,50\$ par mois mais elle doit fournir le dîner aux élèves.

De leur côté, les familles fabriquent les pupitres nécessaires pour leurs enfants. La classe se meuble ainsi de pupitres de toutes les grandeurs et de modèles variés. Pour le chauffage, les colons fournissent leur part respective de cordes de bois.

Madame Laliberté organise elle-même son enseignement. Durant les cinq années de son mandat, elle n'a jamais reçu la visite de l'inspecteur d'école. Seul le curé Lachapelle se fait un devoir, deux ou trois fois par an, de venir encourager l'institutrice et ses élèves. Á Pie Ville, l'enseignement ne dure que le temps de la colonie. Deux institutrices seulement y ont fait la classe, Madame Joseph Goulet succédant à Dorilda Plante-Laliberté.

QUAND LES MALHEURS S'AJOUTENT À LA MISÈRE...

Une année, un violent feu de forêt se déclare aux limites de Pie Ville. Peu à peu les flammes encerclent le hameau. Les larmes de feu montent très haut dans les airs et le crépitement assourdissant du bois qui se consume annonce presque la fin du monde. Pour les résidants, c'est la panique.

Heureusement, un nombre appréciable de volontaires de Béarn se précipitent sur les lieux de la tragédie. Grâce à ce renfort, les gens de Pie Ville parviennent à surmonter leur frayeur. Une infinité de sacs d'eau circulent ainsi sur le dos des hommes et de main en main jusqu'aux foyers d'incendie. Ce lent manège parvient finalement à mater le brasier. Tout Pie Ville a craint un instant mais les résidants s'en tirent quand même à bon compte.

En 1935, un autre cataclysme frappe sans avertissement. Un tremblement de terre remue les entrailles du Témiscamingue. À Pie Ville toutefois, cette catastrophe se vit plus intensivement puisque la population se sent déjà hors du monde.

La terrible secousse se fait sentir le 1er novembre, jour de la Toussaint. Tout vibre. Les maisons sont construites en pièces de bois et les poutres équarries menacent de se disloquer. Les tuyaux de poêle s'effondrent répandant partout une poussière de suie.

L'événement passé, l'angoisse persiste. D'autres tremblements de terre de moindre intensité reprennent à tous les jours jusqu'au 25 novembre. Une dame Ferron de la place accouche durant cette période et ne survit pas. L'angoisse probablement plus que les complications de l'accouchement l'ont emportée.

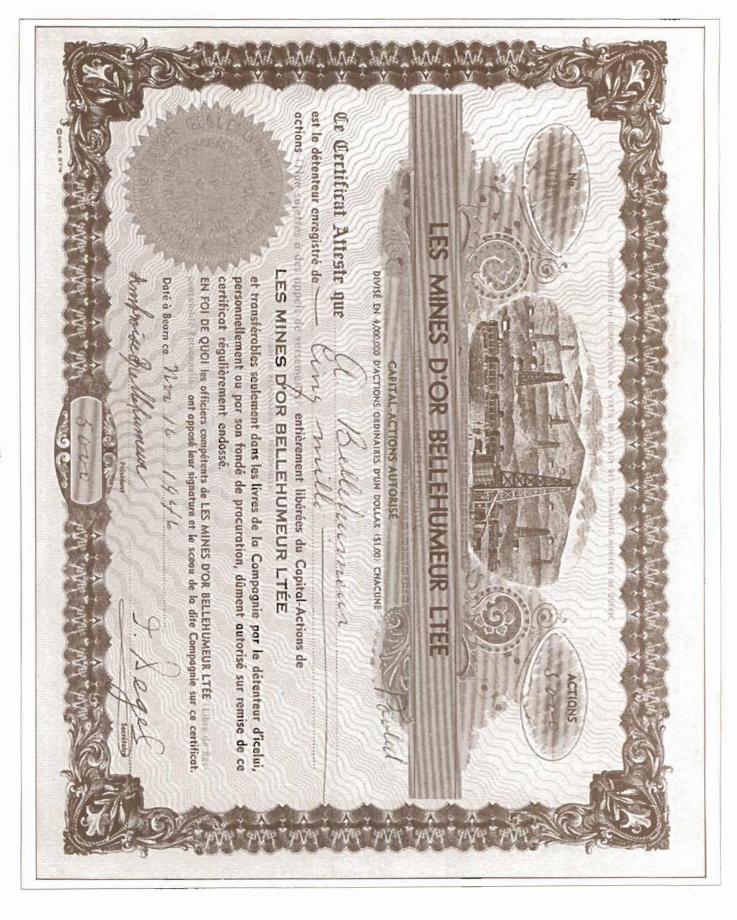


Tous ces drames ajoutés à la misère minent le moral des habitants. Cinq années après l'ouverture de la colonie, quelques familles commencent à déserter. L'isolement, la pauvreté du sol, le danger des bêtes sauvages, le besoin de poursuivre l'instruction des enfants, la misère surtout, sont venus à bout du "beau rêve" de Pie Ville.

Pourtant, quelques années plus tôt, une vingtaine de familles avaient eu le courage d'échapper à la crise et de tenter l'expérience. Elles avaient cru en la propagande du Département de la colonisation et du curé Moreau. L'échec de Pie Ville est difficile à avaler pour ceux qui y ont misé leur avenir. La plupart des colons ont perdu leurs investissements puisqu'ils ne sont pas capables de vendre leur lot au moment de leur départ.

Après tant d'énergies consacrées au défrichement des lots, à l'implantation des familles, à la culture d'un sol ingrat, après tant de sueurs versées et tant d'années de jeunesse perdues, les colons de Pie Ville sont repartis en laissant leur bâtiments pourrir sur place et la forêt reprendre ses droits sur les lots si péniblement défrichés. L'histoire de Pie Ville représente à mes yeux le pire drame social de toute l'histoire de Béarn.

Avec le temps, les terrains de Pie Ville sont retournés au gouvernement. En 1987, seuls Rosario Côté et un M. Brideau vivent encore à Pie Ville.



"Mon autre mine d'or, c'est ma femme".

Ambroise Bellehumeur

UN AUTRE BEAU RÊVE: LES MINES D'OR BELLEHUMEUR

Repas de noces de Marie Bellehumeur et Omer Légaré en septembre 1931. Á gauche: Ambroise Bellehumeur et Mme Octave Trudel. Á droite: M. et Mme Isidore Légaré et M. et Mme Anthime Gaudet.

Collection: Marie-France Saint-Onge.

UN AUTRE BEAU RÊVE: LES MINES D'OR BELLEHUMEUR

Contrairement à l'Abitibi, le Témiscamingue québécois ne possède pas la réputation d'être une région minière. Pourtant, c'est au Témiscamingue que fut découverte la toute première mine au Canada: la mine d'argent de Guigues. Deux autres localités ont vécu quelques belles années d'épopée minière: Latulipe avec la mine Lorraine, mais surtout la ville de Belleterre. En 1987, toutefois, il n'existe plus de mines en exploitation dans la région témiscamienne.

À Béarn, tout le monde est habitué aux paysages agricole et forestier. Mais dans les années 1920, personne ne s'attendait à voir en surplus des installations minières. Néanmoins, le rêve de tout prospecteur se matérialise aussi à Béarn. On y découvre un gisement minier. La rumeur se répand partout, dans la paroisse, dans le comté et beaucoup plus loin, d'autant plus que le minerai découvert est le plus précieux, le plus noble et le plus convoité qui soit: de l'or.



Ernestine Martel, jeune fille, épouse

d'Ambroise Bellehumeur, vers 1886.

Collection: Gilberte Bellehumeur.



AMBROISE BELLEHUMEUR: TRAPPEUR ET FERMIER

établi sur trois lots boisés au coeur du village actuel, s'étendant Béarn à l'âge de douze ans à la fin de 1887, avec son père Dieudu sommet de la côte jusqu'à la terre de son frère Lactance (aumet bientôt à la recherche d'une femme à marier. C'est du côté iourd'hui Viateur Mathieu). Célibataire à cette époque-là, il se Il revient à un des pionniers fondateurs de la paroisse de dé donné Bellehumeur, sa mère, ses frères et ses soeurs. Il s'est couvrir le filon d'or. Ambroise Bellehumeur est arrivé à de Fabre qu'il découvre l'épouse souhaitée.

se de Fabre. Ses parents y tenaient un "stopping place", une sorde tous ordres: trappeurs, bûcherons, colons arrivant au Témisnestine fait partie d'une grosse famille. Alors qu'elle est encore Ernestine Martel réside à la Pointe Martel, au Sud de la paroiste de maison de pension-relais près du lac, pour les voyageurs petite fille, son père décède d'une crise d'appendicite. Sa mère, Marie), qui se trouve à l'intérieur de l'hôpital de l'endroit. Son camingue ou en route pour le Long-Sault (Témiscaming). Ernée Filteau, meurt à son tour peu de temps après. Orpheline, Emestine est placée au couvent de la Baie-des-Pères (Villerère prend la succession de la maison de pension.

dans l'église de Ville-Marie, le 23 juin 1898. Le couple s'installe mie de diphtérie, le cinquième enfant de la famille est empor-Bellehumeur est un homme petit de stature, ce qui ne l'empêsurvivent pas. Une de leurs filles meurt au bout de trois jours À l'âge de 23 ans, après les fréquentations d'usage, Ambroise à peine; un autre bébé vit tout juste un mois. Lors de l'épidété. Enfin, beaucoup plus tard, Ambroise et Ernestine perdent un autre fils, mort noyé celui-là à l'âge de 21 ans. Ambroise à Béarn. De cette union naîtront seize enfants. Comme c'est souvent le cas à l'époque, un certain nombre d'entre eux ne Bellehumeur unit sa vie à celle d'Ernestine Martel (21 ans),

Ambroise Bellehumeur avec une partie de sa famille devant sa résidence de Béarn. De gauche à droite: Ambroise, Adolphe, Jules bébé, Ernestine Martel, Rose-Marie,

Lorenzo, Henri et Rémi.

Collection: Marie-Paule Gaudet

che pas d'être un travailleur acharné. Au moment de son mariage, il n'a qu'une seule vache en sa possession. Il met beaucoup d'énergie à défricher ses lots mais, comme son père et ses frères, il est avant tout un trappeur dans l'âme. La famille ne souffre pas de la faim. La table des Bellehumeur offre toujours du poisson et de la viande fraîche de gibier en quantité. Pour leur part, les peaux des animaux sauvages sont échangées à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette pratique procure un revenu supplémentaire à Ambroise Bellehumeur et lui permet de vivre plus à l'aise que les autres colons de la localité.

En 1907, Ambroise Bellehumeur vend deux de ses terres du village à M. Ludger Héroux. Il ne conserve qu'un seul lot qu'il continue d'exploiter. Désireux de poursuivre son métier de trappeur, vers 1915, il fait l'acquisition d'un vaste terrain dans le "Grand brûlé" au bout du rang 9, à douze kilomètres du village. Le feu des années 1910 qui a dévasté une bonne partie du Sud de la paroisse est responsable de ce "Grand brûlé". A chaque printemps, il laisse sa terre du village et déménage toute sa famille au "Grand brûlé". Les animaux trappés aident à nourrir la maisonnée. Les cuisses de grenouille figurent également au menu. Les enfants se rendent sur les bords des étangs environnants et, grâce à un morceau de viande rouge piqué sur une épingle attachée à une ficelle, ils pêchent aisément les ouaouarons. Les cuisses grillées sur le feu constituent un grand régal.

Avec l'aide de ses fils Rémi, Jules et d'hommes engagés, Ambroise Bellehumeur défriche cent cinquante acres de terre du "Grand brûlé" en quelques années. Il s'y construit une deuxième résidence, une grange et une étable en bois rond. La route pour s'y rendre est mauvaise et souvent impraticable. À toutes les semaines, la famille descend au village le samedi pour assister à la messe du dimanche. Quand les chevaux sont incapables de passer par la route, seuls les hommes font à pied le trajet de douze kilomètres. À la fin de l'automne, la famille regagne la maison du village.



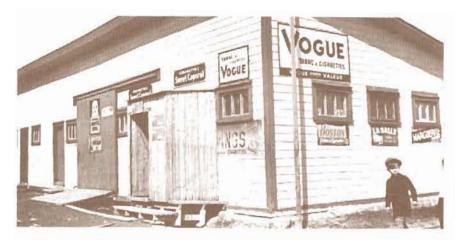
Ambroise Bellehumeur et son fils Rémi. deux chasseurs, en 1922.

Collection: Jean-Marie Laperrière



Le magasin général d'Ambroise Bellehumeur. On y voit le jeune Jacques Saint-Onge.

Collection: Jean-Marie Laperrière.



AMBROISE BELLEHUMEUR: PROSPECTEUR ET HOMME D'AFFAIRES

En 1917, Ambroise Bellehumeur entreprend à pied une de ses excursions familières en forêt qui doit le mener de ses terres du "Grand brûlé" jusque chez David Brisson nouvellement installé dans le rang 3. En cours de route, il explore le terrain rocailleux du rang 4, canton Laverlochère. Quelques pierres attirent son attention et il s'empresse de les faire analyser. Les résultats se montrent positifs. Les analyses révèlent la présence de plomb et de zinc.

Ainsi, une simple course dans la forêt témiscamienne a permis la découverte de minerai. Á l'époque, cependant, Ambroise Bellehumeur ne soupçonne pas encore la présence d'or sur les lieux. Il piquette quand même le terrain et il se porte acquéreur des lots 14 à 19 du rang 4, canton Laverlochère, soit un domaine d'environ six cents acres. Par cette acquisition, il vise à s'approprier les droits de propriété au cas où une mine puisse y voir le jour. Malheureusement, durant ces années-là, le

plomb et le zinc ne valent pas grand chose et le prix octroyé pour ces métaux ne peut tout simplement pas rencontrer les frais d'exploitation d'une mine. M. Bellehumeur convient d'attendre le bon moment. Sa découverte, toutefois, le pousse vers le monte des affaires.

Lors de son mariage, Ambroise Bellehumeur ne savait à peu près ni lire ni écrire. Ernestine Martel, son épouse, étant instruite, lui enseigne la lecture et l'écriture mais il la dépasse largement en mathématiques. Il se débrouille en arithmétique comme pas un et il fait ses calculs par coeur sans papier. Les deux époux sont également bilingues. Ayant le sens des affaires, Ambroise Bellehumeur décide d'ouvrir un magasin général au village... en attendant d'ouvrir sa mine. Le couple va opérer ce commerce durant de nombreuses années avant de le transmettre à son gendre, M. Jules St-Onge. Durant sa vie active, M. Bellehumeur fera occasionnellement le commerce du bois de pulpe, tiendra un comptoir de traite de fourrures à même son magasin et il émettra des permis de chasse et de pêche.

C'est un norvégien travaillant sur les bateaux de flottage de bois pour la compagnie ICO qui informe M. Bellehumeur qu'il y a aussi de l'or sur son terrain. Le métal précieux se trouve en retrait, en contrebas d'environ cent cinquante pieds, des concentrations de plomb. Jusque là, Ambroise Bellehumeur n'en avait pas noté la présence. L'or est concentré par pépites dans la pierre et se trouve en surface. Ambroise Bellehumeur récolte trois poches de pierres contenant de l'or qu'il vend 73,00\$ à New-Liskeard. On prétend que les sacs ont rapporté 20 000,00\$ à l'acheteur.

Cette nouvelle découverte attire de "nouveaux amis". Grâce à sa réputation de propriétaire d'une mine, Ambroise Bellehumeur se fait courtiser par une foule de personnes: des notables de Ville-Marie, des gens instruits, des anglophones aussi. Rapidement et pour longtemps, sa maison va être fréquentée par tous ces nouveaux amis.

Debout, M. Ambroise Bellehumeur prononce un discours sur sa mine d'or.

Collection: Marie-France Saint-Onge

LES PREMIÈRES EXTRACTIONS

En 1924, M. Vézina de Guigues lui présente un acheteur intéressé: un anglophone du nom de Jack Monroe. Ce dernier se montre disposé à bâcler rapidement l'affaire. Il règle l'entente pour 5 000,00\$. Pour Ambroise Bellehumeur, c'est une belle somme puisqu'il n'a pas les moyens d'opérer lui-même la mine. Fin renard, Monroe ne vise pas à faire de l'exploitation coûteuse. Il se contente de recueillir les pierres précieuses au ras du sol qu'il vend par poches. En peu de temps, Jack Monroe aurait fait un bénéfice de 100 000,00\$ à 200 000,00\$. Satisfait de son coup d'argent et ne cherchant pas à investir, Jack Monroe laisse tomber l'affaire peu de temps après. Ses droits passent aux mains d'un certain M. Houde. Celui-ci élève un moulin sur le site et il effectue quelques forages grâce à un compresseur à vapeur de vingt-cinq forces.

Mais les véritables travaux d'excavation débutent en 1927 avec la "United Gold Explora-tion Ltd". Cette compagnie creuse un premier puits au Nord-Est du lot 19, dans le rang 4. À l'époque, elle s'intéresse uniquement à l'or qui peut se vendre de 20,00\$ à 32,00\$ l'once sur le marché. Ce n'est pas tellement rentable puisque la compagnie ne réussit pas à sortir suffisamment d'or pour compenser les coûts d'exploitation. Le problème provient du fait que des recherches se font en profondeur, ce qui ne donne pas de bons résultats puisque le métal précieux se concentre près de la surface du sol et dans des affleurements rocheux.



Durant trois années, les activités fonctionnent au ralenti. En 1931, l'exploitation minière reprend de plus belle. M. Wood de Toronto contrôle la compagnie et il finance l'opération. M. Culbert est nommé gérant. L'affaire étouffe de nouveau presque aussitôt puisqu'il n'y a pas de résultats encourageants en profondeur. Deux années d'inactivité font suite. En mai 1934, les travaux reprennent. Sept hommes s'activent en surface. Puis la "United Gold Exploration Ltd" se retire en 1936 quand ses droits miniers prennent fin.

Ambroise Bellehumeur, prospecteur et homme d'affaires, propriétaire des Mines d'Or Bellehumeur au cours des années 1940.

Collection: Lucette Gaudet-Ferron.



LES MINES D'OR BELLEHUMEUR LIMITÉE

Après bien des troubles et des déboires, à l'automne de 1937, Ambroise Bellehumeur récupère la propriété du gouvernement, ainsi que les lots 20-21-22, du rang 4. Il constitue une compagnie: "Les Mines d'Or Bellehumeur Ltée", enregistrée le 13 janvier 1938. C'est une compagnie à capital-actions de 4 000 000 de parts à un dollar chacune. Ambroise Bellehumeur est désigné président de la compagnie. Nil E. Larivière et Théo Nadon de Rouyn, ainsi qu'Euclide et Paul Goulet de Fabre complètent le conseil d'administration.

En janvier 1938, huit cent livres de minerai sont envoyées au "Témiskaming Testing Laboratories" de Cobalt afin d'en connaître la valeur. Les résultats s'avèrent intéressant:

 50 livres à très haut % d'or: 708,42 onces/tonne Valeur: 24 794,70\$

- 150 livres à bon % d'or: 29,73 onces/tonne Valeur: 1 040,55\$

600 livres à faible % d'or: 0,41 onces/tonne Valeur: 14,35\$ Encouragée, la jeune compagnie témiscamienne s'empresse de pomper l'eau du puits inondé par la "United Gold Exploration Ltd". On continue de ramasser l'or en surface qui est mis en sacs puis expédié à Ottawa. Mais voilà, pour exploiter la mine il faut du capital! "Les Mines d'Or Bellehumeur Limitée" offrent donc en vente des parts à un dollar l'unité. Ces parts sont écoulées à la banque de Lorrainville. Elles sont difficiles à vendre car les Témiscamiens ne sont pas fortunés et plusieurs préfèrent attendre que la mine soit en production et qu'elle prouve sa rentabilité.

La nouvelle compagnie ne parvient pas à écouler suffisamment de parts pour garantir la production. Afin d'accroître le capital, Ambroise Bellehumeur et son gérant Jules Laperrière montent à Rouyn pour mettre en circulation les parts de la compagnie minière. Avec l'aide des courtiers minières du secteur, ils recueillent 50 000,00\$ en une semaine.

Les activités minières s'effectuent principalement sur les lots 18 et 19. La compagnie embauche de sept à dix hommes à deux dollars par jour. Sur le site, on a construit deux camps (bunk houses), une boutique de forge, une poudrière, une étable, une cuisine (cookerie, qui servira plus tard d'abri pour le club d'auto-neige). L'office et un dortoir pour douze hommes se situent à l'avant. Au cours de la même année, en 1938, le député Larivière réussit à faire libérer les subsides nécessaires devant servir à construire une route de quelques kilomètres pour relier la mine Bellehumeur au rang 3. Une cinquantaine d'hommes y travaillent.

L'épouse d'Ambroise, Ernestine Martel, n'apprécie guère que son mari se lance en affaires dans le domaine minier. Elle s'inquiète pour sa santé autant physique que mentale parce qu'il a dépassé la soixantaine et qu'il est d'un tempérament nerveux. Elle aurait préféré que son mari continue de gagner sa vie de ses bras, par la trappe et sur ses terres.

Mme Bellehumeur craint que cet argent trop vite gagné occasionne bientôt des problèmes. Elle confie ses craintes au curé Lachapelle et elle prie fort pour que la mine ferme avant qu'il ne soit trop tard. Pour sa part, Ambroise Bellehumeur espère devenir riche avec "sa mine". Plaisantant au sujet des propos alarmistes de sa femme, il lui rétorque qu'elle est "son autre mine d'or".

À peu près tous les fils de la famille Bellehumeur ont travaillé à la mine à un moment ou l'autre de l'histoire de l'entreprise. Aux meilleurs jours, vingt-cinq hommes seront à l'emploi de

la mine sur deux quarts de travail.

Ainsi en 1938, "Les Mines d'Or Bellehumeur Limitée" recommencent les travaux d'exploration et d'excavation, à la recherche du minerai jaune. M. Ross est le géologue attitré par le Département des mines du gouvernement du Québec. La compagnie accorde un contrat de forage à la "Continental Diamond Drilling Co." de Rouyn. John Travers agira comme ingénieur.

Malheureusement, en 1940, les travaux cessent une nouvelle fois par manque de fonds puisque toutes les parts n'ont pas réussi à être vendues. Au cours des années suivantes, la mine est louée à diverses compagnies avec option d'achat: R. A. Couter, Freeport Sulphur Company, Mc Watters Gold Mines. Elles se retirent toutes sans signer le contrat définitif.

LES DERNIERS SOUBRESAUTS DE LA MINE

En 1949, la Stadacona Mines achète enfin la propriété "Les Mines d'Or Bellehumeur Limitée". C'est la fin de l'aventure minière d'Ambroise Bellehumeur. Son beau rêve prend fin mais avec sa mine, il se sera fait une renommée à la grandeur du Témiscamingue.

Le 16 février 1946, un cancer emporte Ernestine Martel, à l'âge de 69 ans. Ambroise Bellehumeur perd ainsi "son autre mine d'or", celle qui fut sa compagne de vie durant presque cinquante ans.

Plus tard, Ambroise se remarie avec Marie-Anne Fournier de Fabre-Station. Et puis, le 11 février 1956, Ambroise Bellehumeur, le pionnier, le défricheur, le trappeur, le prospecteur, l'homme d'affaires de Béarn s'éteint à sa demeure à l'âge de quatre-vingts ans. De nombreux descendants vivent encore au Témiscamingue et nous le rappellent.

La "Stadacona Mines" est donc le propriétaire de la mine de Béarn au début des années 1950. Il ne semble pas que cette compagnie ait opéré l'entreprise. L'ancienne "Mine d'Or Bellehumeur" connaît un nouveau regain d'énergie en 1958 lorsque la "Montclair Mining Corporation" s'en porte acquéreur.

Trois hommes fondent cette nouvelle compagnie: Lucien Renaud, son frère et leur beau-frère. Ce groupe a l'intention arrêtée d'exploiter la mine à fond. La "Montclair" construit un atelier d'usinage de quarante pieds de longueur sur le site. Cet atelier doit servir au concassage de la pierre et à la séparation du minerai.

L'expérience prometteuse de la Montclair se termine par une faillite avant la fin de la première année d'opération. Les frères

Renaud ont témoigné d'une grande volonté de faire fructifier la mine mais ils ne disposaient pas d'un capital suffisant pour supporter une si lourde entreprise.

En 1974, un nouveau groupe effectue quelques fouilles dans l'espoir de relancer l'affaire. Les recherches n'aboutissent pas.

Ainsi prend fin cet autre beau rêve, caressé d'abord par Ambroise Bellehumeur, d'opérer une mine d'or prospère à Béarn. Durant une soixantaine d'années, plusieurs individus ou compagnies ont cherché à faire fortune avec ce "filon". On a bien réussi à sortir de l'or en surface mais tous les espoirs ont été déçus. Le rêve minier de Béarn s'est finalement dissipé en fumée... à moins que le sous-sol de la paroisse n'ait pas encore livré tous ses secrets!!!

Quelques gamins du village: Henri Saint-Onge, Laurent Douaire, Claude Gaudet, François Saint-Onge, Marcel Bellehumeur, Rock Gaudet, Paul Carpentier, Paul Léger et Jacques Saint-Onge.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



"Vous êtes bienvenus, on vous invite commes des parents, des amis!" Jeannine Gaudet-Brault. "Le passe-temps le plus populaire qu'il y a eu à Béarn, c'était le sport bien entendu. Tout le monde faisait du sport à en manger, en été comme en hime."

UN VILLAGE PAS COMME LES AUTRES

Roger Brisson

UN VILLAGE PAS COMME LES AUTRES

Béarn possède une mentalité qui lui est propre et on dit parfois que les gens de cette paroisse se ressemblent. C'est bien possible à cause des nombreux liens de parenté qui unissent les familles. En fait, les Béarnais forment un tissu social uniforme et ils se soutiennent mutuellement comme les mailles d'un même tricot.

En outre, ils sont fiers et ils savent faire preuve d'une grande solidarité quand de grandes occasions se présentent. Serait-ce la même origine des pionniers, ou bien l'incroyable parenté des familles, ou encore l'influence cinquantenaire du curé Lachapelle qui ont contribué à façonner cette solidarité?

Certains événements ont connu un impact plus grand à Béarn qu'ailleurs au Témiscamingue. C'est le cas pour la prohibition mais aussi du mouvement lacordaire qui en a résulté. Durant une longue période, le Cercle Lacordaire a servi de moteur

pour l'organisation sociale de la paroisse. Il y a eu aussi d'autres grands moments comme la tenue de trois Saint-Jean-Baptiste, les plus belles du comté, dit-on! Quoiqu'il en soit, il faut admettre qu'il existe un bon fond de patriotisme à Béarn.

Et puis les Béarnais aiment bien s'amuser et rire. Même s'ils ne disposent pas des équipements sportifs des grands centres, pour des sports bien définis, ils forment des équipes puissantes, véritables bêtes noires pour les autres clubs lors des tournois. Joueurs et spectateurs manifestent une grande "partisannerie", souvent de l'arrogance, mais c'est sans malice...

Il y aurait beaucoup à dire sur la vie sociale de Béarn mais nous terminerons cette partie en rappelant qu'un groupe a connu ses heures de gloire au Témiscamingue: l'orchestre "Les Nobles".

On peut bien s'amuser malgré la prohibition. De gauche à droite un riconnu, Jérémie Gaudet, David Gaudei et Arthur Robiohaud.

Collection: Aline Carpentier.



LA PROHIBITION

Durant des dizaines d'années, le Témiscamingue vit sous un régime d'abstinence des boissons alcoolisées. C'est le 13 juin 1917 que le Conseil de comté de Témiscamingue adopte le règlement 21: la loi de la tempérance, interdisant la vente des liqueurs enivrantes et l'émission de permis à cet effet. En conséquence, cette loi s'applique à toutes les municipalités du Témiscamingue, y compris Saint-Placide de Béarn. C'est la prohibition.

Bien sûr, cette loi n'empêche pas la consommation d'alcool. Toutefois, en interdisant la vente et l'émission des permis, elle vise à limiter considérablement la consommation puiqu'il n'y aura plus d'endroits légaux pour se procurer des boissons alcoolisées. On espère ainsi établir "le régime sec". Cette loi reste en

vigueur très longtemps et il reviendra à chacune des municipalités de l'abolir le temps venu. Comme toujours quand une loi se veut trop coercitive, plusieurs personnes trouvent le moyen de la contourner. Les gens apprennent à faire leur propre boisson avec du son et de la levure, grâce à des alambics que l'on cache au fond des caves ou des garages. Ces alambics distillent de l'alcool pur souvent très fort. Les gens se font aussi du vin et de la bière. Des Béarnais vont également faire "leurs provisions" en Ontario ou s'en font livrer par le train.

Dans tous les villages, des résidants se font contrebandiers et ils organisent des réseaux clandestins. Ces "bootleggers" approvisionnent illégalement leurs concitoyens en quête d'alcool et ils font ainsi de l'argent vite fait. À Béarn comme ailleurs, les habitants peuvent se procurer de la boisson enivrante en cachette. Tout le monde sait où l'acheter. Des perquisitions sont effectuées régulièrement chez les "bootleggers" mais les contrebandiers parviennent presque toujours à faire disparaître toutes les les traces de leur "commerce" à l'arrivée des inspecteurs. En conséquence, malgré la prohibition, l'alcool coule facilement à Béarn pour trente autres années.

Le curé Lachapelle condamne ouvertement l'enivrement et l'ivrognerie. En chaire, plusieurs de ses sermons portent sur les méfaits de l'alcool mais ses prêches ne lui apportent pas les résultats souhaités. Il constate que la consommation d'alcool se poursuit et il voit donc d'un mauvais oeil ses paroissiens s'enivrer malgré la prohibition. Plusieurs familles sont désunies à cause de ce problème car on ne boit pas, on se saoûle. Pourtant le curé Lachapelle ne sait rien de la contrebande puisque la distillation et la vente illégale se pratiquaient de nuit. Le curé Lachapelle considère aussi la danse comme un péché. Au cours de quatre décennies, il l'interdit carrément. S'il apprend que des paroissiens se sont permis de danser lors d'une soirée, il fait toute une sortie verbale en chaire le dimanche suivant. Le curé Lachapelle veille ainsi sur la moralité de ses fidèles!!!

LES CERCLES LACORDAIRE ET SAINTE-JEANNE-D'ARC

Un beau jour de 1946, deux hommes ivres se présentent au presbytère. Ils avouent au curé Lachapelle vouloir partir un Cercle Lacordaire à Béarn. Ce mouvement antialcoolique fut fondé aux États-Unis en 1911 et il a vu le jour en région en 1946, à Saint-Agnès de Bellecombe. Connaissant bien les deux hommes et habitués aux promesses sans lendemain, le curé Lachapelle se montre plutôt incrédule.

En dépit de cela, les deux hommes sont déterminés. Avec l'aide d'un M. Morrissette du groupe de Bellecombe, ils structurent les Cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc de Béarn. Le 29 décembre 1946, le groupe tient une première réunion d'information sur le mouvement Lacordaire, à l'intérieur de la vieille église. À la fin de cette assemblée mémorable, au-delà de quatre-vingts personnes signent leur carte d'adhésion. Le mouvement est ouvert aux alcooliques, aux buveurs et à tous les individus qui ne boivent pas. Ces personnes doivent s'abstenir en tout temps de consommer des boissons alcoolisées. C'est la règle d'or. Les Lacordaires qui regroupent les hommes, et les Jeanne-d'Arc les femmes, ont comme devises: "Dieu, premier servi".

Le mouvement organise la première initiation le 15 mai 1947, jour de l'Ascension. Quatre-vingt-treize membres sont initiés ce jour là lors de cérémonies spectaculaires. En avant-midi, le curé Lachapelle célèbre la messe et donne la communion aux aspirants. En après-midi, les quatre-vingt-treize membres font leur "promesse solennelle": ne plus toucher à une goutte d'alcool, ne pas en avoir à la maison, ne pas en acheter, ne pas en offrir, ne pas en transporter. Sous la grande bannière du mouvement, on remet à chacun le bouton bleu symbolique qui souligne leur appartenance au Cercle Lacordaire ou Sainte-Jeanne-d'Arc. Le groupe de Béarn est le deuxième fondé dans le

Les fondateurs du mouvement Lacordaire à Béarn: Albert Boucher, premier président; Jules Brisson, vice-président; un inconnu; M. Aldéric Morrissette du cercle de Bellecombe.

Collection: Francine Bellehumeur.



Collection; Rose Boucher.

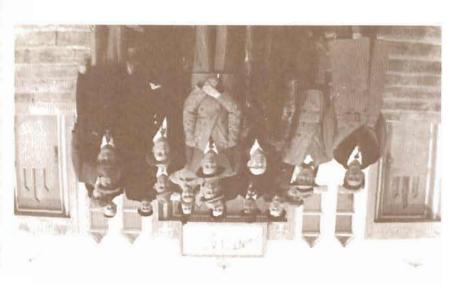
diocèse de Timmins et la localité devient ainsi le berceau du mouvement au Témiscamingue.

En soirée, le groupe assiste à une grosse veillée récréative dans la salle paroissiale, sans alcool bien sûr. Lors des élections au conseil d'administration, l'assistance désigne M. Albert Boucher président, M. Jules Brisson vice-président, M. Émery Gaudet secrétaire, M. Napoléon Audet, trésorier. Mme Léo Brault présidente, Mme Augustin Carpentier vice-présidente, Claire Carpentier secrétaire, Mme Augustin Carpentier vice-présidente, forme la conseil des Jeanne-d'Arc.

Les Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc vont prendre une place énorme dans la vie sociale de Saint-Placide de Béarn jusqu'en 1970. Dès sa fondation, le mouvement Lacordaire devient un des organismes les plus importants dans la municipalité à cause du nombre imposant de ses membres: 225 au moins en 1959. Ceux qui manquent aux promesses signent une nouvelle rearte et recommencent une nouvelle période d'abstinence.

Deux ou trois soirs par semaine, les membres se rencontrent dans les veillées sociales du Cercle Lacordaire. Il y a des discours de motivation, des témoignages sur les métaits de la boisson, d'autres sur le succès des ménages suite à la tempérance, des bons mots d'encouragement. Quelques enfants récitent des déclamations. On joue aux cartes, on chante et on fait de la musique. Entre autres, l'assistance prend plaisir à écouter les chansique. Entre autres, l'assistance prend plaisir à écouter les chansique. Entre autres, l'assistance prend plaisir à écouter les chansons de Placide Lessard accompagné au piano par Hélène Gaubet. Ces soirées, qui se tiennent dans la salle paroissiale, dans la salle de l'école, dans le sous-sol de l'église et ailleurs, se terminent vers 23 heures. À l'occasion, on organise des fêtes plus grosses où les cercles des paroisses voisines sont invités. Bingo, pêche à la ligne, roue de fortune, petits chevaux trotteurs, go, pêche à la ligne, roue de fortune, petits chevaux trotteurs, lancement de petits sacs de sable divertissent tout le monde.

Pendant vingt ans, les soirées Lacordaire occupent une grande place dans la vie sociale de la paroisse. Presque tout le monde y



Le dixième anniversaire du Cercle Lacordaire de Béarn, en 1957.

Collection: Céline Lepage.

participe, c'est le meilleur rendez-vous de la paroisse puisqu'il existe peu d'autres rencontres sociales sauf les parties de balle l'été. Plusieurs parents encouragent leurs enfants à adhérer au mouvement. Ainsi, les adolescents ont un endroit pour se rencontrer et se divertir... sous la surveillance des parents. À la fin de la soirée, les non-membres sont invités à adhérer au mouvement mais ils restent libres de le faire.

En 1957, le Cercles Lacordaires et Saint-Jeanne-d'Arc célèbrent leur 10e anniversaire. Pour la circonstance, une grande fête est organisée avec Marcel Raymond comme maître de cérémonie. Soixante-huit membres reçoivent une décoration pour leurs dix années d'abstinence. Au 15e anniversaire, en 1962, des certificats de mérite sont remis à quarante-trois membres qui comptent quinze ans d'abstinence totale et à cinquante-quatre autres qui sont sobres depuis au moins dix ans. Cette année-là, M. Arcade Plante est le président diocésain de tous les cercles.

En 1967, on souligne le 20e anniversaire de fondation sous la présidence de M. Léonel Perreault. Pendant vingt années, les Cercle Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc ont été au coeur de la vie sociale de Béarn. Le mouvement est si fort que personne ne peut croire qu'un jour il tombera. En 1972, on célèbre le 25e anniversaire.

Pourtant, le début des années 1970 marque le déclin du Cercle Lacordaire qui avait été une institution à Béarn.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est la force même du mouvement Lacordaire qui va précipiter sa perte. Entre 1948 et 1970, le mouvement est si puissant que ceux qui ne sont pas membres se retrouvent minoritaires. Devant ce fanatisme, pour ne pas être pointés du doigt, certains citoyens deviennent membres même s'ils continuent de consommer de l'alcool. Dans les familles, on se querelle sur le sujet. Le mouvement éclate.



LA FIN DE LA PROHIBITION PAR RÉFÉRENDUMS

La prohibition s'est maintenue aussi longtemps à Béarn que le mouvement Lacordaire. Dans les autres localités témiscamiennes, les conseils municipaux avaient peu à peu aboli cette loi. En 1970, la prohibition est toujours en vigueur à Béarn. Il est donc interdit aux commerces de vendre des boissons alcoolisées et aucun hôtel n'opère dans les limites de la municipalité.

En 1969, une trentaine de propriétaires trouvent que la chose a assez duré. Ils présentent une requête au conseil municipal pour faire lever la prohibition. Le conseil endosse la demande et adopte le règlement 108 abolissant la prohibition. Cette décision soulève un tollé général de protestations.

Face à cette vive opposition, le conseil municipal invite les citoyens à se prononcer par vote sur le maintien ou l'abolition de la prohibition. Le référendum se déroule le 29 avril 1969. La population bat à plate couture la décision du conseil. En conséquence, la prohibition est maintenue. Malgré cette défaite cuisante, les abolitionnistes reviennent à la charge en 1970. Un nouveau référendum leur permet cette fois de l'emporter par à peine soixante voix de majorité. Par le règlement 114, le conseil municipal révoque le règlement de prohibition en vigueur à Béarn. La vente d'alcool est désormais permise. Toutefois, les permis doivent être obtenus à la Régie des Alcools. Ils se limitent aux épiceries, pour les banquets et, occasionnellement, pour les danses et les soirées paroissiales.

Un troisième référendum est appelé le 5 mai 1973 pour faire tomber les restrictions sur l'émission des permis de boisson. C'est gagné. À partir de cette date, des hôtels licenciés, des brasseries et des tavernes peuvent dorénavant opérer légalement à Béarn.

Le curé Lachapelle avait été le gardien de la tempérance. En chaire, il répétait souvent que jamais un hôtel ne survivrait à Béarn. Les Béarnais ont attendu après sa mort pour mettre à l'épreuve sa prophétie. Un bar et une brassette sont ouverts au public en 1987.

À PROPOS DES SAINT-JEAN-BAPTISTE

Les Béarnais sont fiers de leurs origines, c'est bien connu. Plus que tous les autres villages du Témiscamingue, Béarn a toujours démontré un fort sentiment nationaliste et patriotique. On y ressent le respect des pionniers et un attachement exemplaire pour le village et la paroisse.

Mais les Béarnais n'entendent pas pour autant vivre repliés sur eux-mêmes. Ils affirment bien haut leur appartenance à la communauté témiscamienne, à la nation québécoise et au peuple canadien-français. Béarn, c'est un bastion de la Société Nationale des Québécois et la Société d'Histoire du Témiscamingue y compte un nombre important de membres. Depuis plusieurs années, M. Gaston Carpentier occupe le poste de maire de la municipalité... mais aussi celui de préfet de comté de Témiscamingue. Ce n'est pas une coïncidence!

On prétend que Béarn a toujours organisé les plus belles fêtes de la Saint-Jean du Témiscamingue. Or, derrière toute rumeur se cache un fond de vérité et il faut croire que l'accent a été mis sur la qualité plutôt que sur la quantité puisque seulement trois fêtes nationales à caractère régional ont été célébrées à Béarn au cours du présent siècle.

Au Témiscamingue, la première Saint-Jean-Baptiste a eu lieu au Vieux-Fort en 1886. Pour sa part, la localité de Béarn a été l'hôte de ce grand rassemblement, pour la première fois, le dimanche 28 juin 1908. Le choix de la date pour la tenue de cette fête surprend au premier abord si l'on ne sait pas que les Béarnais étaient trop occupés avec les travaux des champs les jours précédents et le 24 juin particulièrement. On veut bien s'amuser mais le travail passe avant tout.

Le mérite de cette première Saint-Jean-Baptiste dans la

M. Joseph Larivière, organisateur de la première Saint-Jean-Baptiste de Béarn en 1908, en compagnie de son épouse, l'une des premières institutrices de la paroisse.

Collection: Émery Gaudet.



paroisse revient en partie au père Pelletier, le missionnaire desservant de l'époque. Dès le printemps, celui-ci suggère aux habitants de Béarn de damer le pion aux autres paroisses en organisant chez eux la grande fête patriotique et il en confie la responsabilité à M. Joseph Larivière. Le défi est grand puisque, à l'époque, peu d'habitants ne résident au village et que les déplacements prennent beaucoup de temps pour sortir des rangs. Qu'à cela ne tienne! La Saint-Jean-Baptiste aura bel et bien lieu avec le support d'un tout petit noyau de bénévoles.

La Saint-Jean de 1908 est passée à l'histoire comme une belle et grande fête des colons et les gens des paroisses environnantes se sont déplacés en grand nombre. Comme le voulait la tradition, les festivités ont débuté par une messe solennelle suivie d'un "banquet" préparé par M. et Mme Léon Gaudet. Pour la circonstance, la Société Saint-Jean-Baptiste & Colonisation de Saint-Placide a voulu témoigner sa reconnaissance au citoyen s'étant le plus dévoué pour le développement de la paroisse. Lactance Bellehumeur, Jean-Louis Gaudet, Léon Gaudet, Louis Savard et Arsène Brisson ont été mis en nomination mais Lactance Bellehumeur a reçu cet honneur à cause de son ancienneté et de son implication.

L'après-midi s'est déroulé sous le signe de la réjouissance grâce aux nombreux amusements, aux kiosques, aux concours de souque à la corde et à la procession des chars allégoriques dans laquelle figurait Ovide Arpin en petit Saint-Jean-Baptiste. Plusieurs cadeaux furent tirés au sort parmi l'assistance. Même la fanfare de Ville-Marie, sous la direction de M. Bruneau, est venue rehausser la fête et elle a offert tout un concert.

En soirée, quelques paroissiens regroupés dans le "Cercle Dramatique" ont présenté une séance dans laquelle ils ont joué "L'Expiation" et une comédie: "L'auberge no 3", pour la modique somme de cinq sous par personne. Léon, David, Odilon, Donat, Joseph, Côme et Alphonse Gaudet ainsi que Joseph Brisson et Joseph Héroux se sont partagé les rôles d'acteurs. La

fête s'est terminée par un magnifique feu d'artifice précédé des discours nationalistes d'usage.

Pour les années qui suivent, la Saint-Jean-Baptiste est célébrée occasionnellement au Témiscamingue et il faut attendre l'année 1946 avant que cette fête ne devienne annuelle. Comme elle exige beaucoup d'organisation pour un petit village, on a vite pris l'habitude de déplacer le lieu de la célébration à chaque année, ce qui permet à la paroisse hôtesse de se reposer ensuite pour une dizaine d'années.

le. En 1947, quelques personnes tentent de faire renaître l'orga-Comité d'organisation sociale de Béarn qui organise la rencontre. Jusque-là, cet organisme s'est occupé de l'organisation des d'organisation des loisirs en plus de ceux proposés par le nouloisirs pour les jeunes de la paroisse, dont un club de balle faisant partie de la ligne régionale. Ainsi, en 1947, le mouvement pour la fête de 1908 mais le mouvement n'a pas connu de sui-Baptiste de Béarn mais il compte bien poursuivre ses objectifs nisme et, le 18 mai, on tient une journée de fondation regroupant cinquante-quatre membres intéressés. En réalité, c'est le accepte de changer son nom pour celui de Société Saint-Jean-Augustin Carpentier, Rosario Pétrin, Albert Brisson, Louis A. Gaudet vice-président, Jules Gaudet secrétaire, Léo Brault, La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Placide a vu le jour vel organisme. Athur Dubé est nommé président, Lucien Savard et Jules Bellehumeur directeurs. Dès sa fondation, en peu de temps, la Société Saint-Jean-Baptiste de Béarn regroupe au-delà de deux cents membres. En 1949, l'organisme propose de célébrer la Saint-Jean dans la paroisse mais le projet avorte avant sa réalisation. À sa réunion du 7 décembre 1958, la Société Saint-Jean-Baptiste de Béarn revient à la charge et elle compte bien cette fois organiser la fête nationale de 1959, d'autant plus qu'elle coinciderait avec la cérémonie du cinquantenaire sacerdotal du curé Lachapelle.

La parade des brouettes lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1959.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

Le char allégorique du petit Saint-Jean-Baptiste devant "l'école jaune", lors de la parade de 1959.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

On estime à près de sept mille personnes la foule qui a assisté à la parade de la Saint-Jean de 1959, à laquelle participaient la plupart des localités témiscamiennes et des organismes comme les Chevaliers de Colomb, les Filles d'Isabelle, les Cercles Lacor-daire et Sainte-Jeanne-d'Arc, les membres de l'UCC (Union catholique des cultivateurs) et de l'UCFR (Union catholique des femmes rurales), de même que la Ligue du Sacré-Coeur et la Société Saint-Jean-Baptiste.

Parmi les chars allégoriques, celui de Béarn représentant la famille pionnière des Bellehumeur a particulièrement attiré l'attention, de même que la parade des brouettes miniatures. Jude Bellehumeur (6 ans), fils de M. et Mme Donat Bellehumeur de Béarn, a figuré dans le rôle du petit Saint-Jean-Baptiste, entouré des filles d'honneur Élizabeth Beauregard, Carmen Forget, Solange Pichette et Jeannine Couturier.

Comme à chaque fois qu'une Saint-Jean se tient dans la paroisse, on veut faire les choses en grand. En plus des kiosques traditionnels, des expositions sont présentées devant plusieurs maisons du village et beaucoup de photographies sont exposées. En après-midi, les inévitables discours patriotiques sont prononcés par Albert Boucher, président local de la Société Saint-Jean-Baptiste; Léonel Perreault, maire de Béarn; André Larouche, député provincial du Témiscamingue, et beaucoup d'autres. Le maître de cérémonie de la journée, Gilles Gaudet, a lu le message de félicitations du premier ministre du Canada, représenté par Jean-Marie Laperrière.

Vers 15 h 00, le Cercle des Jeunes de Témiscaming a affronté un club d'étoiles de Ville-Marie dans un partie de balle-molle, remportée par l'équipe de Témiscaming au compte de 13 à 9. Par la suite, quelques acteurs ont présenté du théâtre au public mais, malheureusement, un gros orage est venu mouiller tous les comédiens et ils ont dû aller se faire sécher au restaurant d'Élizabeth Gaudet avant de poursuivre leur pièce.







Lucette Gaudet à Julien A. dans le rôle de Jeanne d'Arc lors d'une séance en 1948.

Collection: Marie-Paule Gaudet.

Collection: Marie-Paule Gaudet.

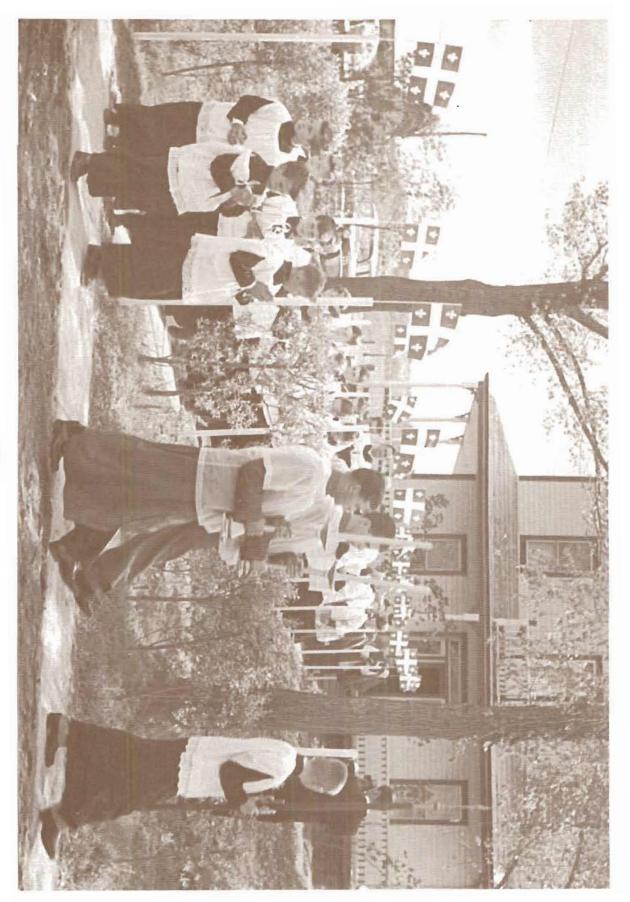


La grande attraction de la fête devait être le folkloriste Jacques Labrecque qui devait donner deux concerts au cours de la journée. Toutefois, le célèbre chansonnier n'a pas connu le succès espéré, parlez-en à Jeannine Gaudet-Brault! Enfin, la journée s'est terminée par des danses en plein air et par un beau feu d'artifice.

Aujourd'hui, la Société Saint-Jean-Baptiste, qui a changé son nom pour celui de Société nationale des Québécois, est toujours très active à Béarn, plus qu'ailleurs au Témiscamingue. Le président régional est nul autre que Luc Brunet-Beaudry, un citoyen de la paroisse.

Procession religieuse lors du cinquantenaire sacerdotal du curé Luchapelle ou de la Saint-Jeun-Baptiste en 1959.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



Celebration religieuse de la Saint-Jean de 1976. Jean-Luc Gaudet au micro, devant Mgr Hamelin.

Collection: Jacinthe Gaudet.





Un étalage d'un exposant lors de la Saint-Jean de 1976.

Collection; Jacinthe Gaudet.

EN 1976, UNE SAINT-JEAN PAS COMME LES AUTRES

Depuis quarante ans, la Saint-Jean-Baptiste est devenue une occasion importante de rencontre pour les gens du Témiscamingue. Cependant, avec le temps, la fête a perdu de sa saveur et elle est devenue une grosse foire commerciale avec des kiosques.

Heureusement, on n'allait pas en rester là. Encore une fois, en 1976, les gens de Béarn ont voulu présenter la Saint-Jean, mais ils ont cherché à en faire une fête populaire et gratuite, à inviter les gens chez eux, simplement, comme des parents ou des amis. Au début, il y a eu de la résistance au projet et même le curé prétendait que c'était une grande utopie.

À force d'en parler, les organisateurs de la "nouvelle" Saint-Jean ont réussi à embarquer le monde du village qui ont presque tous participé à la préparation de cette grande fête. Certains ont offert leur maison; d'autres ont laissé leur galerie aux artisans à des fins d'exposition; quelques-uns ont fait de la limonade et l'ont servie gratuitement; les hommes ont monté un bar en corvée où l'on pouvait asseoir deux mille personnes; les scouts et les 4H ont préparé un immense feu de camp. Les visiteurs ont eu le privilège de circuler dans les rues en prenant le temps de s'arrêter aux expositions de bijoux, de tricots, de cuirs, de céramiques, de taxidermie, de peintures, de travaux sur bois. Personne n'était là pour vendre, seulement pour montrer son. Le sous-sol de l'église regorgeait de photos anciennes et les garages présentaient des photos d'amateurs et des dessins d'enfants.

Côté spectacles, on a cherché à rejoindre tout le monde: chorales, théâtre de marionnettes, majorettes, orchestres pop dont "Prélude", pièce de théâtre (UTJT). Les jeunes disposaient de leur coin disco et l'Age d'Or bénéficiait d'un bout de rue

pour danser au son des violoneux.

Quarante artisans et autant d'artistes ont répondu à l'invitation. La Saint-Jean-Baptiste de 1976 s'est déroulée durant trois belles journées de fête sans accrochage avec au moins dix mille visiteurs déambulant dans les rues du village. Qui d'autres que Jeannine Gaudet-Brault, une des responsables de l'événement, est en mesure de décrire l'atmosphère de la fête. Son témoignage a été publié dans le livre: "Lâchés lousses, les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane".

"Je suis allée en chaire un dimanche, j'ai pris le micro et je leur ai dit ce que je pensais de la Saint-Jean: on reçoit ou on reçoit pas! Qu'est-ce qui est le plus important pour vous autres, les gens de Béarn, quand vous voulez fêter quelqu'un? Est-ce que c'est de lui arracher de l'argent, ou bien qu'il conserve de la fête le souvenir des gens qui l'ont bien reçu? Moi je calcule qu'en tant que Québécois, il doit bien y avoir une journée dans l'année où on serait capables de fêter ensemble sans qu'on soit obligés de payer. Je pense qu'on ne possède plus cette qualité qu'on avait autrefois de vraiment fêter. On devient étranger quand on paie. Il faut dire aux gens du Témis dans notre publicité: Vous êtes bienvenus, on vous invite comme des parents, des amis!".

"On a décidé qu'on laisserait tomber la parade. On a demandé aux paroisses d'utiliser les 3 000\$ qu'elles avaient l'habitude de mettre sur un char allégorique, pour nous envoyer des artistes de par chez eux. On a fermé la grande rue du village, d'un bout à l'autre, et sur chaque perron des maisons on a fait nos kiosques; comme ça on éliminait le prix de construction. On a demandé aux gens de prendre soin des artisans qui étaient sur leur galerie: de fournir l'électricité le soir, leur permettre d'entrer leurs pièces d'exposition à l'intérieur pour la nuit, s'en occuper comme des invités. Toutes les maisons étaient ouvertes à tout le monde."

Des exposants en action lors de la Saintlean de 1976.

Collection: Jacinthe Caudel.





On tricote sur la galerie de Jeannine Caudet-Brault, lors de la Saint-Jean de 1976 Collection: Jacinthe Gaudet.

Lors de la Saint-Jean de 1976.

Collection: Jacinthe Gaudet.





On a pensé à tout, même du théâtre pour les enfants lors de la Saint-Jean de 1976.

Collection: Jacinthe Gaudet.

"Je te dirais que cette Saint-Jean-là, ç'a été une des belles expériences de ma vie. Le village était plein. Les gens du village n'ont pas pris conscience de l'étendue de la fête avant le 24 juin, même si on était cinq cents des mille deux cents habitants du village à y travailler. On a été surpris le premier matin avec quatre mille personnes dans le village! On les voyait arriver avec des gros paniers de pique-nique, la bouteille de vin et la bouteille de Coke sous le bras. Avec tous leurs enfants, parce que ça ne coûtait rien pour entrer, ils s'installaient, mangeaient, amenaient les plus jeunes à la garderie et faisaient le tour."

revenaient pas! Ils nous ont dit: "On aimerait faire une parade rallye-moto à Val d'Or cette même fin de semaine: quatre cents avec nos bicycles. On vous demande juste une chose, c'est qu'il motards venus de partout! Ils se sont tous présentés à Béarn!!! yable! Il n'y a pas eu un petit accrochage et, en plus, ils se sont vraiment bien amusés! Les motards ont été acceptés comme ils 'Même les motards qui avaient la réputation de faire du troun'y ait pas de policiers!". Nous autres, on a dit: "On vous detous en rang, les motos ben frottées, avec une discipline incron'y seraient pas. Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il y avait un mande trois choses: pas de viols, pas de vols et pas de vandapecté leur parole. On est allé rencontrer la police et on leur a Personne le savait. Une chance qu'on l'a pas su, parce qu'on aurait eu des raisons d'être vraiment inquiets!" ble à toutes les Saint-Jean, on a décidé de les inviter. Ils n'en Is ont été parfaits. C'était assez beau quand ils sont arrivés, étaient. Mais ce qu'on a découvert après, c'est que le village avec les jeunes." On a misé sur leur confiance et ils ont resdit qu'on voulait pas les voir là. Ils nous ont répondu qu'ils isme. Ça nous fait rien si vous êtes bourrés de drogue de la ête aux pieds, mais on veut pas que vous fassiez de marché était bondé de policiers déguisés en motards ou en civil!!!

"On a aussi invité les Indiens, c'était la première fois que ca se aisait aux fêtes de la Saint-Jean dans le Témis. Ils étaient les

seuls à avoir le droit de vendre leur bannick qu'ils cuisaient sur un feu dehors. Sur une galerie, on nous montrait comment on fabrique les bardeaux et les fonds de paniers; sur une autre, c'était le métier à tisser, le rouet, la ceinture fléchée. Làbas, c'était des cordes à linge remplies de couvertures tissées, brodées, des courtepointes de toutes les couleurs."

"Tout était gratuit, à tel point que les gens se demandaient à quelle place ils se feraient prendre! Ils étaient pas habitués à être reçus commme ça. Le seul endroit où on avait à payer, c'était le bar, alors les gens y allaient! Il y a eu assez de monde qu'on a fait 40 000\$ avec le bar! C'est quasiment pas croyable. À partir de notre expérience de la Saint-Jean-Baptiste à Béarn, je me dis: pourquoi on pourrait pas au Québec faire des fêtes pour le fun d'être ensemble?"

Jeannine Gaudet-Brault dans Lâchés lousses, les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Lousiane, p. 96-97.

> La musique aussi est de la partie lors de la Saint-Jean de 1976.

Collection: Jacinthe Gaudet.





"Toiturez-vous"!, la pièce de théâtre jouée par l'UTJT à l'occasion de la Saint-Jean de 1976. Collection: Jacinthe Gaudet.

Wilfrid Lalonde et Joseph Gaudet, avec des violons accrochés au mur, à l'arrière.

Collection: Marguerite Roy.





Une partie de la famille de Jules Gaudel, sur skis, en face de la maison de Rémi Bellehumeur. De gauche à droite: Rock, Hélène, Réjean devant Hélène, Marie-

Paule, René, Lorrent, Huguette, Robert, Gabriel, Lucette.

Collection: Marie-Paule Gaudet.

DU MONDE BIEN SPORTIF

Comme pour la plupart des villages du Témiscamingue, les divertissements organisés au début de la colonie étaient plutôt rares. Entre 1900 et 1910, la danse et les veillées constituaient les seuls amusements de l'époque. Le dimanche, les habitants se regroupaient dans les maisons privées et ils dansaient des sets carrés, emportés par la musique des violons et des musiques à bouche.

Durant l'hiver, on allait veiller en "sleigh" et ces voitures sur skis transportaient souvent jusqu'à vingt personnes. On s'amusait ferme mais les soirées prenaient fin avant minuit. L'arrivée du curé Lachapelle vient bouleverser cette tradition puisqu'il voyait dans la danse une atteinte à la moralité chrétienne. Il l'interdisait ouvertement et il ne se gênait pas pour sermonner en chaire les contrevenants. Pour cette raison, les Béarnais ont cessé peu à peu d'aller danser et ceux qui osaient outrepasser à la directive le faisaient en cachette.

En conséquence, les gens de la paroisse cherchèrent d'autres moyens de se divertir et le sport était un de ceux-là. Quelquesuns commencèrent à exercer le ski et ils fabriquèrent euxmêmes leur matériel. Toutefois, la balle demeure l'activité sportive la plus populaire de l'histoire de Béarn.

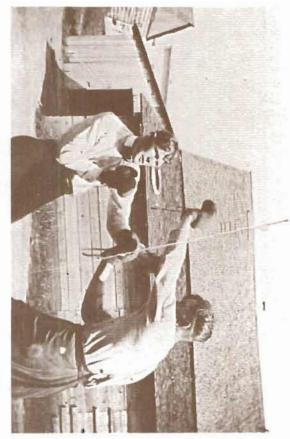
Au début, ce sport se pratiquait occasionnellement et sans organisation réelle. Vers 1935, le baseball prend de l'expansion et une quinzaine de fervents amateurs se divisent en deux équipes, se disputant des parties amicales. L'emballement des joueurs les entraîne bientôt à vouloir se frotter aux équipes des autres paroisses. Désormais, l'esprit de compétition prend le dessus sur les joutes amicales et les Béarnais vont affronter les clubs de Saint-Eugène de Guigues, de Laverlochère, de Lorrainville et de Fabre.

Match de boxe entre Léo Brault et Raoul Brault.

Collection: Emery Gaudet.

Jean-Marie Laperrière et Alfred Brisson, à la chasse à l'orignal, à chacun sa façon de "caller".

Collection: Alfred Brisson.





Collection: Léonie Chaumont.



Un des célèbres clubs de baseball de Béarn. À l'avant, de gauche à droite: Georges Bellehumeur, Sylva Léger, Jan-Marie Laperrière, Alphonse Bellehumeur, Réal Laperrière, Lionel Gaudet.

Collection: Jean-Marie Laperrière.







Vous souvenez-vous de Placide Gaudet, entraîneur et supporter de bien des équipes sportroes dans les années 1960? Collection: Cérald Beauregard.

Photo ci-contre: Léo Paul Lalonde, père de Maurice Lalonde, en joueur de hockey.

En 1939, le baseball est à la mode et la paroisse compte une équipe junior et un club senior. Dans le club junior, Alphonse Bellehumeur occupe le poste de receveur; Réal Laperrière celui de lanceur; Léo Gaudet, le premier but; Jean-Claude Mathieu, le deuxième but; Georges Bellehumeur, le troisième but; Maurice Lefebvre, l'arrêt-court; Yves Bélisle, le champ droit; Floriant Carpentier, le champ centre; Sylva Léger, le champ gauche; Florent Gaudet agit en qualité d'arbitre. A l'époque, les joueurs doivent défrayer eux-mêmes leur équipement. Pour amasser des fonds, à la fin des rencontres ils circulent dans le public avec "le chapeau" mais ces collectes ne recueillent jamais des fortunes.

Après une période de relâchement, la fièvre de la balle reprend de plus belle. Dans le but de mieux structurer les loisirs de la paroisse, des partisans fondent le Comité d'organisation sociale de Béarn en mai 1946. Comme ce groupe se transforme peu après en Société Saint-Jean-Baptiste, un véritable comité sportif voit le jour en 1952. Le premier conseil se compose ainsi: Jean-Marie Laperrière, président; Paul Carpentier, secrétaire, Albert Brisson, gérant du club de balle; Viateur Mathieu, Jean-Claude Mathieu, Romuald Gaudet, Joseph Pétrin et Napoléon Audet, directeurs.

Au courant de la même année, le comité sportif se fait remettre gratuitement, par la fabrique, un terrain en arrière de l'église. Dans la première joute disputée sur le nouveau terrain de jeu, Béarn bat Belleterre au compte de 24 à 16. En 1955, le comité sportif implante sur le terrain de balle une patinoire municipale de cinquante-cinq mètres par vingt-quatre avec un abri chauffé pour les patineurs. Évidemment, cette installation favorise l'émergence de la pratique du hockey dans la paroisse. Un club junior est rapidement formé et il est dirigé par Alfred Brisson. L'équipe connaît bien du succès puisqu'elle ne perd qu'une seule partie au cours de la saison 1955-1956.

Cette année-là, le club junior de hockey regroupe les noms

suivants: Yvan Gaudet, capitaine; 1re ligne: Paul Ménard, Marcel Bélanger, Jacques Bélanger, Jacques Trudel, Aldor Perreault, Claude Bélanger, Bernard Trudel et Fernand Douaire; substitut: Jean-Nil Bélanger; gardien de but: Réjean Gaudet. Les gros marqueurs de l'équipe sont Yvan Gaudet, Paul Ménard et Aldor Perreault.

Le début des années 1960 amène la pratique d'un tout nouveau sport: le ballon-balai, lancé par Béarn puis repris un peu partout au Témiscamingue. Les premières parties mettent en présence un club de Béarn et une équipe de bûcherons du lac Saint-Amant. L'année 1962 voit la naissance d'une ligue témiscamienne de ballon-balai et Béarn compétitionne désormais les équipes de Ville-Marie, d'Angliers, de Témiscaming et d'autres.

Celle année-là, le petit Placide Gaudet se retrouve entraîneur de l'équipe de ballon-balai et le club remporte la coupe en finale contre Angliers. Réal, Gérald, André et Paul Beauregard, Yvon Bélanger, Joseph Lessard, Joseph Pétrin, Alfred Audet, Donald, Yves, Raymond, Yvon, Benoît, François et Auréas Gaudet, Robert et André Brisson, Réal Audet et Adrien Lepage sont quelques-unes des figures marquantes des premières heures du ballon-balai à Béarn.

Évidemment, ce sport se pratique d'abord sur des patinoires extérieures et les séries éliminatoires se déroulent souvent sur une glace en eau et en "slush". Au début, le transport des joueurs est assuré par le camion de Jean-Marie Laperrière qui exige 0,50\$ par joueur pour se rendre à Belleterre par exemple. Tout le club voyage dans la boîte arrière sur laquelle on jette une grosse toile et dans laquelle un petit poèle sert à réchauffer les joueurs.

Inévitablement, l'équipe de ballon-balai se fait suivre par un fort contingent de supporters. Il n'est pas rare de voir un autobus scolaire rempli de chauds partisans accompagner son

club préféré à l'extérieur. Malgré le froid intense, les amateurs sont toujours de la partie. Un de ceux-ci, Alfred Brisson âgé de soixante-dix ans à l'époque, se fait un devoir d'être présent sur le bord de la bande pour encourager son équipe, en dépit des froids incisifs et même durant les pratiques. Évidemment, le public est exigeant et il ne tolère pas la défaite mais, en même temps, il sert de source de motivation pour les joueurs.

La construction des arénas de Guigues, de Ville-Marie et de Notre-Dame du Nord met un terme à la pratique du ballonbalai à l'extérieur. Dorénavant, les clubs préfèrent s'affronter dans ces bâtisses aux conditions climatiques plus intéressantes. Pour se préparer en vue de chacune des compétitions, les joueurs s'entraînent au soccer à l'automne ce qui leur assure une forme supérieure aux autres équipes en début de saison.

Peu à peu, les femmes aussi s'intéressent à ce sport et c'est la première fois qu'elles participent activement à une activité sportive de la paroisse. Comme pour les hommes, elles acquièrent vite la réputation d'équipes championnes.

Avec les années, le ballon-balai devient une institution à Béarn et les championnats une dynastie. Des équipes locales remportent des finales régionales et participent à des compétitions sur la scène provinciale. Ce sport connaît une telle popularité que de plus en plus de citoyens veulent y participer. Comme l'équipe ne peut pas faire une place à l'immense relève, pour éviter les frustrations des jeunes, on en vient à former un deuxième puis un troisième club. Cette dilution des forces va affaiblir le rendement au niveau régional mais, sur le plan local, les équipes se défendent bien et, du même coup, on prépare ainsi la relève.

Et puis, vers 1977, le ballon-balai connaît son déclin avant de disparaître complètement de la vie de la paroisse. Plusieurs jettent la pierre à la municipalité qui n'a pas su supporter les équipes sportives ni allouer les sommes nécessaires à son

La chorale du "Clair-Matin" de Béarn. 1re rangée, de gauche à droite: Georgette, Thérèse, Raymonde, Rachel et Carole Caudet, Jacynthe Forget. 2e rangée: Suzanne, Idèle et Suzette Arpin, Marie-

Claude Ferron, Rollande Gaudet et Réjeanne Lepage.

Collection: Georgette Jolette.





Club social pour les jeunes de la paroisse en 1950. Collection: Cécile Gaudet.

émancipation et au support des bénévoles.

Côté baseball, l'année 1967 marque un renouveau à cause de la popularité croissante du nouveau club de balle des Expos de Montréal. En peu de temps, la paroisse compte des équipes Pee Wee, Bantam et Midget chez les jeunes, de même que six équipes adultes de balle-molle. Les Réjean Pétrin, Gilles Lepage et André Brisson contribuent à cet essor. Les Expos de Montréal viennent même donner des cliniques pour les instructeurs et les joueurs.

Quelques équipes féminines s'organisent aussi. Ces talents ont pour noms Micheline et Agathe Beauchamp, Louisette et Gaétane Lepage, Yolande Labelle, Dina Robichaud, Denise Gaudet, Johanne, Paulette et Marcelle Bellehumeur, Carole et Francine Lalonde, Danielle et Josée Arpin, Adèle, Sylvie, Jolyne et Aline Beauregard, de même qu'Andrée Bernard, Édith Gaudet et bien d'autres.

Les années 1960 à 1980 représentent l'âge d'or du sport à Béarn, que ce soit pour la balle ou pour le ballon-balai. Depuis quelques années, un essoufflement caractérise la pratique du sport dans la paroisse, elle dont les équipes ont suscité bien de l'angoisse auprès des formations adverses.

Pourtant des gars comme Luc Lalonde continuent de préparer la relève et il faut souligner le dévouement du Club Richelieu qui, depuis quelques années, parraine des équipes mixtes de balle chez les jeunes. Après ces décennies de gloire, le sport semble être en veilleuse à Béarn. Pourtant, la municipalité possède la réputation d'avoir l'un des plus beaux terrains de balle du comté et elle s'est également dotée d'un terrain de tennis. Il faut aussi rappeler que le centre régional de ski de fond "Skipie" se trouve dans les limites de la paroisse. En conséquence, tous espèrent que le mouvement sportif connaisse bientôt de nouvelles heures de gloire.



Cinq années de gloire pour l'équipe féminine senior de balle-molle de Béarn. Sur la scène régionale, l'équipe féminine de sern a balayé les finales durant cinq années et elle a participé à six finales provinciales. En 1976, 1 re rangée, de gauche à droite: Gaétane Lepage, Louisette Lepage et Gaétane Caudet. 2e rangée: Rita Lepage (pénchée), Marcelle

> Bellehumeur et Adèle Beauregard. Debout à l'arrière: Michelle McFadden, Joline Beauregard, Carole Brien, Sylvie Arpin, Marie-Line Arpin, Carole Lalonde et Aline Beauregard.

Collection: Gaétane Lepage.

lacques Laperrière, fils de Jules Laperrière, joueur de défense pour le club de hockey "Les Canadiens" de Montréal. À quaire occasions, il a fait partie des formations d'étoiles de la Ligue Nationale de hockey. Il a gagné sept coupes Stanley et il a reçu les trophées Calder et Norris.

> Agé de 46 ans, il est actuellement assistantgérant pour le club de hockey "Les Canadiens" de Montréal, au côté de Jean Perron, et il vient d'être élu au Temple de la Renommée du hockey en avril 1987.

Collection: Huguette Laperrière.



"Les Dexters" en pratique en 1965. De gauche à droite: André Brisson, Réjean Gaudet (un copain), Roger Brisson, André Laliberté et Réjean Savard.

Collection: André Brisson.



CES NOBLES DE BÉARN

Vous souvenez-vous des "Nobles", ce groupe de jeunes de la municipalité qui s'est acquis une renommée enviable à la grandeur du Témiscamingue comme formation musicale? Leur histoire débute en 1963 dans la maison d'Alfred Brisson. Celuici tient une pompe d'essence et toute la famille participe au commerce familial.

Comme la plupart des jeunes de la localité, les fils Brisson s'activent farouchement dans les sports de la paroisse mais le hasard amène certains d'entre eux à se consacrer davantage à la musique.

Un jour, un des fils Brisson s'achète une batterie. Toutefois, il s'en désintéresse rapidement puisqu'il éprouve de la difficulté à en jouer. Il la refile à son frère Roger (13 ans) qui, pour sa part, se montre plus doué. Réjean Savard, qui gratte la guitare depuis un certain temps déjà, vient bientôt s'exercer en compagnie de Roger dans le garage de son père et André Brisson se joint à ce noyau.

Évidemment, le père Brisson n'apprécie guère le désordre de son garage car les instruments de musique s'entremêlent avec ses outils et il en déloge bientôt les jeunes amateurs de musique. Comme ceux-ci n'ont pas les moyens de louer un local, ils poursuivent leur entraînement en se déplaçant d'un sous-sol à l'autre et, par beau temps, les pratiques se font à l'extérieur devant un attroupement spontané d'une cinquantaine de jeunes de la paroisse.

Bientôt, deux nouvelles recrues s'ajoutent au groupe: François Savard et André Laliberté.

Les cinq jeunes musiciens ne se considèrent pas vraiment doués et, en conséquence, ils travaillent très fort dans les prati-

ques, cinq à six soirs par semaine.

Avec le temps, la formation musicale se monte tout un répertoire dans lequel l'accent est mis sur les chansons des Beatles et sur les principaux tubes rock de l'heure. Même s'ils ne sont pas professionnels, ces adolescents ont le goût de se produire en public et, suivant le courant à la mode, ils baptisent leur formation d'un nom à consonnance anglaise: "Les Dexters" (pour dextérité).

En 1964, les Dexters complètent une série de contrats et ils se produisent essentiellement dans des noces où ils doivent intégrer des "sets carrés" à leur répertoire... moins traditionnel. L'argent que leur procure ces parutions leur permet de payer leurs instruments et, souvent, ils empruntent les microphones du curé Pleyer.

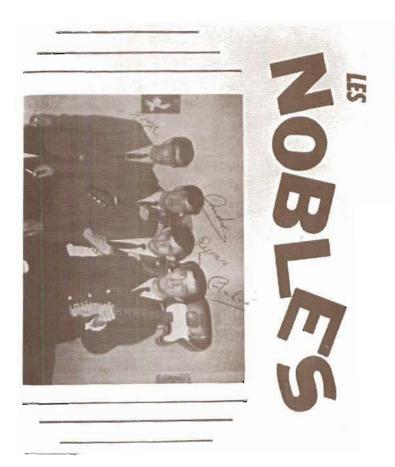
Et puis, le groupe choisit de franciser son nom. Dans les années 1960, des cigarettes se vendent sous la marque "Noblesse" et, comme ça fait distinguée, "Les Dexters" deviennent "Les Nobles".

Les nouveaux Nobles de Béarn donnent un premier spectacle public au Carnaval de Lorrainville, dans l'entrepôt du magasin Dubé & Roy. Comme salaire, l'organisation leur paye leurs déplacements aller-retour de Béarn à Lorrainville. Ensuite, l'hôtel Moderne de Lorrainville leur octroie leur premier contrat à long terme, soit dix-huit mois consécutifs. Les Nobles aiment faire de la musique et ils ne se produisent pas vraiment pour l'argent. En conséquence, le groupe accepte l'offre de l'hôtel Moderne à condition que l'établissement leur finance de l'équipement neuf. Cet arrangement correspond à environ 12,00\$ par soir pour les cinq membres du groupe. Comme les musiciens sont mineurs, Les Nobles se réfugient dans la cuisine de l'hôtel durant les intermissions.

Parce qu'ils sont de plus en plus connus, les contrats s'accumu-

Poster autographié du groupe "Les Nobles". De gauche à droite: Royer Brisson, André Laliberté, Réjean Savard et André Brisson.

Collection: André Brisson.



Même s'ils n'ont pas fait partie de groupes, plusieurs Béarnais ont possédé beaucoup de talent pour la musique. Sur la photo, Donald Gervais à la guitare et Sinai Gaudet au violon.

Collection: Victorien Gervais.



lent et Les Nobles se produisent aussi dans les soirées à Béarn, dans les noces, dans les salles de danse, dans les fêtes populaires des paroisses, dans les "partys". À Saint-Eugène de Guigues, on leur demande même de jouer en première partie du spectacle du groupe québécois "Les Lutins". Leur popularité les conduit dans tous les villages du Témiscamingue, ainsi qu'à Rouyn-Noranda et à Amos.

Néanmoins, ils se considèrent avant tout comme des amateurs et le succès ne leur monte pas à la tête. Leur répertoire ne compte aucune composition personnelle mais ils adaptent quelques chansons anglaises populaires en versions françaises et ils se permettent de réarranger certaines mélodies. Pourtant, en plein sommet de carrière, Les Nobles conviennent de se dissoudre parce que les membres doivent penser à trouver du travail régulier ou encore à aller étudier à l'extérieur. En octobre 1968, le groupe organise une soirée d'adieu au Centre culturel de Ville-Marie afin de remercier leurs fans une dernière fois. Ils attendent une cinquantaine de jeunes, quatre cent cinquante se présentent: c'est le gros "party" et beaucoup d'émotion parcoure l'assistance.

Cependant, après cinq années d'inactivité, Les Nobles renaissent en 1973. Du premier groupe, il ne reste que Roger Brisson à la batterie, mais Ronald Lessard, à la basse, et Gilles Morin, à la guitare d'accompagnement, assurent la relève. Peu de temps après, Réjean Savard fait un retour avec sa guitare solo et Jean-Marc Gaudet accompagne le groupe en qualité de technicien du son et de l'éclairage.

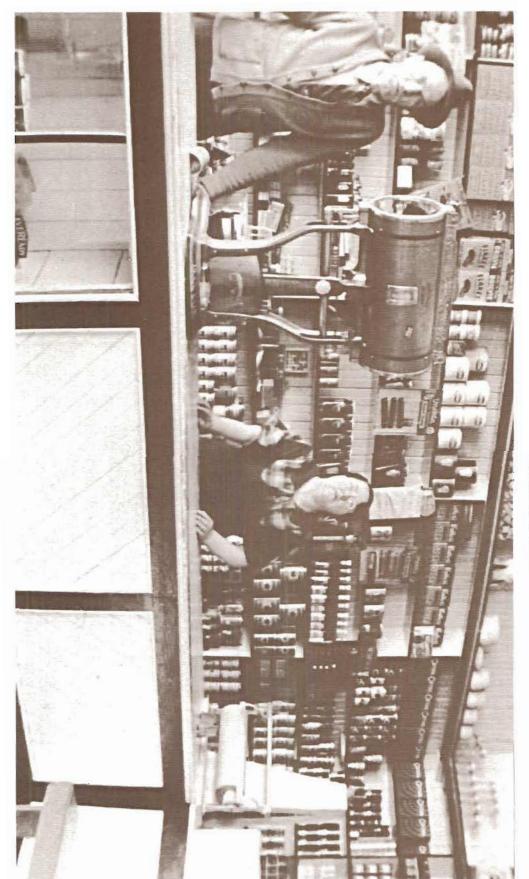
Les Nobles, deuxième édition, donnent un premier spectacle au Festival des Bohémiens de Béarn en 1973. Ils se produisent dans de nombreuses noces et ils jouent surtout de la musique anglaise populaire. Une soirée leur rapporte un cachet de 175 à 200\$.

En 1976, Les Nobles décident de prendre un temps d'arrêt afin de renouveler leur répertoire. En décembre, ils donnent un dernier spectacle à la Salle Lorraine de Lorrainville. Toutefois, le retour prévu ne s'effectue pas. Par la suite, Roger Brisson a joué dans les groupes témiscamiens "Sanguin" et "Le Choc". Pour sa part, en 1979, Ronald Lessard a contribué au groupe "Prélude" durant six mois.

Verrons-nous la troisième édition des Nobles? Ils le promettent bien pour le 75e anniversaire de Béarn... mais uniquement pour cette occasion.

Léo Brault à Théophile et son éjouse Zéphérina Caudet à Jean-Louis à l'intérieur du magasin général qu'ils viennent d'acheter en 1936 (aujourd'hui, Épicerie Fadalgau).

Collection: Emery Gaudet.



HISTOIRE DE COMMERCES

UNE HISTOIRE DE COMMERCES

Arsène Brisson est le pionnier de la vie commerciale de Béarn avec l'ouverture de sa boutique de forge en 1902 et de son magasin général en 1907. Son expérience est vite suivie par un nombre impressionnant de Béarnais qui, à mesure que le village s'allonge et grandit, cherchent eux aussi à implanter des commerces nécessaires à la communauté. La plupart du temps, ces entreprises sont à caractère familial et si les propriétaires ne font pas fortune, du moins réussissent-ils à gagner leur vie et à en retirer des revenus substantiels.

Il est impossible de faire l'histoire de tous les commerces de la municipalité parce qu'il y en a eu beaucoup et qu'il faudrait tout un livre pour couvrir le sujet. Nous nous contentons d'insister sur trois entreprises parce qu'elles furent uniques en marquant à leur manière le développement économique et social de la localité: la beurrerie d'Augustin Carpentier et la Coopérative du beurre, la maison de pension d'Albert Gaudet et le magasin de seconde main de Jules Gaudet.

Pour ceux qui demeurent sur leur appétit, nous livrons également un portrait plus général au moyen d'une liste de la plupart des commerces qui ont été en opération dans la localité au cours des soixante-quinze dernières années.

La famille d'Augustin Carpentier, propriétaire d'une beurrerie et d'un magasin général à Béarn. De gauche à droite: Claire, Paul, Lucille, la mère Élodia, Floriant, le père Augustin, Irène, Anicet.

Collection: Floriant Carpentier.



AUGUSTIN CARPENTIER ET LA BEURRERIE

À mesure que les fermiers améliorent leur terre et grossissent leur troupeau laitier, ils éprouvent le besoin d'écouler leur crème et de la transformer en beurre. Il leur faut une beurrerie. Noé Lessard du rang 2 décide de régler le problème et, en 1911, il construit une beurrerie au village sur l'emplacement actuel de la résidence de M. Gabriel Roy. Les débuts sont modestes mais l'affaire est lancée.

Deux années plus tard, Noé Lessard vend l'entreprise à Augustin Carpentier. Sous son administration, la beurrerie prend de l'ampleur et la production atteint 89 199 livres en 1931.

Homme d'affaires, Augustin Carpentier ne se contente pas des revenus de la beurrerie. Vers 1931, il décide d'ouvrir un magasin général sur le terrain voisin. À l'époque, deux autres commerces du genre opèrent dans la paroisse: ceux d'Ambroise Bellehumeur et de David Gaudet. Comme ses deux entreprises lui donnent trop d'ouvrage, Augustin Carpentier engage des employés pour la beurrerie. Sa famille s'occupe du magasin.

Le magasin général connaît vite un grand essor puisque les cultivateurs venant porter leur crème à la beurrerie en profitent pour y faire leurs commissions. Le magasin d'Augustin Carpentier devient ainsi le principal concurrent du commerce d'Ambroise Bellehumeur.

À l'époque, la marchandise se vend en vrac: le sucre et la farine dans de grands tiroirs, la mélasse et l'huile à lampe dans des tonneaux. Régulièrement, les clients laissent leur liste de commissions au magasin pendant qu'ils vont faire des courses ailleurs au village. Les commis s'affairent à préparer les commandes mais ils doivent continuellement se laver les mains parce qu'ils servent aussi de la gazoline puisque M. Carpentier

Certificat d'expert-essayeur de lait décerné à M. Augustin Carpentier par l'École de Laiterie Provinciale de Saint-Hyacinthe, le 23 février 1913.

Collection: Claire Pétrin.



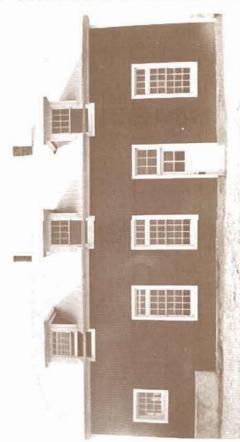
M. Augustin Carpentier a ouvert un magasin général au rez-de-chaussée de sa maison privée, sur le site actuel du magasin Joseph Pétrin. La photo a été prise dans les années 1930.

Collection: Claire Pétrin.



La beurrerie de Béarn propriété de la Coopérative du beurre de Saint-Placide de Béarn, de 1937 à 1962.

Collection: Julien I. Gaudet.



M. Arltur Dubé, "beurrier" employé par la Coopérative de beurre de Béam, culte 1941 et 1948.

Collection: Camille Gaudet.



a installé une pompe à essence devant son magasin.

En 1936, M. Carpentier met en vente sa beurrerie mais conserve son magasin. Comme un vent de coopératisme souffle sur la paroisse, vingt-six cultivateurs intéressés par l'industrie laitière forment la Coopérative du beurre de Saint-Placide de Béarn et achètent la beurrerie. La Coopérative du beurre entre en opération dès 1937 et bientôt presque tous les fermiers de la paroisse se joignent au mouvement.

Le premier conseil d'administration se compose ainsi: Albert Gaudet, président; Louis Savard, vice-président; Odilon Gaudet, secrétaire-gérant; Léonard Lessard, Albert Gaudreault, et Valère Audet, directeurs.

La coopérative dépasse ses objectifs. En 1959, elle fabrique 185 000 livres de beurre et les revenus générés depuis les débuts ont permis d'acquitter les redevances, de construire un bâtiment neuf et de renouveler la machinerie. De plus, des dividendes appréciables sont couramment versés aux membres.

Pour la fabrication du beurre, comme "beurriers" selon l'expression populaire, la coopérative engage tour à tour Hormidas Boucher, Victorin Trudel, Arthur Dubé et Michel Gaudet. Un camion effectue la tournée de la crème. Le contrat est octroyé à M. Donat Beauregard. La Coopérative du beurre va prospérer durant vingt-six années puis, face à la concentration industrielle croissante, elle fermera ses livres et ses portes en 1962.

AU COEUR DU VILLAGE: LA MAISON DE PENSION D'ALBERT ET D'ELIZABETH GAUDET

Arrivé à Béarn en 1900 avec son père Jean-Louis et le reste de sa famille, Albert Gaudet est un pionnier de la paroisse. Quand il atteint sa maturité, Albert réside chez David Gaudet, le maître de poste. Il y fait la connaissance d'une des pensionnaires, Élizabeth Paquin de Guigues, qui enseigne à Béarn pour une courte période.

Cette rencontre fortuite aboutit au mariage. Au début des années 1920, la Banque Nationale ouvre une succursale à Béarn sur l'emplacement actuel de la Caisse Populaire. Élizabeth Paquin s'en voit confier la gérance. Peu de temps après, toutefois, la banque passe au feu.

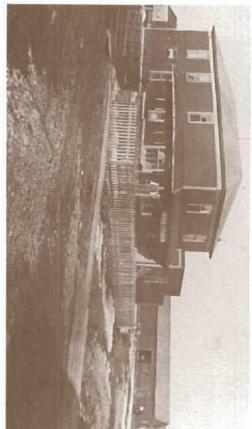
Albert Gaudet achète alors la résidence de son père située sur le terrain voisin, au coin des rues Principale et Elizabeth. Dès 1923, le couple transforme l'habitation en maison de pension, la première et la seule de toute l'histoire du village. L'idée est excellente puisque durant la même année le CPR construit la voie ferrée dans le secteur et plusieurs travailleurs sur la ligne recherchent un logement dans la paroisse. La bâtisse à deux étages compte neuf chambres en haut et d'autres en bas et les propriétaires y aménagent un restaurant, une salle à dîner et une salle de jeux. Pour l'époque, la résidence offre un grand confort puisqu'elle est équipée de toilettes à l'eau, d'eau chaude et du premier téléphone du village. À l'arrière, l'étable d'une longueur de trente mètres abrite les chevaux des passants.

La maison de pension peut accomoder entre quinze et vingt personnes. Lorsqu'il y a trop de clients, il n'est pas rare de voir

Le couple Albert Gaudet à Jean-Louis et Élizabeth Paquin devant la Banque Nationale de Béarn où Mme Caudet étair gérante, de 1920 à 1922. À l'arrière: Aline Daigneault et Dianis Paquin.

Collection: Cécile Gaudet.





La maison de pension d'Albert Gaudet à ses débuts (propriété actuelle de Maurice et Jeannine Brault). Remarquez la longue étable à l'arrière pour héberger les

chevaux des clients. Sur la galerie, le "Gros Albert".

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

les membres de la famille céder leurs lits: les parents dorment tout simplement sur la table de billard et les enfants descendent des matelas de fortune dans le restaurant.

Les premiers employés du chemin de fer prennent automatiquement pension chez Albert Gaudet parce que c'est le seul lieu d'hébergement du village. Inévitablement, la maison compte bientôt des clients permanents, comme le premier contremaître de la ligne: M. Jean-Baptiste Lauriault. Celui-ci devient pratiquement un membre de la famille puisqu'il pensionne chez les Gaudet durant onze années jusqu'à l'âge de sa retraite. Quant à son fils, Ernest, il y habite aussi un certain temps avant d'épouser Mary Lavallée de Guigues. D'autres employés du CPR y font aussi des séjours assez longs. C'est le cas des deux premiers agents de gare: George Eaton et Connie Dwyer. D'autre part, les inspecteurs, les superviseurs et les employés temporaires du CPR peuvent toujours trouver une chambre à la pension du "Gros Albert". Par conséquent, il ne faut pas s'étonner si le principal sujet de conversation dans le restaurant se rapporte au chemin de fer.

Grâce à M. Eaton, la maison de pension est équipée d'un des premiers postes de radio de la paroisse. Celui-ci trône bien en vue dans le restaurant. Lorsque la température favorise une bonne réception, les pensionnaires peuvent capter des émissions en provenance des États-Unis. Cet appareil permet aussi aux résidants de se tenir au fait des principales nouvelles nationales et internationales.

Outre les employés du CPR, beaucoup d'autres pensionnaires séjournent à la maison de pension et, comme plusieurs proviennent de la ville, ils apportent avec eux une autre vision du monde. Parmi les clients, il y a des bûcherons en route ou de retour des chantiers, des inspecteurs et des infirmières pour les écoles, des commis-voyageurs, des femmes venant donner des cours aux fermières... À l'occasion, des hommes viennent

présenter des films dans la paroisse et ils séjournent chez Albert Gaudet. Au début, les films sont projetés sur les murs extérieurs des maisons mais, par la suite autour de 1940, on les présente dans la salle paroissiale et il en coûte 25 cents d'entrée. Et puis, il y a des magiciens et des amuseurs publics de passage. Plusieurs jeunes mariés couchent chez Albert Gaudet pour leur nuit de noces.

Pendant très longtemps, il n'y a pas de tarif pré-établi dans la maison de pension. En général, il en coûte un dollar pour le coucher mais les clients réguliers se voient octroyer des prix de faveur. On peut consommer un repas complet dans la salle à manger pour environ 35 cents, mais plusieurs habitués préferent se joindre à la table familiale.

La famille d'Albert Gaudet ne connaît pas de vie privée; pour elle, la vie c'est la maison de pension. Les enfants sont élevés dans ce monde d'hommes et ils apportent leur contribution comme ils le peuvent au restaurant et à la pension. Quant à la mère, Elizabeth, elle dispose de bien peu de temps à consacrer à ses enfants. Pour l'assister, elle engage des bonnes: la tante Emma (Mme Sinaï Plante), Edwina Boucher, grand-maman Élodie, Agnès Gaudet, Jacqueline Gaudet, Henriette Mayer, Rita Arpin, Mary Lavallée, Simone Rocheleau... Pour sa part, Maxime Gaudet joue le rôle d'homme à tout faire.

Bientôt, la maison de pension déborde sa vocation d'hébergement. Les agronomes viennent y donner des conférences; des dentistes y pratiquent périodiquement leur métier; on y donne des cours de puériculture; on y tient des cliniques de vaccination pour les enfants; on y organise des assemblées politiques.

Faute d'hôtels ou de centre de loisirs dans la paroisse, la maison devient rapidement le lieu de rencontre des hommes. On s'y transmet les nouvelles, on y jase de politique, on y joue au billard et aux cartes avec des pommes comme enjeu. À l'occasion, on y fait de la musique et parfois l'on y danse mais il faut

alors baisser les stores pour se cacher de la vue réprobatrice du curé Lachapelle. Évidemment, les femmes fréquentent peu les lieux puisque ce serait mal vu à l'époque. Grâce à la maison de pension et au restaurant, Albert Gaudet réussit à traverser la crise économique.

Il possède l'étoffe d'un homme d'affaires et il a le sens du public qu'il affectionne particulièrement. À même la maison de pension, il ouvre un salon de barbier. Il va se bâtir aussi un magasin au Sand Lake (Belleterre). À Rouyn, il devient propriétaire de quelques maisons et de la boulangerie Désabraies.

En 1934, M. David Gaudet met en vente son magasin général mais le curé Lachapelle soupçonne un Juif itinérant de vouloir mettre la main sur ce commerce. Comme il ne tient pas à voir un Juif s'installer dans la paroisse, (allez savoir pourquoi!) le curé convainc Albert Gaudet de se porter acquéreur de l'épicerie.

Malade, Albert Gaudet revend ce magasin à son beau-frère Léo Brault, deux ans plus tard, en mai 1936. Lors de la vente, l'inventaire se chiffre à peine à 500 dollars d'épicerie et de lingerie. Léo Brault transforme ce commerce en véritable magasin général et il offre peu à peu, outre l'épicerie et les vêtements, des coupons, des articles de classe et de la quincaillerie. Le magasin Léo Brault opère sur une base familiale sept jours par semaine, en journée et en soirée. Comme dans le cas de la maison de pension, ce magasin devient aussi un lieu de rencontre où l'on discute beaucoup et où l'on joue aux cartes en soirée. En 1968, le fils adoptif de Léo Brault, Émery Gaudet, prend la relève. En 1987, ce commerce est toujours actif sous le nom d'Épicerie Fadalgau et il appartient à la famille d'Adalbert Gaudet.

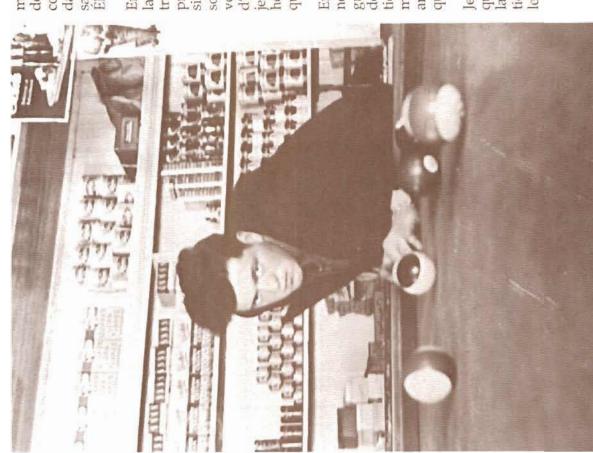
En 1938, Albert Gaudet décède des suites d'une longue maladie. Son épouse, Élizabeth, continue d'opérer quand même la maison de pension. Pour cette femme, la relève est difficile puisqu'elle doit éponger les dettes contractées pour les soins La maison de pension plusieurs années plus tard. On y trouvait aussi un restaurant, une salle de jeux, un salon de barbier et des pompes d'essence. Devant, le fils Florent.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



Florent Caudet, fils d'Albert, jouant au billard dans le restaurant de la maison de pension,

Collection: Florent Gaudet.



médicaux et les frais d'hospitalisation de son mari. Mais elle doit surtout tenir tête à l'opinion publique de l'époque qui conçoit mal qu'une femme soit en affaires particulièrement dans ce genre de commerce. N'eut été la prohibition interdisant la consommation d'alcool dans les endroits publics, Elizabeth Paquin-Gaudet aurait dû fermer ses portes.

Entêtée, elle décide de prouver son savoir-faire. Elle maintient la maison de pension ouverte pendant près de vingt-cinq autres années. Elle s'habitue à la présence des hommes et elle prouve sa capacité d'administrer. Vers 1960, la maison de pension connaît son déclin. Les belles années du chemin de fer sont révolues. Les automobiles permettent aux commisvoyageurs et aux visiteurs itinérants de retourner chez eux ou d'aller coucher à Ville-Marie le soir venu. Pour se divertir, les jeunes sortent maintenant du village. Ils se rendent dans les hôtels et les cinémas des paroisses voisines et à la salle Péloquin de Ville-Marie.

En 1962, Élizabeth vend la maison de pension à sa fille Jeannine. Celle-ci vient de se marier à Maurice Brault et elle enseigne au village. Le commerce fonctionne au ralenti avec moins de chambreurs et un restaurant peu fréquenté. Préférant le métier d'institutrice, Jeannine Gaudet-Brault ferme définitivement la maison de pension en 1967, après quarante-quatre années d'opération. C'est un choc pour la mère Élizabeth pour qui la maison de pension a été toute sa vie.

Jeannine et Maurice Brault habitent toujours cette demeure qu'ils ont maintenant amputée de l'étage supérieur. Même si la maison de pension n'existe plus, le couple poursuit la tradition puisqu'il reçoit encore beaucoup de gens venant de tous les coins du Québec et même d'outre-mer.

La famille de Jules Gaudet et de Rose-Marie Bellehumeur, à Ambroise, en 1951. En avant, de gauche à droite: Gabriel, Régent, la mère Rose-Marie, le père Jules, Robert, Rock, Huguette. À l'arrière: Lucette, Marie-Paule, Jean-Louis, Hélène, René, Yolande, Lorrent,

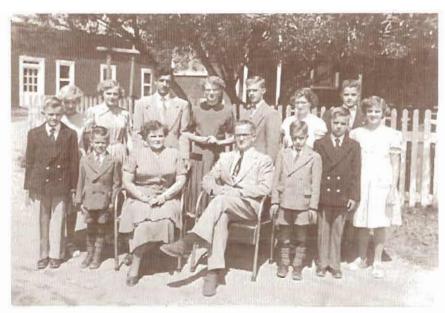
Collection: Marie-Paule Gaudet.

LE MAGASIN DE SECONDE MAIN JULES GAUDET.

Un autre fils de Jean-Louis Gaudet va connaître une carrière commerciale prospère à Béarn. Il s'agit de Jules Gaudet qui épouse Rose-Marie Bellehumeur, fille d'Ambroise, en 1928. Jules Gaudet va d'abord travailler comme journalier puis comme secrétaire de la Mine d'Or Bellehumeur. Ayant fait l'acquisition d'un camion, il obtient le contrat du transport de la crème dans le Nord-Est ontarien et, en 1939, la Canada Packer's lui octroie le transport du beurre dans toutes les localités du Témis-camingue.

Par la suite, toujours grâce à son camion, il prend l'habitude de conduire des animaux de boucherie dans les grands encans de Toronto. Au retour de ces voyages, il rapporte des fruits et des légumes du Sud de l'Ontario qu'il offre en vente chez lui à Béarn mais aussi dans les commerces environnants. L'arrivée de chaque cargaison provoque bien de l'émoi dans "la petite rue" car M. Jules Gaudet est le seul à approvisionner le village en fruits et légumes. Tous les gamins du village se rassemblent autour du camion pour assister au déchargement des caisses de ces produits "de luxe", toujours prêts à déguster quelques bananes, pommes ou oranges. La famille Gaudet opère ce comptoir de fruits et de légumes pendant au moins cinq années.

Au cours de ses voyages à Toronto, M. Jules Gaudet explore la ville et il découvre plusieurs magasins qui vendent de la marchandise usagée en bon état. L'idée lui vient que de tels articles pourraient trouver preneurs à Béarn mais le couple hésite ne voulant pas se faire traiter de "guenilloux". Jules Gaudet décide de tenter une première expérience. Un beau jour, il ramène de Toronto quelques caisses de belles jupes en flanelle pourtant usagées. Les voisines se les arrachent en un temps record. L'affaire est lancée. Rose-Marie Gaudet ouvre





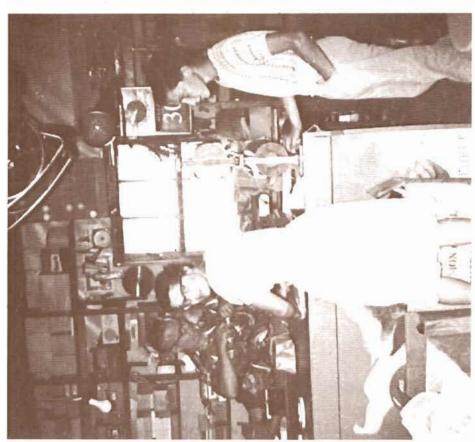
Deux "gamins" de la "petite rue" toujours volontaires pour goûter aux fruits de Jules Gaudet: Jacques Saint-Onge et Adrien

Trudel.

Collection: Jean-Marie Laperrière.

Vue intérieure d'une partie du magasin de seconde main de Jules Gaudet, en 1956. On y voit Monique Bouvrette, Michel Bellehumeur et Jules Gaudet derrière le comptoir.

Collection: Marie-Paule Gaudet.



un premier magasin dans son sous-sol bien qu'elle soit déjà la mère de douze enfants. Afin d'approvisionner le commerce, le couple se rend à Toronto à tous les dix jours. Jules et Rose-Marie voyagent de nuit et, dès le petit matin, ils entreprennent la tournée des boutiques, choisissant leurs marchandises morceau par morceau. À chaque occasion, ils reviennent avec un camion plein à craquer de produits usagés de toutes sortes: vê-

tements, lingerie, chapeaux de paille, meubles, bureaux, bancs d'école, matelas... et même des robes de mariée. M. Gaudet prétend qu'il a vendu tellement de matelas que, s'il les avait placés bout à bout, il aurait tapissé la route menant de Béarn à Ville-Marie.

Tout ce que le couple rapporte se vend bien. Le sous-sol se montre bientôt trop étroit et le magasin est transféré dans le garage voisin, situé en arrière de la Caisse Populaire aujourd'hui. Une rallonge est construite dans le but d'agrandir l'entrepôt. En peu de temps, le commerce se taille une réputation qui déborde les limites de Béarn. Des gens de toutes les paroisses du Témiscamingue viennent profiter des aubaines du magasin de seconde main de Jules Gaudet. Des familles complètes viennent s'y habiller. Le commerce connaît un grand succès parce qu'il affiche des prix bien inférieurs aux autres magasins et aux catalogues, tout en offrant une marchandise de qualité. Tout le monde y trouve son compte, les gens les moins fortunés comme les plus à l'aise.

Face à la demande croissante, le couple Gaudet se voit bientôt obligé d'effectuer deux voyages par semaine à Toronto. Cinq commis s'activent au service de la clientèle. Jules et Rose-Marie Gaudet maintiennent cette activité commerciale durant une vingtaine d'années. Durant cette période, Jules Gaudet est également employé comme gérant de la Caisse Populaire de Béarn

La mort subite de Jules Gaudet ébranle le fonctionnement de l'entreprise familiale. Fatiguée, Rose-Marie ne possède plus l'énergie nécessaire pour poursuivre l'administration de ce commerce pourtant prospère. Le fils Lorrent prend la relève et, plus tard, il déménage le magasin sur la rue Principale. Peu de temps après, le commerce de Béarn le plus connu à la grandeur du Témiscamingue fermait ses portes.

VOUS, EN V'LÀ.. DES COMMERCES EN VOULEZ-

des personnes que nous aurions malencontreusement outrait sommaire des différents commerces de la localité. L'entreétude particulière. Nous nous contentons d'offrir ici un por-L'histoire commerciale de Béarn mériterait à elle seule une furent disponibles et elles se veulent approximatives bliees. De plus, les dates sont fournies seulement lorsqu'elles prise est hasardeuse et nous nous excusons à l'avance auprès

MAGASINS GÉNÉRAUX

FADALGAU 1. 1987: EPICERIE

- -Sinai Plante (1914-1918)
- David Gaudet (1918-1928)
- Pacifique Plante (1928-1930) Hyacinthe Lasalle (1930-1932)
- David Gaudet (1932-1934)
- Albert Gaudet (1934-1936)
- Léo Brault (1936-1968)
- Famille Adalbert Emery Gaudet (1968-1981)
- sous le nom d'Epicerie épicerie et opère toujours Fadalgau. Le magasin est converti en Gaudet (1981-
- 2. 1987: ÉPICERIE MARCY
- Odilon Gaudet (? 1923) (Epicerie-boucherie)
- (1923-1947)Philémon Hurtubise

- Léonard Lessard (1947-1954)
- Modernisation en 1961 Joseph Lessard (1954-1971)
- Gérald Chaumont (1971-1978)
- (1978-1985)Jean-Louis Bouthillette
- Épicerie Marcy Çaston Cadotte (1985-
- ONGE DE MARIE-FRANCE ST-3. 1987: RESIDENCE PRIVÉE
- Ambroise Bellehumeur des fourrures et magasin (1922-1946) (Poste de traite
- Bellehumeur (1946-1971) Jules St-Onge et Jeanne
- 4, 1987: MAGASIN JOSEPH PETRIN
- (1931-1959)Augustin Carpentier

commerce au groupe familial d'Adalbert Perreault, la veille de la vente du Léo Brault, en compagnie d'Aldor Emery Caudet, propriétaire du magasin

> Gaudet, le 31 juillet 1981 (aujourd'hui, Epicerie Fadalgau).

Collection: Emery Gaudet



désormais dans la vente de Joseph Pétrin et Claire pour toute la famille. vêtements et de chaussures commerce se spécialise rés au rez-de-chaussée et de une surface de 2 675 pieds carmagasin offre maintenant 240 pieds carrés des débuts, le 1886 au sous-sol. Ce Modernisation en 1968; des Carpentier (1959-

 Jean-Marie Laperrière 5. 1987: MAGASIN JEAN-MARIE LAPERRIERE (1944)

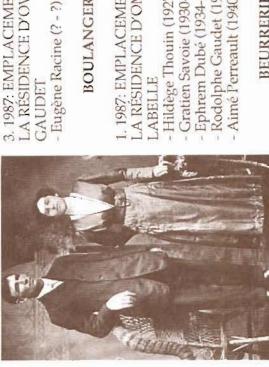
poste depuis 1963. tient également le bureau de Son épouse Rita Lachapelle y

marche: Serge. 3e marche: Henri, François, e couple de Jules Saint-Onge et de Jeanne 1946. On y voit leur famille. Tre marches. Therese, Marie-France et Normand. 2e commerce d'Ambroise Bellehumeur en Bellehumeur à Ambroise a repris le

Gerard et Jacques. En haut: les parents.

Collection: Marie-France Saint-Onge.

Philémon Hurtubise, propriétaire d'un (aujourd'hui, Epicerie Marcy inc.), en compagnie de son épouse Jeannette magasin général entre 1923 et 1947 Goudrement. Collection: Gilberte Bellehumeur.



BOUCHERIES

D'ARMAND RHEAULT

Jules Bellehumeur (1940-1945)

Louise Lepage-Bellehumeur Epicerie-boucherie 1945-1951)

Cléo Baril (1956-1960)

2. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'YVAN

- Louis Gaudet (1933-1937)

1. 1987; RÉSIDENCE PRIVÉE - Joseph Robichaud

(1951-1953) au décès de son mari GAUDET

3. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'OVILA GAUDET

BOULANGERIE

1. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'OMER LABELLE

- Hildège Thouin (1927-1930) Gratien Savoie (1930-1934)

Ephrem Dubé (1934-1937)

- Rodolphe Gaudet (1937-1940) - Aimé Perreault (1940-1942)

BEURRERIE

LA RÉSIDENCE DE GABRIEL 1. 1987: EMPLACEMENT DE

- Noé Lessard (1911-1913) - Augustin Carpentier

 Beurrerie coopérative (1913-1936)(1936-1962) HORLOGERIE

- Albert Brisson (? -?) 1.1987.7

RESTAURANTS

1. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE DE MARGUERITE ROY

- David Gaudet (1928-1942) (et bureau de poste)
- Délima Gaudet (1942-1947) (et bureau de poste)
- Bernard Brault (1947-1958) (et bureau de poste)
- Noëlla et Violetta Brault (1958-1962?) (et bureau de poste)

2. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'ÉMERY GAUDET

- ? Falardeau (193?-1938) (et salon de barbier)
- Antonio Perron (1938-1942) (salon de barbier et table de billard)
- Jean Brault (1942)
- Wilbrod Beauchamp (1942-1945) (restaurant seulement)
- RaymondBaril (1945-1975)
 (et salon de barbier)

3. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE DE BERNARD LEMIEUX

- Napoléon Audet (? ?)
- Émile Jolette reconstruit une bâtisse neuve qu'il loue à
- Henri Gaudet (? ?) locataire

- Thérèse Audet (? ?) locataire
- Michel Brault (? ?) locataire
- ? Girard (? ?) locataire
- Eugène Turcotte (? ?) locataire
- Bernard Lemieux (? ?) propriétaire
- Jasmine Gaudet et Danielle Mathieu (177-1978) locataires

4. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE D'HENRI-PAUL BELLEHUMEUR

- Rosario Pétrin (1950-1962)
- Henri Gaudet (1962-1964)
- Marcel Beauchamp (1964-1980)
- Henri-Paul Bellehumeur (1980-1982) (Pizzeria)

5. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE DE JEANNINE ET MAURICE BRAULT

- Albert Gaudet (1923-1938)
 (maison de pension, salon de barbier et table de billard)
- Élizabeth Gaudet (1938-1962)
 (pension et billard)
- Jeannine Gaudet et Maurice Brault (1962-1967) (pension et billard)

Lucille Lachapelle-Gaudet et Georges Bellehumeur, à la porte du magasin général d'Ambroise Bellehumeur, en 1938. Jean-Marie Laperrière y a fait ses débuts comme commis avant d'ouvrir son propre commerce en 1944.

Collection: Lucille Lachapelle-Gaudet.



Roland Robichaud à côté de la demeure de ses parents qui tenaient le magasin Welly Robichaud près de la gare du CPR.

Collection: Dina Beauregard.



- 6. 1987: BRASSETTE 85
- Ghislain Bellehumeur et Roméo Arpin (1985-1986)
- Roméo Arpin et Gérald Chaumont (1986-1987
- Gérald et Claude Chaumont (1987-)

7. 1987; RÉSIDENCE PRIVÉE D'ALFRED SAINT-ONGE

- Welly Robichaud (? - ?)

8. 1987: CASSE-CROÚTE CHEZ NICKY

- Nicole Bernard (1984-)

M. Napoléon Audet, à l'intérieur de son restaurant, en 1960. (Aujourd'hui, propriété privée de Bernard Lemieux).

Collection: Jean-Claude Audet.





M. Louis Gaudet a été le premier boucher de métier à Béarn, en 1933.

Collection: Mélanie Beauregard.



Aimé Perreault devant sa boulangerie en 1940, avec son épouse Prudentienne Laliberté et leur fille Jacqueline. (Aujourd'hui, sur le site de la maison d'Omer Labelle) Collection: Alfred Brisson.

BOUTIQUES DE FORGE

- 1. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ D'EUGÈNE TURCOTTE
- Arsène Brisson (1912-1923)
- Alexandre Mathieu (1923-1924)
- 2. 1987: SUR LES PROPRIÉTÉS D'ÉMERY GAUDET ET DE FERDINAND MOFFET
- Georges Dallaire (1922-1925) (chez Émery Gaudet)
- Georges Dallaire (1925-1935) (chez Ferdinand Moffet)
- 3. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ D'ADALBERT GAUDET
- Alphonse Gaudet (1922-1945)
- 4. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ DE VIATEUR MATHIEU
- Alexandre Mathieu (1924-1942)
- 5. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ D'ALPHONSE MORIN
- William Morin (1948-1966)
- 6. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ DE DESNEIGES SAMSON
- Édouard Gagnon (? ?)
- 7. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ DE CLAUDE LESSARD ET DE SYLVIE GAUDET

- Donat Lessard (1942-1950) (au rang 9)
- Donat Lessard (1950-1967) (chez Claude Lessard)
 La boutique de M. Lessard est détruite par le feu. Le dernier vestige de ce métier révolu disparaît ainsi en fumée.

SALONS DE COIFFURE

- 1. Marie Beauchamp (1955-?) annexe de l'épicerie de Joseph Lessard, aujourd'hui Épicerie Marcy
- 2. Marguerite Trudel Savard (? ?) chez Mme Albert Arpin
- 3. Colette Lessard et sa fille Idèle Morin (1955-?) dans le magasin de Cléo Baril, aujourd'hui Armand Rheault 4. Mme Marcel Rocheleau
- 4. Mme Marcel Rocheleau (? ?)
- 5. Irène Carpentier (1950-1953)
- 6. Angèle Charbonneau Perreault (1968-1974)
- 7. Raymonde Arpin
- 8. Thérèse Gaudet
- 9. Pauline Lepage-Peluso (1977-1980)
- 10. Jeannine Piché
- 11. Manon Cadotte (1985-)
- 12. Suzanne Bellehumeur
- 13. Line Audet

La famille de Rosaire Douaire, cordonnnier du village. De gauche à droi te: Rosia, Laurent, la mère Pauline, la soeur Dora, le père Rosaire et Jucqueline.

Collection: Rosaire Douaire.

MAGASIN DE VÊTEMENTS

- 1. 1987:
- Jules et Rose-Marie Gaudet (1938-1962) (seconde main)
- Lorrent Gaudet (1962-1974) (seconde main et tissus)
- Mme Dorilda Laliberté (? ?)
- 2. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE D'YVETTE ARPIN
- Irène Carpentier (1956-1963) (chez son père Augustin)
- Irène Carpentier (1963-1965) (chez Yvette Arpin)
- Yvette Arpin (1965-1968)
- 3. 1987: MAGASIN JOSEPH PÉTRIN
- Joseph et Claire Pétrin (1968-) (vêtements et chaussures pour toute la famille)
- 4. 1987: MAGASIN DE TISSUS CHEZ YVAN GAUDET
- Jeanne Chaumont et Julien
 A. Gaudet (1950-1980)
- Lucie Gaudet et Yvan Gaudet (1980-)
- 5. 1987: RÉSIDENCE D'ALPHONSE MORIN
- Huguette Ferron-Morin (? - ?)

- 6. 1987: MAISON ACTUELLE DE JEAN BEAUREGARD
- Alma Gaudet (1960-1965)
- 7, 1987; ?
- Donat et Claire Bellehumeur (? - ?) (vêtements et chaussures)
- 8. 1987: ?
- Armand et Lucille Rheault

BARBIERS

- 1. Albert Gaudet (? -1938) chez Maurice Brault
- 2. ? Falardeau (? -1938) chez Émery Gaudet
- 3. Antonio Perron (1938-1942) chez Émery Gaudet
- 4. Albert Brisson (? ?)
- 5. Jules Brisson (? ?)
- 6. André Brisson (1968-1974) en face de l'Épicerie Marcy
- 7. Raymond Baril (1945-1975) chez Emery Gaudet

CORDONNERIES

- 1. 1987: MAISON DE ROSAIRE DOUAIRE, EN ARRIÈRE DU DÉPANNEUR DE MARCELIN LEPAGE
- Rosaire Douaire (1934-1984)



- 2. 1987: CHEZ HEC
- Hector Bellehumeur (1986-)

M. Rosaire Douaire à l'oeuvre, cordonnier à Béarn durant 50 ans de 1934 à 1984.

Collection: Rosaire Douaire.





La famille d'Albert Brisson, horloger, et de son épouse Marie Demers

Collection: Jacques Brisson.

GARAGES

- 1. 1987: DÉPANNEUR DE MARCELIN LEPAGE
- Augustin Carpentier (? ?)
- Léonel Perreault (1940-?)
- Mandoza Bureau (? ?) (loué de Léonel Perreault)
- Léo Bélanger (?-1956)
- Réginald Jubinville (1956-1973)
 M. Jubinville devient détaillant des petites automobiles allemandes de marque Prinz en 1960. En 1973, il convertit le garage en dépanneur.
- 2. 1987: GARAGE HÉGAU GARAGE ET STATION-SERVICE
- Alexandre Pelchat (1959-1969)
- Jacques Rivest
- Marcel Lefebyre
- Marcel Hébert (1979-1984)
- Yvan et Laurier Gaudet (1984-1986)
- Raoul Pellerin (1986-)
- 3. 1987: GARAGE RICHARD POITRAS
- Léonel Perreault (autobus scolaires)
- Gérard Perreault (autobus scolaires)
- Richard Poitras (1984-1987)

- Municipalité de Bearn (1987-)
 En 1987, Jacquelin Lepage assure le transport scolaire.
 1987: GARAGE LÉONARD
- LABELLE Léonard Labelle (1981-)
- Loué à Richard Poitras
- Loué à Omer Carrière

STATIONS-SERVICES

- 1. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE PRIVÉE D'OMER LABELLE
- Alfred Brisson (1950-1973)
- Roméo Arpin
- Raynald Gaudet
- Ronald Arpin
- 2. 1987: CHÉZ HEC
- Hector Bellehumeur
 Ce commerce est polyvalent.
 On y trouve une stationservice, un snack bar, une
 salle de jeux, un service de
 location vidéo et une
 cordonnerie.
- 3. 1987: À L'ARRIÈRE DE LA RÉSIDENCE D'YVAN GAUDET

En 1958, M. Julien A. Gaudet devient représentant-distributeur de la compagnie pétrolière White Rose pour tout le Témiscamingue. Il gare les camions-citemes sur son terrain.

M. Aimé Perreault a aussi conduit un taxí. On le soit ici en compagnie d'Élizabeth Gaudet, de Marie Paquin et de Réjean

- Albert A. Gaudet Jules Laperrière
- Henri Morrissette Aimé Perreault Lucien Robichaud
- Léonel Perreault Gérard Perreault
- Wilfrid Ferron
- Wilson Beauchamp 10. Gaétan Mathieu
- Valère Audet
- Omer Morissette

SNOW-MOBILES

au cours d'un rêve, et qui fut dont il avait pensé le principe connue "Wrench Vise Grip", confectionné quatre modèles mis sur le marché par la suite et le dernier en 1942. M. en 1938, le troisième en 1940 de "snow-mobiles": le Bien avant que Bombardier l'inventeur de la pince bien Wilfrid Ferron fut ausi premier en 1936, le deuxième premieres autos-neiges, M. mette sur le marché ses & MARINE FERRON FERRON EN FACE DE SCIE Wilfrid Ferron avait déjà DESAFFECTÉ DE WILFRID 1. 1987: GARAGE

MACHINERIES

FERRON LIEE 1. 1987: SCIE & MARINE

Wilfrid Ferron (1966-?) (motos-neiges)

équipements de sports). Ferron (? -) (scies à chaîne, Fernand, Lucette et Serge moteurs de bateaux, motos,

DEPANNEURS

1. 1987: ÉPICERIE DU COIN Réginald Jubinville

en dépanneur) (1973-1976) (garage converti

Lepage (1987-Marcellin Lepage (1976-1987) Luc Turcotte et Micheline

MAURICE 2. 1987: DÉPANNEUR CHEZ

- Carole Lalonde (1985-Maurice Lalonde (1978-1985)

Lactance Bellehumeur (? - ?)

ELEVAGE DE VISONS

1. 1987: WILFRID FERRON Wilfrid Ferron (? -?)

Alfred Brisson (? - ?) élevage de plus de 300 têtes Rémi Bellehumeur (1955 - ?)

216

(Albertino) Ferron, vers 1940. biriliW and liurienco "slidoM-won?" 21

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

1922 sur l'emplacement actuel de la Caisse

Banque Valionale ayant existé entre 1920-

Albert Caudet a Jean Louis devant la

Populaire

Collection: Yvonne Ferron.

MENNERIE

- Coopérative du BEARN TERRAIN DE SCIERIE VILLAGE, EN AVANT DU 1. 1987: SORTIE SUD DU

- Cléo Baril (1955-1956)

propriété de M. Armand son magasin (aujourd'hui la installe la meunerie derrière serve la machinerie pour le Théâtre Idéal de Notre-En 1956, Clèo Baril vend le

Rheault).

Gerants: Jules et Jean-Marie - Banque d'Hochelaga (1920-?) 7:7891.1

(1923-1954) - Elevage de poulets Bernard, gerants Rémi Goudreault et Conrad Ville-Marie (1950-1952) Temiscamingue, filiale de

- Adalbert Perrreault

(SS61-1561)

moudre et cribler le grain et il Dame du Nord. M. Baril conqui le défait pour reconstruire bâliment à M. Léonard Denis

BANQUES

Laperrière

(-2861)

- Gérald et Claude Chaumont

Chaumont (1986-1987)

- Roméo Arpin et Cérald Bellehumeur (1985-1986)

- Roméo Arpin et Chislain

- Emile Paquette (La Chatte)

Carpentier (Motel Cajo)

- Gaétan Jolette et Jacques

- Jean-Paul Lemieux (1978)

(8791-7797) nition (1977-1978)

- Bernard Lemieux et Marie-

- Caisse Populaire (1936 -)

3. 1987: CAISSE POPULAIRE

Elizabeth Paquin-Gaudet

(1920-1922) détruite par le

LA CAISSE POPULAIRE 2, 1987: EMPLACEMENT DE

BARS

1. 1987: BAR LA CHATTE

Andrenique Belanger

Premier président:

- Banque Nationale

Gérante:

(Le Béarnais)

- Jacqueline April

(Chez Ber-Line

- ? De Montigny (Le Manchot)

7 1987: BRASSETTE 85



217

Jeanne Chaumont, propriétaire d'un magasin de tissus de 1950 à 1980, et son mari Julien A. Gaudet, propriétaire d'un moulin à scie. Photo prise en 1931.

Collection: Marguerite Roy.



Jules Bellehumeur à Ambroise et son épouse Louise Lepage. M. Bellehumeur a exercé le métier de boucher; il a tenu une épicerie-boucherie sur le site actuel de la maison d'Armand Rheault et il a été aussi trappeur.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



ALLÔ, POLICE!

Qui l'eût cru? Béarn s'est payé le luxe d'avoir sa propre police. En août 1955, la municipalité engageait Siegefroie Jodoin, ancien policier de Mattawa, pour maintenir le service de l'ordre dans la paroisse. En octobre 1956, Albert Brisson prenaît la relève au poste de policier municipal mais on ne sait pas pour combien de temps.

Toujours est-il que le village a-subi un vol à main armé en 1964. Le 6 mars, vers 20 h 00, trois bandits se sont présentés à la Caisse Populaire de Saint-Placide de Béarn et ils ont obligé le gérant, Paul Beauregard (26 ans), à ouvrir le coffre-fort. Après avoir fait main basse sur les 8 000,00\$ du coffre, les malfaiteurs ont garrotté, baîllonné, bourré de coups, assommé, puis blessé d'un coup de feu M. Beauregard. Avant de se retirer, ils ont mis le feu à l'établissement, oubliant le gérant à son triste sort.

Mme Beauregard et M. Sylvio Gaudet ont aperçu les flammes dévastant le bâtiment en premier et ils ont alerté les pompiers. Entendant des gémissements, M. Gaudet s'est précipité à l'intérieur de la Caisse Populaire et, malgré la fumée intense, il a réussi à défaire les liens du gérant et à le tirer du brasier. Celui-ci était déjà à demi-inconscient, il perdait beaucoup de sang de la cuisse où s'était logé la balle et il souffrait d'une fracture du crâne.

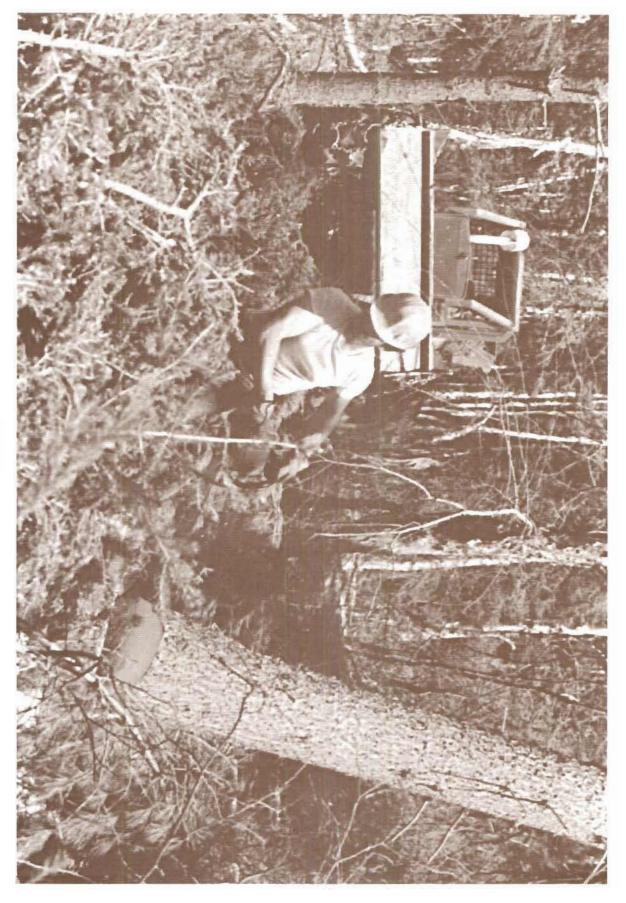
Entre-temps, les malfaiteurs avaient pris la poudre d'escampette... sans laisser d'adresse évidemment.

Le 11 octobre 1962, Gaston Audet, son épouse et Mme Joseph Lessard se rendent au chalet d'Albertino Ferron, au lac Moran, avec l'intention arrêtée de chasser l'orignal le matin venu. Au cours de la nuit, la tempête éclate, la foudre retentit avec fracas et le tout prend vite l'allure d'une tornade. Le vent arrache sur son passage le chalet dans lequel dorment les chasseurs, le transportant sur une distance de trente mètres et laissant les deux femmes sur le plancher. Un deuxième souffle de vent reprend la bâtisse et M. Audet et il projette le tout dans la forêt.

Revenues de leur émoi, les deux femmes cherchent à porter secours à leur compagnon coincé sous un amas de débris mais elles n'y parviennent pas à cause des nombreux désordres provoqués par la tornade. Elles tentent alors d'aller chercher du secours avec le camion mais les arbres renversés sur la route les en empêchent.

En conséquence, Mme Audet demeure dans le camion, klaxonnant pour attirer l'attention. De son côté, Mme Joseph Lessard part à pied dans la nuit noire, se guidant à la lueur des éclairs, contournant les étangs et enjambant les arbres renversés. Après une marche de quatre kilomètres, elle atteint la demeure de M. Viateur Bellehumeur à 5 h 00 du matin.

En peu de temps, des sauveteurs alertés se portent à la rescousse se frayant un chemin avec des scies mécaniques jusqu'au lieu du sinistre. M. Audet est transporté à l'hôpital de Ville-Marie souffrant de fractures et du froid mais il succombe de ses blessures sur l'heure du midi, à l'âge de 26 ans. Un triste drame de l'histoire de Béarn!!!



"Ça relevait un
peu du domaine
des fées cette
usine-là, parce que
c'était un rêve
grandiose et
beaucoup de gens
du
Témiscamingue
étaient

étaient convaincus... qu'on était pour se péter la gueule làdedans... L'histoire nous a vraiment prouvé que notre choix était bon; on a bâti une bonne entreprise."

Lorrent Gaudet

HISTOIRE DE BOIS

221

APRÈS LES MOULINS À SCIE, DES USINES DE CONTRE-PLAQUÉS

L'agriculture a marqué l'ouverture de la paroisse mais les habitants de l'endroit ont rapidement compris l'importance économique de la forêt environnante.

Dès le début du siècle, les frères Laverdière ouvrent un premier moulin à scie à Béarn, en bas de la côte au Nord du village. Plusieurs propriétaires s'y succèdent dont le dernier en ligne se nomme Julien A. Gaudet.

Au début des années 60, quelques personnes projettent d'implanter une usine de contre-plaqués sur le site de l'ancien moulin à scie. En 1963, le groupe procède à la construction d'un bâtiment à cet effet, mesurant 52 mètres par 18, et il prévoit opérer vingt heures par jour en donnant du travail à une cinquantaine d'ouvriers. Effectivement, la Compagnie de contre-plaqué du Témiscamingue inc. entre en production en 1964 et l'inauguration officielle de la manufacture s'effectue le 9 août, en présence du président de la compagnie: Julien A. Gaudet. Le curé Pleyer en profite pour bénir la bâtisse et l'équipement devant plus de trois cents personnes.

Á l'origine, la production de l'usine est estimée à trois millions de pieds de bois par année et on prétend pouvoir verser 150 000\$ en salaires annuellement. De plus, les cultivateurs profitent également de cette nouvelle entreprise qui doit leur acheter pour 200 000\$ de billes de bois à chaque année.

Durant cette période indéterminée, la compagnie Incomaco d'Ottawa prend en charge la direction de l'usine. Malheureusement, elle connaît vite des problèmes de fonctionnement et la rentabilité insuffisante de la manufacture entraîne l'arrêt des activités.

Toutefois, en 1966, la firme Jacques Angers, un syndic de Rouyn, reprend l'affaire en main et l'usine recommence la production. Cette firme engage Jean-Yves Cossette au poste de contrôleur des opérations et elle rebaptise l'entreprise du nom de "Compagnie de contre-plaqué de Béarm". L'affaire ne mène nulle part et la manufacture ferme à nouveau ses portes au cours de la même année.

Ayant été maire de Béarn, M. Léonel Perreault considère indispensable la présence d'une entreprise prospère dans la localité. En 1967, il rachète la compagnie et il compte bien la remettre en production. Seul, toutefois, il ne dispose pas des capitaux nécessaires et Maître Gilles Desjardins de Ville-Marie le met en contact avec Jean Martineau et Benoît Boivin, les principaux actionnaires de la Compagnie Consim International inc., une firme de banquiers hypothécaires de Montréal.

Ces messieurs effectuent plusieurs voyages à Béarn pour étudier l'organisation de l'usine, le marché et les possibilités de réouverture. L'étude se montre concluante et M. Léonel Perreault signe un contrat avec la Compagnie Northern Plywood inc, de Montréal, au bureau du notaire Du Mesnil de Ville-Marie, le 22 août 1967.

L'usine de contre-plaqués, connue maintenant sous le nom de Novaply inc., redématre pour de bon. Afin de doubler la production, en 1968, on ajoute une rallonge aussi grande que le premier bâtiment. On parle d'installer un nouveau séchoir et de procurer de l'emploi à 90 personnes. Au début de 1969, les travaux sont complétés et M. René Lorrain est assigné au poste de gérant. L'affaire prend de l'ampleur et les employés produisent du contre-plaqué de tremble qui est vendu au Québec et en Ontario.

Mais le mauvais sort s'acharne sur cette entreprise. Vers 12 h 00, le 14 avril 1969, un incendie de source inconnue se déclare entre la toiture et le plafond. Les employés constatent le drame quand la fumée commence à s'échapper par les ventilateurs. En très peu de temps, l'usine est entièrement rasée par les flammes. Les pertes de la Compagnie Novaply inc. s'élèvent à 300 000\$ et l'usine n'est pas assurée. Quatre chargements de bois, à l'intérieur, prêts pour la livraison, partent aussi en fumée mais la réserve extérieure de bois est épargnée, grâce à la présence du curé, suppose-t-on!!!

La perte de l'usine Novaply porte un dur coup à l'économie de Béarn puisque soixante-dix employés se retrouvent en chômage du jour au lendemain: une masse salariale d'un quart de million annuellement.

En dépit de cette lourde perte financière, parce que l'usine connaissait un avenir prometteur, on apprend en août 1969 qu'elle doit être reconstruite sur le même site mais sous le nom de "TEMISPLY". Encore une fois, c'est Léonel Perreault qui se fait le défenseur de la reconstruction de l'usine et, bientôt, le Ministère des Terres et Forêts accorde le permis de reconstruction.

Effectivement, l'usine "TEMISPLY" a été reconstruite et a ouvert ses portes... non pas à Béarn mais à Ville-Marie, allez donc savoir pourquoi?

LA COOPÉRATIVE FORESTIÈRE DU TÉMISCAMINGUE: ON Y CROIT!

Béarn vient de perdre une industrie, c'est dramatique pour l'économie locale. Par ailleurs, les Témiscamiens les plus conscientisés s'inquiètent du dépeuplement du Témiscamingue. Faute d'emplois, entre 1960 et 1970, le comté se vide graduellement de sa population. Il faut arrêter la saignée et pour se faire il faut de nouvelles entreprises pour générer des emplois permanents.

Sous l'instigation de M. Placide Bernard, un groupe de Témiscamiens se réunit à Béarn en 1969 afin de chercher un compromis à l'exode massif des jeunes Témiscamiens suite à la fin des travaux aux barrages de l'Hydro-Québec. La forêt représente une solution envisageable mais il faut implanter une industrie de transformation. Durant cette rencontre, les personnes présentes forment un comité de développement dont le rôle consiste à mettre sur pied une industrie forestière au Témiscamingue.

Le groupe obtient aussitôt l'appui inconditionnel de la Fédération des Chantiers Coopératifs de Taschereau, en Abitibi.
L'implantation d'une nouvelle entreprise forestière au Témiscamingue ne constitue pas une manche facile puisqu'il faut convaincre les ministères et trouver des bailleurs de fonds.
Pour Québec, le Témiscamingue c'est le bout du monde et on ne détient pas de données récentes sur les inventaires forestiers des forêts témiscamiennes.

Au début, les Témiscamiens se font promener de "Caïphe à Pilate" et on leur fait beaucoup de promesses qui en restent au stade des promesses. Heureusement, les appuis d'Odilon Boutin de la Fédération des Chantiers coopératifs de Tasche-

reau et celui d'Alfred Allen, le directeur-général de Scierie Taschereau, vont aider à ouvrir bien des portes au gouvernement et auprès de la Société de Fiducie du Québec et du Mouvement Desjardins. La Coopérative Forestière du Témiscamingue prend forme peu à peu. En 1970, le groupe cherche à obtenir des garanties d'approvisionnement auprès du Ministère des Terres et Forêts, chose obtenue en 1972. La garantie d'approvisionnement permet de fournir la future usine mais il faut également trouver les fonds nécessaires. On demande à la Coopérative forestière de recueillir 200 000 \$ par une campagne de financement au Témiscamingue, à la suite de quoi la Fédération des Chantiers coopératifs mettra son énergie à trouver les millions manquants.

Le conseil d'administration de la Coopérative du Témiscamingue entreprend donc une vaste campagne de financement et il organise huit assemblées d'information en sept jours dans huit paroisses différentes. Les Caisses Populaires et les banques du Témiscamingue offrent en vente les parts sociales. La démarche porte ses fruits et elle permet de recueillir 225 000 \$ par la vente d'actions à 500 \$ chacune dans dix-sept paroisses témiscamiennes. Les résidants de Béarn fournissent également 2 000 \$ pour financer les déplacements des promoteurs à Québec et à Montréal.

En 1972, la Coopérative Forestière du Témiscamingue voit officiellement le jour et des personnes de diverses localités du Témiscamingue composent le conseil d'administration. Une étude effectuée par la firme Gauthier, Poulin & Thériault de Québec démontre la faisabilité du projet à condition de disposer d'un minimum de 2,5 millions de dollars et de 25 millions de pieds de bois.

Au cours de la même année, le conseil d'administration proposent de déterminer le site de la future usine mais il suggère d'en laisser le choix aux ingénieurs afin d'en arriver à une meilleure rentabilité de l'entreprise. Ceux-ci fixent leur choix

sur Béarn, à la limite Sud du village, parce que cette paroisse est bien positionnée par rapport aux champs de coupe du domaine du lac Kipawa. Le 11 mai 1972, le bureau de direction s'engage à acheter plus de 100 acres de terrain sur le site offert par le municipalité de Béarn.

Les débuts des travaux de construction de la nouvelle usine est prévue pour juillet 1972 et le complexe manufacturier prévoit une scierie, un séchoir à bois, une installation de planage, un moulin à copeaux et de l'équipement pour la préparation en longueur. Deux lignes de production sont prévues tant pour les feuillus que pour les résineux: l'une pour le gros bois, l'autre pour le petit.

Le 29 mai 1972, une assemblée générale spéciale des membres est convoquée à la salle Lorraine de Lorrainville afin d'obtenir l'autorisation de construire l'usine. La proposition est adoptée facilement. M. Aurèle Lambert de Laverlochère est nommé directeur de la Coopérative Forestière du Témiscamingue en remplacement de M. Henri Trudel qui quitte pour des raisons de santé.

La souscription de 225 000 \$ recueillie au Témiscamingue sert de garantie pour l'obtention de subventions gouvernementales. En décembre 1972, le Ministère de l'Expansion Économique au fédéral accorde un octroi de 665 000 \$ pour la réalisation de l'usine de bois de sciage. En avril 1973, le Ministère de l'Industrie et de Commerce du Québec ajoute un prêt de 150 000 \$ via la Société de Développement Industriel du Québec. En mai de la même année, la Société de Fiducie du Québec garantit un emprunt de 1 606 000 \$ pour une période de dix ans. L'Union Régionale des Caisses Populaires de Montréal fait aussi sa part en allouant un prêt de 120 000 \$.

En 1973, M. Lorrent Gaudet est nommé au poste de directeurgénéral de la Coopérative et on le mandate pour procéder à l'achat de la bâtisse du moulin et de la machinerie de la scierie. Le 14 mai 1973, l'entreprise commence les travaux de nivelage sur le site de la future usine et poursuit par la mise en place des fondations devant recevoir la bâtisse pré-fabriquée. On achète pour un million d'équipement à la compagnie Forano. Peu après, la machinerie est installée et la Coopérative procède à la construction des autres bâtiments: une usine de rabotage, un planneur, un séchoir, un garage, une station de pompage, des bureaux administratifs et une balance pour peser le bois.

Puisque les sources d'approvisionnement de bois se situent dans la forêt domaniale, le Ministère des Terres et Forêts du Québec investit 450 000 \$ pour la construction du premier tronçon du chemin de pénétration, en 1972. L'année suivante, un nouveau budget est voté pour la prolongation de la route sur une quinzaine de milles supplémentaires. Une autre section de treize milles s'ajoute en 1974. En mars 1974, le Ministère des Affaires Municipales et de l'Environnement alloue une subvention de 109 000 \$ à la municipalité de Béarn pour la réalisation des travaux de construction d'une conduite d'eau devant desservir l'usine de sciage et la station de pompage.

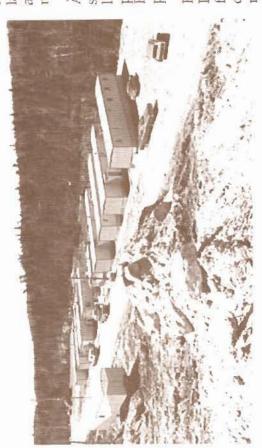
Le premier billot est scié dans l'usine de la Coopérative Forestière du Témiscamingue le 8 mai 1974. C'est le fruit de l'effort collectif des Témiscamiens. Une première ligne d'usinage est réservée aux pins blancs et rouges, essences inexistantes en Abitibi; la deuxième ligne est alimentée par les résineux, tels le sapin, l'épinette et le cyprès. Pour sa part, le bois franc coupé est vendu aux industries de transformation de la région. La majorité du bois usiné est écoulé vers l'Ontario à cause de la proximité de ce marché. La Coopérative procède à ses propres opérations forestières et elle engage elle-même les bûcherons.

L'inauguration officielle de la Coopérative Forestière du Témiscamingue se tient en août 1974, en présence de nombreux dignitaires dont le ministre des Terres et Forêts, M. Kevin Drummond. Le conseil d'administration de l'époque compte les personnalités suivantes: Lorrent Gaudet de Béarn, président et directeur-général, Horace Paquin de Guigues, Théodore Gauthier de Laverlochère, Pierre Gagnon de Fabre, Rolland Bergeron de Ville-Marie, Alphonse Bérubé d'Angliers, Paul Carrière de Laverlochère, Paul Gilbert de Latulipe, Réjean Jolette et Yves Simard de Ville-Marie, Fernand Ferron de Béarn et Raymond Genesse d'Authier qui représente la Fédération des Chantiers coopératifs.

Ainsi, après une longue période de gestation, la Coopérative Forestière du Témiscamingue devient enfin réalité. Elle est vouée à un avenir prometteur. Pourtant, huit mois plus tard, en décembre, elle doit fermer ses portes. Elle n'avait pas prévu la dure récession de l'industrie du bois en 1974. L'entrée en opération de l'usine coincide avec la chute des prix du bois et

la nouvelle compagnie n'a pas prévu cette crise. D'autres scieries bien établies connaissent des problèmes similaires. Même la Fédération des Chantiers coopératifs de Taschereau se retrouve en faillite. La Coopérative Forestière du Témiscamingue doit fermer ses portes et l'entreprise poursuit l'écoulement des inventaires de bois jusqu'en février 1975. C'est un drame énorme pour les Témiscamiens qui ont cru dans cette coopérative.





Le camp forestier de Scierie Béarn, sur le chemin de pénétration.

Collection: Scierie Béam.

L'ÈRE MODERNE AVEC SCIERIE BÉARN

Les actionnaires de la Coopérative Forestière du Témiscamingue n'acceptent tout simplement pas cet échec après tant d'efforts et d'argents investis. Avec l'aide de Scierie Taschereau, ils exigent que le Ministère des Terres & Forêts se porte à leur secours. Le ministère ne peut rien faire mais il demande à la Société Rexfor de rentabiliser les usines de Taschereau et de Béarn.

Rexfor est une compagnie gouvernementale puissante et elle a les reins assez solide pour supporter la récession. Le 15 septembre 1975, elle signe une entente avec la Coopérative Forestière du Témiscamingue dans le but de prendre possession de ses actifs mais elle assure en même temps que la population régionale ne perdra pas son argent. Pour la Coopérative, ce n'est pas la solution idéale puisqu'elle doit disparaître mais au moins, avec Rexfor, elle atteint un de ses objectifs de doter le Témiscamingue d'une entreprise rentable.

À l'automne 1975, Rexfor redébute les opérations de l'usine sous le nom de "Scierie Béarn inc.". Sa prise de possession de l'entreprise coincide avec la remontée des prix du bois et, en peu de temps, l'entreprise réalise des profits considérables. Entre 1977 et 1980, elle fait des profits de deux à trois millions par année qu'elle maintient heureusement dans Scierie Béarn.

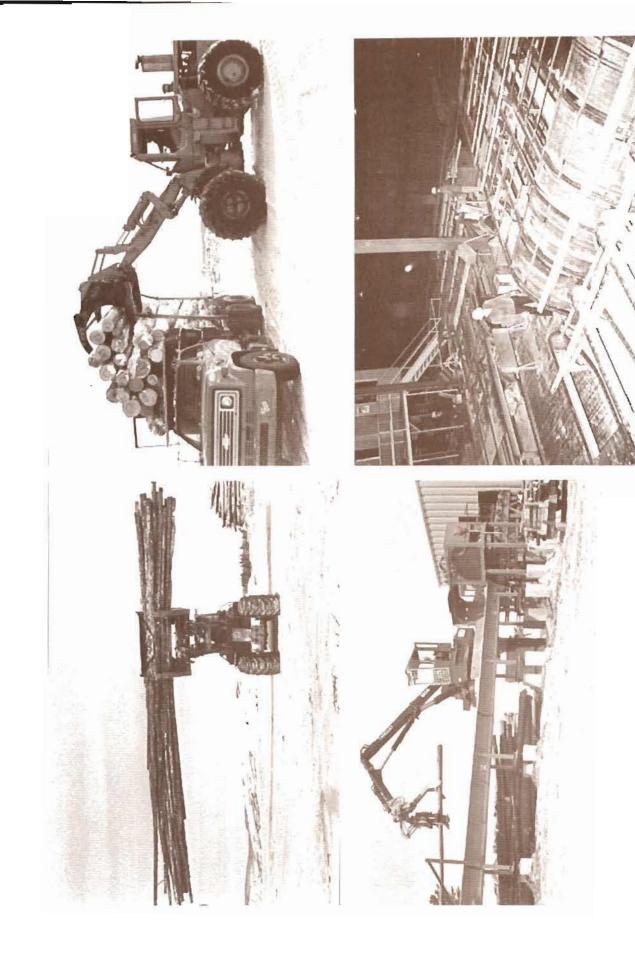
En 1980, l'industrie du bois subit une nouvelle crise mais Rexfor et Scierie Béarn disposent des moyens financiers pour y faire face. En 1985, l'usine célèbre son dixième anniversaire d'existence malgré les propos alarmistes de bien des Témiscamiens. Dans les opérations forestières comme en usine, la compagnie fournit de l'emploi à plus de trois cents personnes.

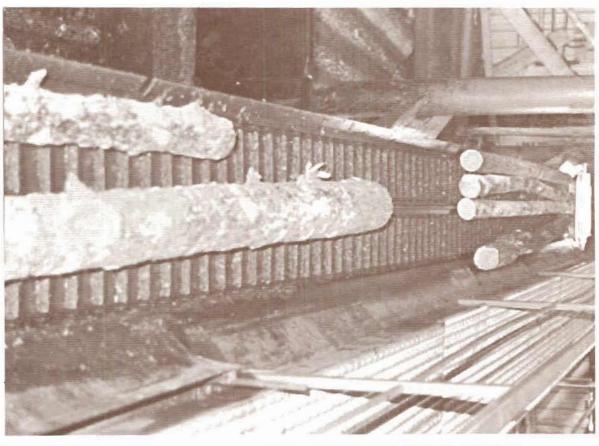
En 1987, Scierie Béarn est la deuxième plus grosse entreprise du Témiscamingue, après Tembec qui vient de s'en porter acquéreur afin d'assurer son approvisionnement en copeaux. Scierie Béarn c'est également l'industrie qui a permis la survie de Béarn, un accroissement de la population et un changement des mentalités avec l'addition de sang neuf.



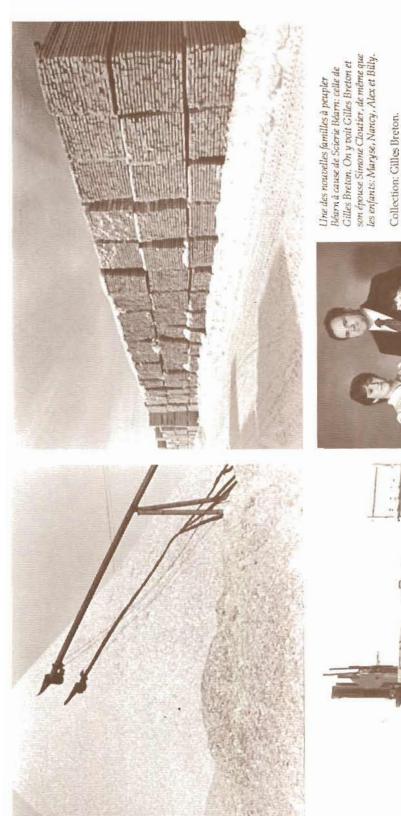


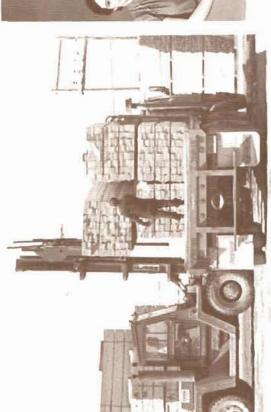














La tivyenne de Réarn, Doria i i éroux-Caudet (91 ans), photographiée avec les seuls membres de sa famille encore vivants: sa soeur Flore (82 ans), résidante de l'Alberta, et son frère Amable (78 ans), résidant de Témiscaming.

Collection: Armande Gaudet.

PORTRAIT DE LA DOYENNE: DORIA HÉROUX-GAUDET

Madame Doria Gaudet est la citoyenne résidante la plus âgée de Béarn. Voilà maintenant quatre-vingts années qu'elle demeure dans la localité. En 1987, elle porte fièrement ses 91 ans.

Elle est née à Sainte-Béatrix, comté de Joliette, en 1896. Les terres de Sainte-Béatrix ne sont pas fameuses et les Héroux ont peine à y joindre les deux bouts. Comme la famille compte plusieurs garçons et qu'il ne reste plus de lots disponibles pour leur établissement dans les environs, le père, Ludger Héroux, va chercher ailleurs un endroit plus propice. Deux des frères de sa femme demeurent déjà à Béam: Gaspard et Sinaï Plante. Pourquoi ne pas tenter la chance de ce côté?

En 1904, une première visite à Béarn le convainc de s'y installer. Il achète deux lots d'Ambroise Bellehumeur (aujourd'hui Rosaire Douaire) au coeur du présent village. Il s'y bâtit un petit camp. L'année suivante, il retourne chercher sa famille de huit enfants ainsi que le mobilier et quelques chevaux. Comme la plupart des colons du temps, les Héroux gagnent le Témiscamingue par chemin de fer puis la remontée du lac se fait sur le "Météor". De Ville-Marie, on fait le trajet en "boggie" jusqu'à Béarn. À l'arrivée, le camp se révèle trop petit pour loger toute la famille. Quelques enfants doivent demeurer chez des voisins pour un certain temps.

À l'époque, les colons reçoivent une prime du gouvernement pour le nombre d'acres défrichées. Cette aide financière permet à Ludger Héroux de s'organiser un troupeau d'une dizaine de vaches et de se bâtir une grange.

En 1913, à dix-sept ans, Doria Héroux épouse Alphonse Gaudet (24 ans), fils de Léon arrivé en1902, qui demeure pas très loin dans le village.

Alphonse Gaudet est déjà propriétaire. En effet, il a acheté avant son mariage une partie de la terre de son père Léon et y a bâti sa maison (aujourd'hui la maison de son fils Adalbert).



entouré de sa famille. Tre rangée: Férnand , Émilien et Maria. 2e rangée: Éliane, Kita, Paul-Émile et Laurette.



La famille d'Alphonse et de Dorio Gaudet, dans les années 1950. De gauche à droite: André, Jean-Jacques, Michel, Alphonse, Lucia, Adalbert, Lionel, Adrien

et Lucien, À l'avant: Raymonde, la fille adoptive, avec les parents.

Collection: Doria Gaudet.



Alphonse Gaudet à Léon (24 ans) avec son épouse Doria Héroux (17 ans), le jour de leur mariage en 1913.

Collection: Armande Gaudet.



Le nouveau couple s'y établit. Le lot est partiellement défriché et il reste beaucoup à faire. Doria Héroux-Gaudet se souvient d'avoir défriché et cultivé sur l'emplacement de sa maison actuelle et sur celui de son fils Adalbert.

L'année suivante, les jeunes mariés construisent l'étable et la grange. À l'époque, le troupeau ne compte qu'une seule vache, mais ils achètent des veaux qui agrandissent le cheptel.

Ensemble, Doria Héroux et Alphonse Gaudet fondent une famille de dix enfants; huit garçons et deux filles, Irène née en 1914 et décédée à deux mois, Lucia, Lucien, Adrien, Lionel, Adalbert, Alphonse, Michel, Jean-Jacques et André. En 1946, le couple prend à sa charge Raymonde, alors âgée de vingt-deux mois, fille de Marcel Gaudet et de Yvette Robichaud.

En 1918, Doria Héroux-Gaudet est lourdement éprouvée. La grippe espagnole emporte son père (27 juin), âgé de 58 ans, sa mère (30 mai), âgée de 52 ans et une de ses soeurs, Rosa (18 mai) alors âgée de 15 ans.

Suite à ces décès, la terre paternelle et son contenu sont vendus et Monsieur Isaïe Douaire en devient l'acquéreur.

Doria est déjà mère de trois enfants (Lucia, Lucien, Adrien) mais elle prend quand même la relève de ses parents et voit sa famille augmenter de trois personnes. Ses soeurs, Flore, Marie-Ange et Alma vont vivre chez elle. Elles y font leur nid jusqu'à ce qu'elles se marient.

De son côté son mari Alphonse Gaudet loue des emplacements à l'étable (environ quatre ou cinq) pour les chevaux des gens qui viennent au village, soit pour la messe, soit pour faire des commissions. La maison de Doria et d'Alphonse est vite fréquentée par la plupart des citoyens de la paroisse. Mme Doria Héroux-Gaudet raconte que les familles qui demeuraient dans les rangs apportaient leur lunch et, après la messe,

(car il faut être à jeun pendant plusieurs heures avant d'aller communier), ils en profitaient pour se restaurer. Les fermiers faisaient de même lorsqu'ils viennent faire leurs commissions au village.

Souvent, avant d'aller à la messe, les gens utilisent le poêle de la cuisine de Doria et font mijoter leur repas. Il arrive parfois que Doria fournisse à manger à ceux qui n'en ont pas apporté et qui s'attardent au village.

M. Alphonse Gaudet est très politisé. Tout comme son père Léon, il prête régulièrement sa demeure pour des assemblées de toutes sortes, dont celle de l'Union Catholique des Cultivateurs (UCC). Durant dix années, il occupe la présidence de cet organisme. M. Gaudet est élu maire par acclamation en 1929. Il se retire de la mairie, en 1931, puis reprend cette fonction de 1937 à 1939. On raconte que lorsqu'il est battu à ce poste, on brûle un homme de paille devant sa résidence, comme l'exige la tradition de l'époque.

Comme son mari s'occupe beaucoup de choses politiques, et qu'en plus, il fait chantier pendant au moins deux hivers (vers 1923), Doria Héroux-Gaudet doit voir à l'exécution des travaux de la ferne, en plus de sa corvée familiale. À mesure que les enfants grandissent, ils peuvent donner un coup de main à leur mère. Mme Doria Héroux-Gaudet raconte qu'elle aimait travailler sur la terre, mais qu'elle n'appréciait pas beaucoup la traite des vaches, car dit-elle, elle en avait peur.

Doria Héroux-Gaudet travaille fort sur la ferme, voit à l'entretien de la maison et doit également accueillir toutes ces personnes qui se présentent chez elle. En plus elle reçoit beaucoup d'hommes intéressés aux activités politiques de son mari. Elle raconte qu'elle en a fait des repas, qu'elle en a lavé du linge avec un moulin à bras. Elle ne compte pas ses heures de travail et est toujours disponible pour épauler son mari.

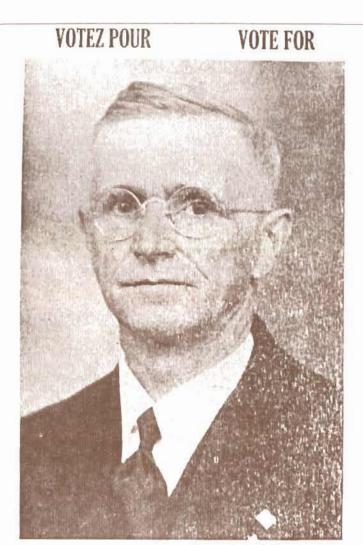
> Alphonse Gaudet et Doria Héroux à l'occasion de leur cinquantième anniversaire de mariage en 1962. Le petitfils Jean-Charles, fils d'Adalbert, les conduit.

Collection: Noëlla Gaudet.



Alphonse Gaudet s'est présenté au poste de député, pour l'Union des Électeurs de Réal Caouette. Il fut battu.

Collection: Doria-Héroux-Gaudet.



Alphonse Gaudet

Candidat de Candidate for

UNION DES ELECTEURS

Dès 1937, Alphonse Gaudet milite pour le crédit social. Jusqu'à son décès survenu en mai 1965, M. Gaudet a toujours défendu farouchement les orientations de ce parti politique. M. Réal Caouette, chef de ce parti, assiste à la messe des funérailles de ce dernier, en l'église de Béarn.

En 1947, avec l'aide de leurs enfants, le couple a construit une nouvelle maison où Doria habite depuis ce temps. À la mort d'Alphonse, sa fille Lucia et son mari, Réal Mathieu, ont quitté Belleterre pour venir vivre avec Doria Héroux-Gaudet. En 1987, ils partagent toujours le même toit.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

Archives Nationales du Québec, Rapports d'ingénieurs, Québec Department of Mines, de 1931 à 1959. Arbre généalogique de la famille Émery Gaudet, non-publié, 4 pages.

Carpentier (Gaudet) Anna, Début de la paroisse de St-Placide de Béarn, Cté Témiscamingue, P.Q., non-publié, 9 pages.

Carpentier (Gaudet) Anna, Historique des pionniers de Saint-Placide de

Béarn, Cté Témiscamingue, P.Q., non-publié, 12 pages. Carpentier, Joëlle et Gaudet, Lynda, "La Mine d'Or de Béarn, histoire du Québec à Rouyn-Noranda. régionale, Collège du Nord-Ouest, 1978, conservé aux Archives Nationales

Comité organisateur, La Grande Virée des Chaumont, Album-souvenir, juillet Chicoine, Marie et les autres, Lâchés lousses: Les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane, Montréal; VLB éditeur, 1982, 324 p.

Dallaire, Jacques et les autres, Légendes du Nord-Ouest, projet, 1974 (?),

Gaudet, Cécile et la 4e année de Béarn, Saint-Placide de Béarn, bandes novembre 1986, p. 13 à 27. dessinées, La Minerve, Vol. 2, no 2, Société d'Histoire du Témiscamingue,

Gaudet, Côme, Mémoires de Côme Gaudet dictées à son petit-fils: Mario Boucher, non-publié, 4 pages.

Gaudet, Florent, Homélie de la messe de la "Grande Feuillée", non-publié, 7 juillet 1984, 6 pages. , Caudet, Messe de la Grande Feuillée, samedi, 7 juilet 1984, Église St-

Placide de Béarn, non-publié, 18 pages

Gaudet, Jeannine, Gaudet, Alphonse, Gaudet, Lucien, Album souvenir 1959, Jubilé d'Or sacerdotal du Chanoine Joseph Lachapelle curé de St-Placide

<u>de Béarn, Cté Témiscamingue,</u> Béarn, 1959, 100 p. Héroux, Angèle, <u>Familles Héroux de Béarn, comté Témiscamingue, P.O.</u> 1905-1986, Rouyn-Noranda, 1986, 35 p.

Lachapelle-Gaudet, Liliane, La montagne Lachapelle, l'histoire d'une famille témiscamienne, New-Liskeard, 1986, 214 p.

Laurendeau, Jean-J., Béarn, Société Nationale des Québécois d'Abitibi

Témiscamingue inc., 1981, 122 pages.

Riopel, Marc, Un siècle d'éducation au Témiscamingue, Collection Maison Lemire Gaétan et les autres, La Maison du Colon, témoin de la colonisation du Témiscamingue, non-publié, Société d'Histoire du Témiscamingue.

du Colon, no 2, Société d'Histoire du Témiscamingue, 52 pages.

SOURCES ORALES

Ayotte-Gaudet, Alma, par Gaétane Gaudet et Robert Jeté, Société d'Histoire du Temiscamingue, 1971.

Bellehumeur, Eddy, par Joëlle Carpentier et Lynda Gaudet, tiré de "La Mine d'Or de Béarn, histoire régionale", Collège du Nord-Ouest, 1978, conservée aux Archives Nationales du Québec à Rouyn-Noranda.

Bellehumeur, Hervé, par Joëlle Carpentier et Lynda Gaudet, tiré de "La Mine conservée aux Archives Nationales du Québec à Rouyn-Noranda d'Or de Béarn, histoire régionale", Collège du Nord-Ouest, 1978

Beaudoin, Clément, par Marlyn Rannou, mars 1987.
Boucher-Gaudet, Noëlla, par Gaétan Lemire, mars 1987.

Brisson, Alfred, par Gaétane Gaudet, Société d'Histoire du Témiscamingue,

Brisson, Alfred, et Imelda Laliberté-Brisson, par Martine et Carole Lessard vidéo, 1987

Brisson, André, Brisson, Roger, Lessard, Ronald, par Marlyn Rannou, mars

Carpentier, Floriant, par Marguerite Chénier, mars 1987

Gaudet, Adalbert, par Gaétan Lemire, mars 1987. Dumais-Carpentier, Fernande, par Marguerite Chénier, mars 1987

Gaudet, Donat, par Gaétane Gaudet, Société d'Histoire du Témiscamingue

Gaudet, Emery, par Marlyn Rannou, février 1987

Gaudet, Lorrent, par Marguerite Chénier, février-mars 1987 Gaudet, Florent, par Marlyn Rannou et Gaétan Lemire, mars 1987.

Gaudet, Louis, par Gaétane et Germain Gaudet, Société d'Histoire du Témiscamingue, 1971.

Gaudet, Marie-Rose, par Marguerite Chénier, février 1987 Gaudet, Placide, par Marguerite Chénier, mars 1987.

Gaudet-Bélanger, Lumina, par Gillette Bélanger, Société d'Histoire du Gaudet, Sylvio M. Mme, par Martine et Carole Lessard, vidéo, 1987.

Témiscamingue, 1971.

Gaudet-Brault, Jeannine, par Marlyn Rannou, mars 1987.

Héroux-Gaudet, Doria, par Gaétane et Germain Gaudet, Société d'Histoire du Témiscamingue, 1971.

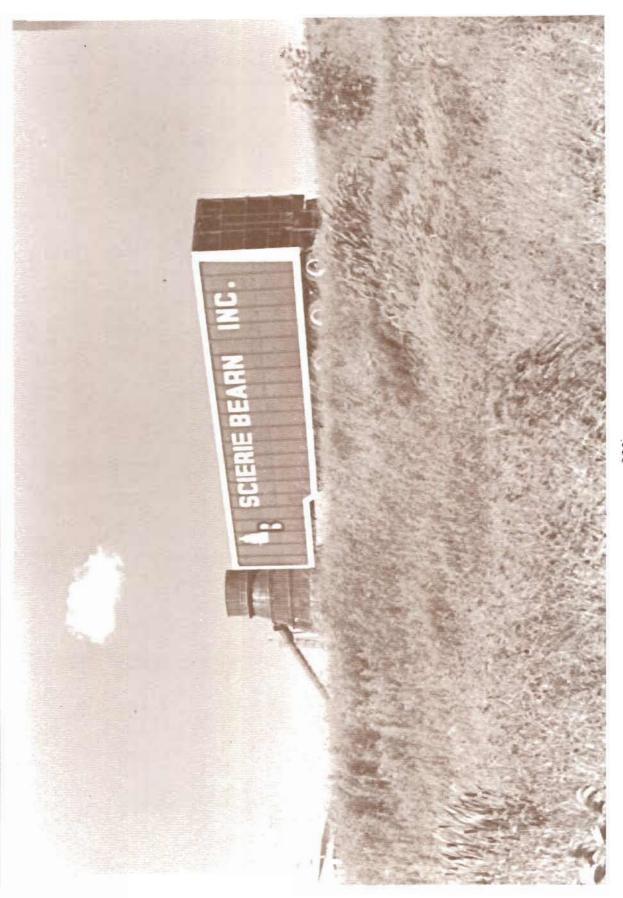
Lepage, Gilles, par Marguerite Chénier, février 1987. Mayer, Eloi M. Mme, par Martine Lessard et Sylvie Gaudet, vidéo, 1987 Morrissette-Bernard, Colette, par Marlyn Rannou, mars 1987

Pétrin, Réjean, par Marguerite Chénier, mars 1987

Plante-Laliberté, Dorilda par Marlyn Rannou, février 1987

Roy, Marguerite, par Martine et Carole Lessard ainsi que Johanne Barbe,

Scierie Béarn inc. est heureuse de s'associer au comité organisateur du 75e anniversaire de la municipalité de Béarn, pour le succès des fêtes.



Le Comité organisateur du 75e anniversaire de la municipalité de Béarn tient à remercier toutes les personnes qui ont collaboré, de près ou de loin, à la réalisation des festivités.